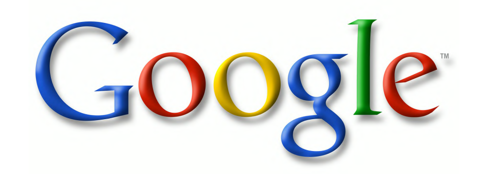
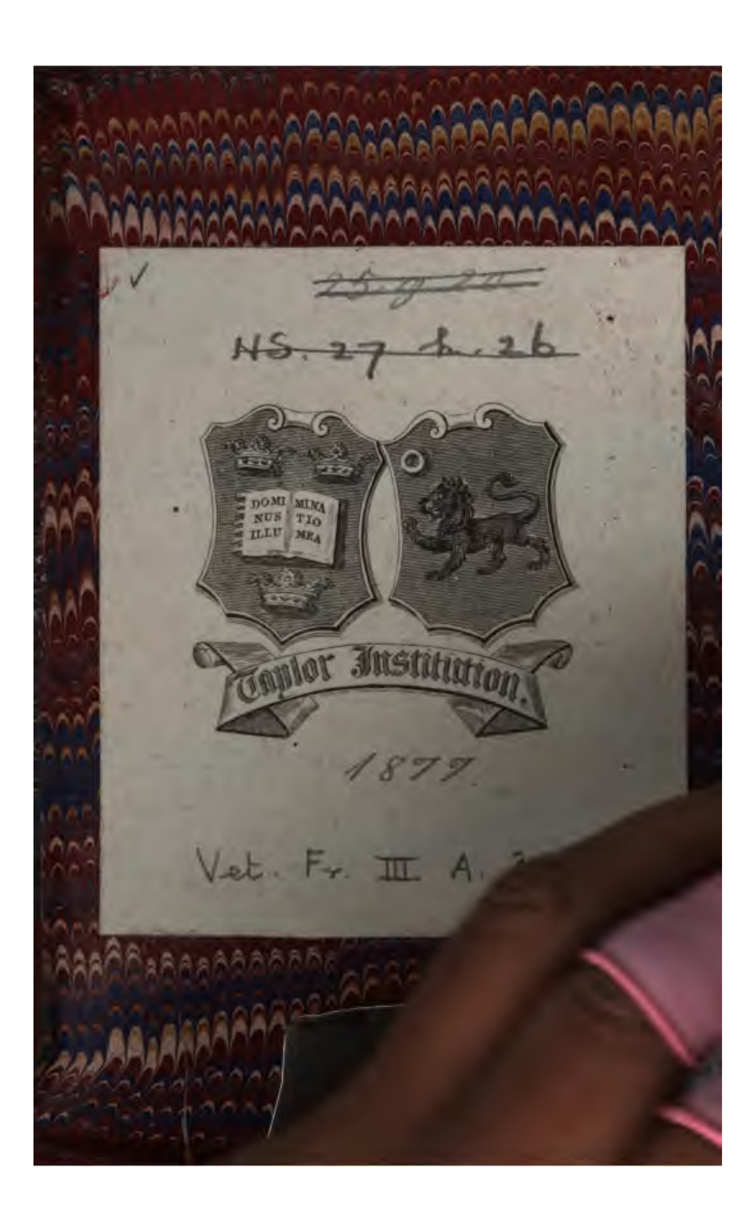
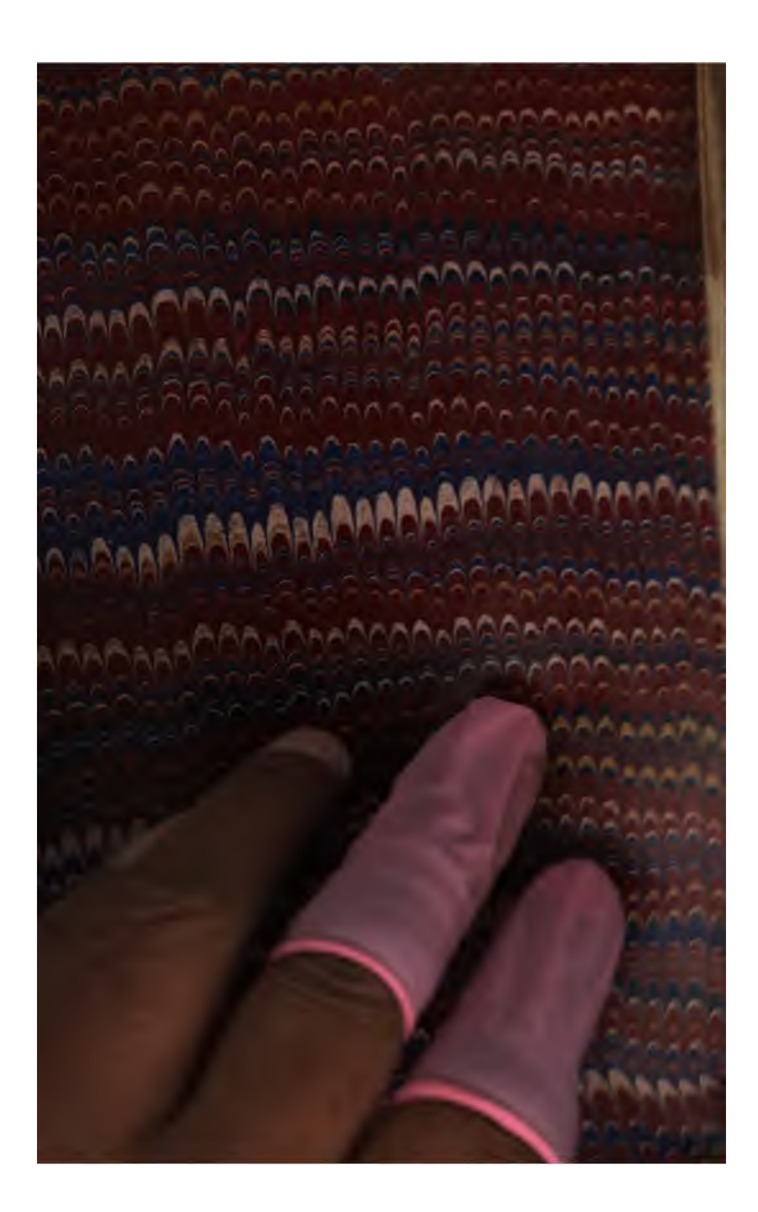






NS. 27 h. 26
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1877
Vet. Fr. III A.



MÉMOIRES

DE HOLLANDE

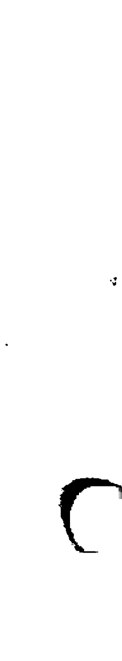
TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9



Æ Riffaut sc

MADAME DE SÉVIGNÉ

Sarazin imp. rue Git-le-Cœur 8 Paris





Al. Blanc sc.

MADAME DE LA FAYETTE

Sarazin imp. rue Git le Cœur 8 Paris

MÉMOIRES
DE HOLLANDE

HISTOIRE PARTICULIÈRE EN FORME DE ROMAN

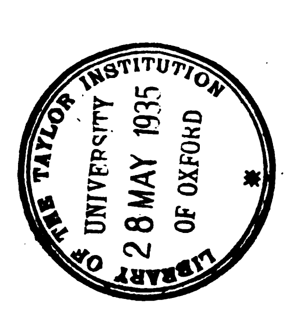
PAR

Mme LA COMTESSE DE LA FAYETTE

QUATRIÈME ÉDITION
REVUE SUR L'ÉDITION ORIGINALE
PAR J. P. A. PARISON

ET PUBLIÉE AVEC DES NOTES
PAR A. T. BARBIER
ANCIEN SECRÉTAIRE DES BIBLIOTHÈQUES
DE LA COURONNE

PARIS
J. TECHENER, LIBRAIRE
RUE DE L'ARBRE-SEC
PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE
M DCCC LVI



A MESSIEURS

LAHURE, IMPRIMEUR,

ET LALOUX,

PROTE DE SON IMPRIMERIE.

Paris, le 22 août 1856.

Messieurs,

Pendant que vous terminez l'impression des *Mémoires de Hollande*, ce livre que j'ai trouvé, il y a dix ans, à l'état de fossile, pour-ainsi dire, M. Flourens, dont je suis le cours d'Ontologie, achève, à l'aide du feu central, des faunes et des fossiles réels, la démonstration biblio-physiologique de

la recomposition du globe terrestre et de la nature animée. Il en conclut l'unité et la simultanéité de la création.

Notre élaboration, vous le comprenez, ne saurait justement se comparer à cette belle découverte, que sous le rapport du temps qu'il nous a fallu pour atteindre le point où nous sommes arrivés. Tout n'est cependant pas encore fini ; un portrait gravé est de toute nécessité, puisque Mme de La Fayette nous a donné elle-même son portrait écrit à la page 107. M. Riffaut sera probablement chargé par M. Techener de reproduire la peinture de Beaubrun, avec son talent bien connu, par le procédé de la photographie. Ce sera là encore, si l'on veut, une espèce de résurrection, car la beauté et l'esprit que possédait la charmante amie de Mme de Sévigné n'ont pu, de son vivant, trouver grâce auprès de ses prétendus amis. Dans la belle galerie du château d'Eu, aujourd'hui encaissée en

Angleterre, Mme de La Fayette a été caricaturée, le mot n'est pas trop fort, par Mlle de Montpensier, qui n'a pu lui pardonner l'hospitalité offerte à Segrais, ni le bon mot de Mme de Longueville, bien accueilli par Mme de La Fayette, sur le mariage de Lauzun, ainsi qu'elle le rapporte elle-même dans ses Mémoires, à la date de 1671. Heureusement qu'il existe deux portraits identiquement ressemblants, celui de la galerie de Versailles, sous le n° 4263, et celui de la collection de M. le marquis de Biencourt, que l'on doit incontestablement au pinceau de Pierre Mignard, qui l'a représentée avec un bouquet de jacinthe blanche et bleue au côté, remplacé par une broche en grenat dans la peinture de Versailles. Vous avez pu vous apercevoir que les savants amis, comme on les a déjà appelés quelque part, ont adultéré les *Mémoires de Hollande* et les *Maximes*, données sous le nom d'un annotateur, avec raison, dans

l'édition *variorum* de M. Jannet, des *Maximes* de La Rochefoucauld.

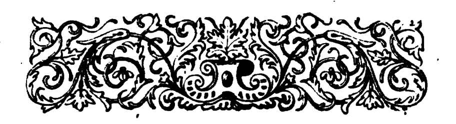
Prenez donc patience, tout vient à point à qui sait attendre [1].

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée,

A. T. BARBIER.

[1] Effectivement, à l'instant où je termine les *Mémoires de Hollande*, j'ai découvert les pensées dont Huet et l'abbé Duguet nous ont révélé l'existence, le premier dans le *Huetiana*, et le second dans la lettre à Mme de La Fayette insérée au tome II de son recueil de 1753.

Elles vont paraître à la suite de ces *Mémoires*, réunies à celles de la sœur Eugénie Arnauld d'Andilly. Voy., p. 322, deux pensées de la sœur Eugénie.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Tout doit paraître singulier dans la publication d'un ouvrage du milieu du beau siècle de Louis XIV, et provenant d'un auteur aussi illustre que Mme de La Fayette. On demandera d'abord comment cet ouvrage est demeuré inconnu, quant à son attribution tardive à Mme de La Fayette, et secondement par quelle circonstance heureuse une ré-

vélation si curieuse a-t-elle été faite à l'éditeur? Il répond à la première question que les amis de l'auteur désappointés, honteusement discrets, n'ont laissé échapper qu'à leur corps défendant le secret de notre moderne Égérie, qui aimait à garder l'anonyme autant qu'elle aimait les travestissements. Le savant Huet, dont la belle et précieuse correspondance manuscrite, en deux volumes in-quarto, fut déposée par mon oncle en 1796 (voy. le *Dictionnaire des Anonymes*, t. IV, p. 5), en vertu d'un ordre du gouvernement d'alors, à la Bibliothèque impériale, m'a été d'un grand secours. Le travail consciencieux de dom Poirier, sur cette correspondance, compris dans les travaux de la commission

des arts, aux manuscrits de la même bibliothèque, m'a été aussi en aide par un signe indicateur qu'il y a placé. La *Bibliotheca Telleriana* m'a fourni le développement du titre qui est en tête de ce livre ; je n'ai eu besoin que d'y insérer un nom illustre. La Bibliothèque de Sainte-Geneviève s'était enrichie, par le don que lui fit l'archevêque de Reims de six mille volumes, au nombre desquels se trouve celui qui a servi pour cette réimpression. J. G. Græviu s, savant hollandais qui avait fait les premières avances à Huet pour être son correspondant littéraire, a écrit ou fait écrire à la page 243, deuxième partie de la *Bibliotheca Heinsiana*, cette indication qu'on lit à la suite des *Mémoires de Hollande* : *C'est*

un roman par Mme de La Fayette. Quelle bonne fortune pour un lecteur de vieux catalogues ! Dès ce moment l'éditeur n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il eût découvert le portrait peint de Mme de La Fayette ; car il avait la conviction que le portrait de Josébeth tracé dans les *Mémoires*, p. 107, était celui de l'héroïne, et qu'il existait quelque part en peinture. Il alla donc, en 1846, accompagné de sa femme, visiter la riche galerie dont Mademoiselle avait embelli le château d'Eu. Il ne pouvait affirmer que le tableau représentant une femme que l'on y voyait alors enveloppée de larges draperies et déclamant au pied d'une masse de rochers, fût le portrait du modeste coauteur de *Zayde.* Elle ouvre une grande bouche :

serait-ce une malice de la jalousie de Mademoiselle ?

Mme de Motteville, historien fidèle, n'a nommé Mme de La Fayette qu'une seule fois, en faisant dire à la princesse : « J'ai vu le carrosse de Lauzun à la porte de Mme de La Fayette ! » Au reste, Josébeth a très-bien répondu, comme on le verra dans ces *Mémoires*, p. 108, aux femmes envieuses de sa beauté. L'état civil du Havre fut interrogé ensuite vainement. Nous allâmes (je reprends ici la forme d'expression à la première personne), nous allâmes visiter dans le même but la ville de Caen, une des plus savantes de France, lieu de naissance de Huet ; toujours même nuage, même *brouillard*. Je lus et relus les

poésies latines, italiennes et même grecques de Ménage, qui a loué à outrance Mme de La Fayette, comme Pétrarque la belle Laure. J'y découvris un jour que notre héroïne était née *ripis Sequanicis*. Revenu à Paris, j'interrogeai notre dépôt de la préfecture, avec des dates précises, que je remis à un employé très-zélé, lequel me rapporta non-seulement l'acte de naissance, mais l'acte de mariage de Mme de La Fayette. La ville me fit la galanterie de me délivrer gratis ces deux pièces, pour me récompenser, sans doute, de lui avoir restitué une de ses plus intéressantes célébrités née dans ses murs, sur la paroisse Saint-Sulpice. Ces deux pièces sont imprimées *in extenso* dans l'*Appendice* qui termine ces *Mémoires*. On

pense bien qu'un tel encouragement me fit redoubler d'ardeur pour venir à bout de mon entreprise. Je fis part de mes découvertes à mon ami; que dis-je, à mon ami? à celui de toute ma famille, à M. Parison, que j'ai eu le bonheur de connaître pendant plus de cinquante ans. Nous convînmes de faire ensemble un travail de sage révision d'une œuvre abandonnée forcément à des typographes moins soigneux que ceux de nos jours. Nous nous apercevions bien, dans le cours de notre révision, que nous avions affaire à deux autres esprits d'élite qui nous donnaient le change sur beaucoup de points éclaircis aujourd'hui. C'étaient, il faut bien le dire, Huet et Ménage! Mme de La Fayette, exhumée de son tom-

beau, semble nous dire : « Ce livre est en partie le mien, je le réclame ; voici mon portrait, que j'ai tracé moi-même ; il est l'esquisse de celui qui est à Versailles et dont vous avez sous les yeux la gravure. Mon amie en est témoin. »

La lumière se faisait cependant peu à peu.

Ménage, Segrais, La Rochefoucauld et Huet en dernier lieu, ont eu le rare privilége de voir jaillir les éclairs de génie du cœur et du cerveau de Mme de La Fayette, mais ses œuvres matérielles sont restées imparfaites, surtout sous le rapport de la typographie ; elle peut être comparée à Shakspeare, dont les œuvres n'ont atteint que successivement leur degré de perfection

par les travaux réunis des Boydell réunis à ceux des érudits tels que Johnson, Steevens, Malone, Douce, Weller Singer et autres.

Nous nous renfermions dans le cabinet de M. Parison les mardis, pour conférer sur tout ce qui pouvait se rattacher aux *Mémoires de Hollande*, et particulièrement à notre héroïne et à l'histoire littéraire de cette époque. Pour ce qui concerne mes recherches dans les diverses bibliothèques de Paris, j'ai amplement profité de la complaisance de M. Cayx, vice-recteur de l'Université; de MM. Paulin Pâris et Claude, attachés au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale; de mon cousin Louis Barbier, bibliothécaire du Louvre. Dans ces mêmes recherches,

M. Parison m'avait recommandé de ne pas oublier Mlle de Vertus, sa compatriote, si courageuse pendant la persécution des jansénistes de Port-Royal; je lui découvris une dizaine de lettres de cette estimable personne dans le manuscrit de l'abbé Nicaise. Je rapportais à M. Parison le produit de mes recherches, et ensuite nous procédions au travail de révision sur une copie préparée d'avance pour l'impression. Combien de fois j'ai admiré le goût sûr, les connaissances étendues, la perspicacité prudente de mon ami, disciple de Chardon de La Rochette, nourri comme lui de la substance des meilleurs écrits de l'antiquité et des temps modernes! Il était doué d'un caractère sensible et reconnaissant : un notaire lui ayant

remis un modèle de testament olographe qu'il lui avait demandé, il disait amèrement à ses amis : « Je ne pourrai jamais écrire : *Ceci est mon testament.* » Un jour, cependant, au milieu de notre conversation, il me rappelait que le Troyen Grosley avait été tellement charmé de l'amabilité d'un jeune enfant, qui, sur sa demande, lui avait abandonné de bon cœur une pomme à laquelle il tenait beaucoup, qu'il ne l'oublia pas dans son testament. Il n'a pas eu le courage d'accomplir sa pensée. Plût à Dieu qu'il eût eu ce courage ! une succession assez importante, accrue lentement par un amour désintéressé des lettres, n'aurait pas livré sa bibliothèque, son unique trésor, un peu entaché de *bibliota-*

phie[1] à la vérité, aux contentions de plusieurs héritiers collatéraux. Que de délicieuses matinées nous avons passées ensemble ! C'est pour acquitter en partie ce que je dois à la mémoire de M. Parison, et pour faire un peu de bien à la vieille domestique qui l'a vu mourir dans ses bras, que je publie les *Mémoires de Hollande*.

A. T. B.

[1] Il a beaucoup ri lorsqu'un journaliste, amateur d'autographes, l'avait appelé *bibliophobe* au lieu de bibliotaphe.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE L'ÉDITION ORIGINALE [1],

ADRESSÉE SOUS LE NOM DE MICHALLET AU SECRÉTAIRE DU CABINET DE LOUIS XIV, LE PRÉSIDENT ROSE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

(On remarquera une accentuation qui aurait convenu à un imprimeur picard des environs de Senlis, où Rose possédait un petit fief.)

Monsieur,

Il y a dix ans que ces Mémoires vous auroient été présentez si j'en avois pu disposer aussi-tost qu'ils furent faits; mais comme l'autheur ne s'estoit appliqué à ce genre d'écrire dans la vie retirée qu'il mene, que pour égayer un peu sa solitude, *il ne les fit point paraistre* (sic); *et méme il a toûjours*

[1] De Paris, Michallet, 1678, in-12. Voy., au sujet de cette édition, une lettre de M. Weiss, *Bulletin du Bibliophile*, juin 1856.

si peu présumé du mérite de sa plume, qu'il ne les croyoit pas dignes d'être donnez au public. Enfin le hazard m'en ayant mis un manuscrit entre les mains, je l'ay montré à des gens d'esprit qui n'ont pas été de ce sentiment, et ils en ont fait l'éloge d'une manière qui ne m'a pas moins engagé que leurs plus vives instances à l'impression de ce volume. Il est vrai que leurs applaudissemens (sic) *n'ont pas encore été capables de faire condescendre l'autheur à laisser déclarer son nom. Mais malgré sa modestie, un art secret de* plaire et d'instruire *qui se fait sentir dans tout ce livre, et surtout une rare méthode de ramener les plus indifférentes matières* aux purs sentimens de la religion et de l'honneur, *fera juger aisément de quel rang doit être parmi eux celuy qui l'a composé. Je ne doute point que les curieux qui verront par là ce qu'il sçait faire, ne souhaitent avec passion qu'il continue à les régaler d'ouvrages de cette nature, et que leur impatience n'augmente quand ils aprendront qu'il en a qui sont tout prests à mettre au*

jour; car vous avouerez, Monsieur, que ce ne seroit pas un plaisir ordinaire ny peu touchant, que de voir une histoire héroïque écrite de ce style-là. Aussi ne falloit-il pas moins qu'une production de pareille source pour vous donner des marques publiques de ma reconnoissance. C'est un tribut que je devrois aux seules obligations que j'ay à votre bonté; mais je l'offre aussi avec joye à la noblesse de votre cœur toujours sincère et bienfaisant, à l'élévation de votre génie également consommé dans les affaires et dans les sciences, à cette élégante justesse avec laquelle il vous est donné entre tous ceux de votre illustre profession de sçavoir parler et écrire; enfin à cent rares qualitez qui concourent en vôtre personne pour servir toute l'année notre incomparable Monarque. J'espère, Monsieur, que vous le recevrez aussi favorablement que vous m'avez toûjours reçeu dans les occasions où j'ay eu besoin de vôtre protection. Cependant aprés avoir suivy continuellement ce grand Roy dans ces incommodes marches, ces durs campemens et ces

laborieuses expéditions par lesquelles il s'est élevé au plus haut degré de la gloire, commencez à goûter le repos que sa modération accorde à ses Ennemis mesmes; jouissez des douceurs d'une paix qui le rend plus triomphant que toutes ses victoires, et délassez-vous désormais dans la délicieuse fatigue de travailler seul (sic) *aux réponses qu'il luy plaira de faire de sa propre main à tant de Princes qui, pénétrez du sacrifice qu'il fait à toute la Chrétienneté lui rendront des grâces immortelles, et mettront Loüis le vainqueur de soy-même, et le généreux pacifique*[1], *encore au-dessus de Loüis l'invincible et le Conquérant. Je suis avec un respect tout particulier,*

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

E. MICHALLET.

[1] Un autre *Louis* a surpassé le *nec pluribus impar*.... *cunctando restituit rem.* Cicer. de Senect.



MÉMOIRES DE HOLLANDE.

LIVRE PREMIER.

Le siége d'Amsterdam [1] étoit si peu vraisemblable, que le bruit s'étant répandu un matin, dans toute cette grande ville, qu'il paroissoit des troupes assez près des murailles, les plus sages crurent d'abord que cette nouvelle ne pouvoit

[1] En 1650. Voy. Wicquefort, Hist. des Provinces-Unies, t. II, 1745, liv. III et IV; et Gérard Van-Loon, t. II, p. 328. Gaz. de Fr., 1650, p. 1005.

venir que des vapeurs restées d'une réjouissance publique qui s'étoit faite le jour précédent pour l'élection des magistrats. Mais il parut bien que ce n'étoit point là une fausse alarme, car tout le monde ayant couru aux remparts, du côté des prairies, avec l'empressement qu'il est aisé de s'imaginer, chacun fut étrangement surpris de voir, à la clarté de l'aurore qui commençoit à paroître, la campagne presque toute couverte de gens de guerre, dont la plupart formoient un corps de bataille, pendant que les autres, dispersés çà et là, sans quitter leurs postes, sembloient être destinés à divers desseins. Encore avoit-on peine à croire ce que cent mille personnes voyoient également. Les uns, encore mal éveillés, se frottoient les yeux, comme pour dissiper les restes d'un mauvais songe; les autres juroient que, s'étant promenés la veille

assez tard en ce même endroit, ils n'y avoient vu que des bergers et des troupeaux. Il se trouva même des gens assez simples pour dire que c'étoit là sans doute quelque tour du fameux Laponois, bateleur, qui depuis quelque temps, divertissoit toute la ville par des plaisanteries que le peuple prenoit pour des enchantements. Pour ceux enfin qui faisoient les habiles dans les affaires d'État, comme il y avoit presse à les entendre raisonner sur cette aventure! Ils tâchoient, par des réflexions politiques, de persuader les personnes qui se rangeoient autour d'eux, qu'il y avoit peu d'apparence que ce fussent là des ennemis. Cependant le soleil se levoit, et ses premiers rayons n'eurent pas plutôt brillé sur les troupes inconnues, que leurs casques et leurs cuirasses firent un rejaillissement de lumière aux yeux de ce peuple étonné; cela joint

au bruit des trompettes et des timbales, dont l'air retentissoit en même temps, fit trop bien connoître qu'il n'y avoit point là d'illusion; ainsi on ne s'amusa plus à faire des raisonnements inutiles. Les uns coururent aux armes et les autres se hâtèrent d'assembler le conseil, où l'on ne fut pas peu embarrassé sur les résolutions qu'il falloit prendre. A la fin on demeura d'accord qu'avant toutes choses les capitaines des quartiers assembleroient premièrement leurs brigades, et qu'on détacheroit ensuite quelques officiers pour aller savoir quelle armée, contre le droit des gens, s'approchoit ainsi de leurs portes, sans leur en donner le moindre avis, car on ignoroit encore quels ils pouvoient être. Les Provinces-Unies n'avoient point alors d'ennemis déclarés. Depuis quelques années l'Espagne s'étoit vue réduite à leur offrir une paix avantageuse,

et il n'y avoit presque point de Puissance souveraine, dans toute l'Europe, qui n'eût des résidents ou des ambassadeurs à la cour des États généraux. Il y eut à ce sujet deux opinions qui partagèrent la ville. D'un côté on publioit que c'étoient les Lorrains, gens misérables et désespérés, qui, après avoir ruiné le pays de Liége, étoient venus faire une course en Hollande, dans l'espérance d'y continuer leur pillage. Et d'autre part, on disoit que c'étoit le camp volant d'un grand prince, et qu'il y étoit en personne, pour se venger du refus que les Hollandois avoient fait de le servir contre le cardinal Mazarin. On ne comprenoit pourtant pas comment cette milice étrangère avoit pu tenir sa marche si secrète, que les villes voisines, par où elle avoit nécessairement passé, n'en eussent fait aucun bruit. Mais enfin ce dernier sentiment,

tout ridicule qu'il étoit, ne laissa pas d'être trouvé le plus raisonnable, et ce qui servit à le confirmer fut un nouvel avis qui arriva. On avoit observé, disoit-on, avec des lunettes d'approche, que ces troupes marchoient avec leurs drapeaux ployés, et que dans un mouvement qu'elles venoient de faire, au lieu de venir droit, comme on se l'étoit imaginé d'abord, elles n'avoient fait que côtoyer, pour s'aller rendre vers quelques tentes, qu'on découvroit à peine de dessus les murailles, et où de cette manière le canon ne pouvoit donner. Ce fut donc de ce côté-là que les députés d'Amsterdam eurent ordre d'aller. Ils n'avoient pas fait encore une demi-lieue qu'ils se virent arrêtés à un corps de garde avancé, sans qu'on leur dît à qui ils avoient affaire. Il est vrai qu'ils y entendoient parler françois, et c'est ce qui les entretenoit dans leur

première pensée, jusqu'à ce que Zuilestein [1], secrétaire d'État, les ayant abordés à quelques pas de là, ils reconnurent enfin qu'on les menoit au prince d'Orange. Mais en s'apercevant de l'erreur où ils avoient été jusqu'alors, ils tombèrent dans un nouvel embarras, se voyant obligés de laisser là le discours qu'ils avoient préparé pour une autre Altesse, et de songer, à l'heure même, à ce qu'ils devoient dire à un prince auquel ils n'avoient pas seulement pensé. Enfin, comme celui qui devoit porter la parole étoit homme d'esprit, il s'avisa, en marchant toujours, de faire valoir cette méprise, et de donner un grand tour d'éloquence à la peine où il se trouvoit de n'avoir rien à dire

[1] Frédéric de Nassau, dit Guillaume, seigneur de Zuilestein, colonel de l'infanterie hollandaise, tué en attaquant Woerden, contre les Français, le 12 octobre 1672.

de préparé pour une si importante occasion. Car étant introduit à l'audience du prince, qui avoit auprès de lui le prince de Tarente[1], son parent, Brederode[2], son oncle, Schomberg[3], son chambellan, et Berverwert[4], son cousin naturel, avec les principaux officiers de l'armée ; il lui dit d'abord, sans se troubler nullement : « Que le peu de justesse qui alloit paroître dans ses paroles étoit une marque visible de l'estime que la ville d'Amsterdam faisoit des intentions de Son Altesse : puisqu'elle avoit mieux aimé regarder comme des

[1] Henri-Charles de La Trémoille, général de la cavalerie hollandaise, mort en 1672.

[2] Jean Wolfhard, baron de Brederode, mari de la comtesse de Solms, sœur de la princesse d'Orange Amélie, maréchal de camp général, mort en 1655.

[3] Frédéric de Schomberg, alors au service de la Hollande, puis maréchal de France en 1675.

[4] Louis de Nassau, fils de Frédéric.

troupes ennemies, celles qui paroissoient au pied de ses murailles, que de s'imaginer qu'elles y eussent été conduites par le capitaine général des armées de l'État, et que, dans cette pensée, elle avoit envoyé ses députés comme vers un prince étranger, qui ne respiroit que la vengeance; mais que lui, qui portoit la parole, ayant reconnu une erreur si grossière, en s'approchant des tentes, il s'étoit vu ainsi heureusement contraint d'oublier le discours et les instructions qu'il avoit cru devoir adresser à un autre, pour assurer ce conservateur héréditaire de l'union des sept Provinces, que s'il se mettoit de la sorte en campagne pour quelque dessein important au bien public, il y avoit à Amsterdam soixante mille hommes déjà sous les armes, qui brûloient de l'ardeur de suivre les drapeaux de la République, en quelque

lieu qu'il plût à Son Altesse de les mener. » Il étoit alors assurément difficile de dire alors plus de choses en aussi peu de paroles, et d'ajuster mieux, dans une rencontre si délicate, la considération du prince avec l'intérêt de la démocratie, que le fit ce député; mais aussi l'on ne pouvoit lui répondre d'une manière plus juste que comme Guillaume de Nassau lui répliqua, car il avoit toutes les qualités d'un héros. La vérité est qu'on l'auroit trouvé trop beau pour son sexe, si les agréments de sa taille et de son visage n'eussent été rehaussés par un certain air de grandeur et d'autorité propre à tenir des républicains dans le respect. Néanmoins, on ne pouvoit pas dire de lui comme on le dit quelquefois des grands, que sa gravité fût un maintien du corps étudié pour cacher les défauts de l'esprit. Bien loin de là, par le génie

qu'il avoit naturellement vif et pénétrant, il avoit acquis, dès sa première jeunesse, une parfaite connoissance de l'histoire, de la poésie, des mathématiques, et de cinq langues différentes qu'il parloit avec une merveilleuse facilité. Il faut encore dire, à la louange de ce prince, que tous ces avantages, si capables d'inspirer de l'orgueil, n'empêchoient pas qu'il ne fût aussi traitable et aussi populaire même qu'un homme sorti du sang des empereurs le devoit être dans un gouvernement composé de matelots et de marchands, de sorte que tant de grâces, jointes à l'extrême aversion pour la domination d'Espagne, qu'il avoit héritée de Henri son père et de Guillaume son aïeul, ne faisoient espérer aux États des Provinces-Unies rien moins que de se voir un jour les maîtres de tout le reste des Pays-Bas. Mais par malheur, la paix

qui se fit à Munster, du temps de ses premières campagnes, le laissa dans un repos qui est ordinairement funeste à la gloire des princes, et il sembla, durant quelques années, qu'une vie délicieuse eût éteint la passion naturelle qu'il avoit d'être conquérant. Aussi, ceux qui le virent se résoudre à l'expédition où il se trouvoit alors engagé, crurent que cette noble inclination s'alloit réveiller en lui, soit qu'un dépit amoureux lui eût persuadé (comme on disoit) de quitter ainsi le plaisir pour la gloire, soit que ce fût là un effet des sollicitations de Marie d'Angleterre [1], qu'il avoit épousée, laquelle étant fille de roi et regardant comme

[1] Fille de Charles Ier et sœur de Henriette, femme du frère de Louis XIV, avec laquelle elle avait beaucoup de ressemblance. Voy. son portrait-médaillon, dans l'Hist. métall. citée ci-dessus, p. 340.

une honte pour elle de n'être pas la femme d'un souverain, auroit porté le prince son mari à tenter quelque chose de grand, afin de n'être plus l'officier d'une république. Si le prince d'Orange avoit de telles pensées, au moins n'en parut-il rien dans la réponse qu'il fit au discours de Hasselart[1]; au contraire, il parla comme parlent tous ceux qui, voulant remuer dans un État, ne manquent jamais de faire sonner bien haut l'intérêt public, pour cacher leurs prétentions particulières; car, reprenant les paroles mêmes de ce député, il lui dit que c'étoit en effet l'amour de la patrie qui lui mettoit les armes à la main, mais que pour y travailler avec le discernement nécessaire il falloit commencer par la

[1] Maarseveen. Voy. Kerroux, Hist. de Hollande, éd. in-4°, t. I, p. 312 et suiv.

ville d'Amsterdam, où il y avoit des esprits séditieux, qui, s'étant laissé gagner par les ennemis secrets de l'État, s'efforçoient de rompre l'union des Provinces et de renverser une république qui étoit l'ouvrage de la valeur et de la piété de leurs pères; qu'il se sentoit donc obligé en conscience d'employer les forces dont l'État l'avoit établi le chef, à servir cet État contre ces pestes publiques, et qu'il étoit venu là exprès, à la tête de trente mille hommes, pour faire punir ces traîtres comme les lois du pays l'ordonnoient. A cet endroit le député, interrompant le prince, le supplia de marquer ceux dont il entendoit parler, et Guillaume de Nassau se contenta de nommer l'ancien bourgmestre Becker[1], qui avoit le plus de crédit

[1] Corn. de Witt. Voy. les Fragm. hist. de Racine, éd. de La Harpe, t. IV, p. 291.

dans la ville, ajoutant qu'il ne croyoit pas que messieurs d'Amsterdam, ses amis, rejetassent une proposition si raisonnable. « Mais à tout hasard, poursuivit-il, vous vous souviendrez de leur dire à tous, que les troupes qu'ils voient à leurs portes sont les mêmes qui ont appris pendant vingt ans, du prince mon père, à faire trembler l'Espagne pour assurer leur liberté, et qu'ils ne doivent pas espérer que les soixante mille bourgeois, dont vous venez de me parler, puissent sauver les séditieux de la fureur de tant de braves qui sont animés comme nous d'un vrai zèle pour le bien de l'État. » Le prince, qui s'étoit toujours tenu debout, de peur que Hasselart n'eût la hardiesse de s'asseoir en sa présence, ayant cessé de parler, fit signe qu'on remenât les députés, et commanda à Zuilestein de leur donner par écrit,

comme ils le souhaitoient, la déclaration qu'il venoit de leur faire. A dire les choses comme elles sont, il est certain que ce prince avoit toutes les raisons imaginables de se plaindre d'Amsterdam ; aussi n'y alla-t-il jamais, car il n'y avoit point d'orgueil pareil à celui de cette grande ville, parce que la fierté, si naturelle aux républicains, y étoit soutenue par l'abondance des richesses, qui enfle ordinairement le cœur. De plus, elle prétendoit être la capitale de toute la Hollande, quoique la ville de Dordrecht y tienne le premier rang. Dans cette pensée elle approuvoit que ses députés parlassent plus haut que tous les autres, dans les assemblées de l'État, et la vanité de ce peuple alloit même si loin, qu'on n'y parloit qu'avec mépris de l'autorité que le titre de capitaine général donne au prince d'Orange. La maison de Nassau,

qui est alliée de toutes les couronnes de l'Europe, méritoit sans doute d'être autrement considérée dans un pays qui lui doit sa souveraineté, et néanmoins, lorsqu'il venoit quelque nouvelle des grands succès de celui-ci ou de Henri son père, qui réjouissoit toute la république, comme cela arrivoit très-souvent, les seuls marchands d'Amsterdam disoient de sang-froid, parmi la joie universelle, « qu'il étoit juste qu'on les servît pour leur argent, et que si le chef de leurs troupes ne s'acquittoit bien de sa charge, il s'en trouveroit d'autres qui la feroient au même prix. » Mais outre les raisons générales qu'avoit le prince Guillaume de n'aimer guère cette ville ingrate, il s'en disoit tout haut quelques autres encore qui le regardoient en particulier, telles que l'insolence qu'on avoit eue à Amsterdam de jouer publiquement ses amours avec

une comédienne françoise nommée *La Barre*. Toutefois, comme les grands se font une gloire de mépriser les discours des petites gens, et qu'avec cela il n'y avoit nulle apparence de rendre Becker responsable d'une assez méchante pièce de théâtre qui avoit été représentée avant qu'il fût magistrat, il faut bien dire que quelque raison plus particulière au capitaine général lui faisoit ainsi embrasser, dans son ressentiment, la personne de ce bourgmestre ; et voici, en effet, comme la chose étoit arrivée depuis peu de temps. Dans une assemblée générale des États confédérés (comme ils s'appellent eux-mêmes), qui s'étoit tenue à la Haye un mois auparavant, on avoit représenté que la république jouissant alors d'une paix entière et ne voyant rien à craindre du côté de ses voisins, le grand nombre de troupes qu'on avoit

entretenues jusqu'à cette heure-là commençoit à devenir inutile, et que la réforme qui se feroit de six-vingts compagnies que l'on montra, qui ne servoient plus de rien, épargneroit tous les ans dix-huit cent mille livres aux États, sans compter le danger qu'il y auroit peut-être à laisser tant de gens sous la puissance d'un seul homme. Cette proposition ne fut pas plutôt faite que la plupart de ces messieurs de qui l'économie et la défiance font toute la politique, la reçurent avec applaudissement. A la vérité, Becker n'étoit pas l'auteur de cette ouverture; mais quand on l'eut une fois donnée, il la soutint avec tant de chaleur que, comme il avoit la réputation d'être un magistrat incorruptible et désintéressé, la réforme fut conclue, et on en fit à l'heure même une ordonnance formelle. Cependant

une telle résolution choquoit ouvertement le prince d'Orange, et l'affront étoit trop visible pour être dissimulé. Car de la manière que l'avis avoit été proposé, c'étoit déjà rendre son autorité suspecte; avec cela il n'étoit pas convenable d'affoiblir de la sorte un commandement qu'il n'exerçoit point mal, sans l'avoir préparé à le trouver bon. Enfin il prévoyoit que tout le malheur de cette réforme alloit tomber sur les officiers des troupes étrangères, qui s'étoient particulièrement attachés à sa fortune, et qu'il étoit obligé par honneur et par intérêt de protéger en cette occasion. Aussi ne négligea-t-il rien pour disposer l'assemblée, qui se devoit tenir encore dans quelques jours, à mettre une seconde fois cette affaire sur le bureau, afin d'y procéder par de nouveaux suffrages. Dans ce dessein on tenta

secrètement chacun des députés par le penchant qu'on croyoit qu'il eût. On commença par les dames, mais ce fut inutilement : ceux qui gouvernent en ce pays-là ne passent leurs heures de loisir qu'à boire pour trouver dans les verres la chaleur que le climat leur refuse ; il ne leur reste point de temps pour l'intrigue, et par ce moyen les femmes ont peu de pouvoir dans un tel sénat. Après cela on fit des promesses aux uns, et des menaces aux autres. Enfin, c'est tout dire, la princesse royale, qui étoit d'une fierté à ne visiter jamais personne, s'abaissa cette fois jusqu'à aller voir familièrement des bourgeoises qui avoient la réputation de gouverner leurs maris. Mais Becker, de son côté, fit si bien le tribun du peuple avec quelques-uns des plus zélés, il parla si haut, il se montra si ferme, il se trouva partout si à propos pour son dessein,

que tous les députés convinrent entre eux de ne se plus rassembler; ainsi la réforme demeura résolue. Alors le prince connut par sa propre expérience qu'une petite offense commencée contre une personne de son rang, devient un grand affront lorsqu'il s'en fait un éclat inutile. Cette réflexion, un peu trop tardive, lui fit craindre pour sa réputation dans l'esprit des peuples, qui ont coutume de régler leur estime sur les événements. Car à ne considérer que les maximes les plus communes de la politique, il devoit bien voir que son véritable intérêt en cette rencontre étoit d'employer la force, au lieu de la brigue, pour retenir les députés à l'heure même et les obliger à s'assembler de nouveau; l'exemple de Barnevelt les eût fait trembler, et ainsi il n'auroit exécuté qu'un jour plus tôt ce qu'il essaya de faire le lendemain.

Mais les députés s'étoient hâtés de partir, et Becker s'étoit pressé plus que tous les autres. Voilà de quelle utilité est à ces messieurs la méthode qu'ils ont de faire leurs assemblées et de tenir leurs conseils, non pas dans une ville fermée, mais à la Haye, qui n'est qu'un bourg ouvert de tous côtés, où l'on ne voit jamais de portes barricadées, de ponts baissés ni de chaînes tendues, qui empêchent les gens d'y entrer et d'en sortir à quelque heure que ce soit. Car en conservant cette image de franchise et de liberté dans le lieu où les grandes affaires de l'État se traitent, ils entretiennent la confiance parmi les sujets de la république, et laissent un accès facile à tous ceux qui ont des avis à donner pour le bien public. Ce fut cette police qui assura la retraite des députés, si bien que la résolution de les faire arrêter ayant été prise à la fin

par le conseil de quelques nobles, qui ne trouvoient pas leur compte dans le gouvernement populaire, il n'en resta plus à la Haye que trois, que le régiment des gardes conduisit au château de Lowenstein, forteresse située à la pointe d'une île que font le Wahal et la Meuse, où l'on garde les prisonniers d'État. C'étoit déjà avoir trop fait de chemin pour en demeurer là. Il fut donc conclu de poursuivre, et toutes les voix se réunirent pour humilier la ville d'Amsterdam la première, comme celle qui faisoit le plus de bruit. Il n'y eut plus qu'à délibérer sur la manière dont se devoit faire cette humiliation. Quand ce fut à Zuilestein à dire son avis, il en proposa un qui fit rire la compagnie, quoique l'affaire dont il s'agissoit fût d'une importance à être délibérée sérieusement : aussi étoit-ce un plaisant homme que celui-là. Une

certaine singularité, qu'il affectoit en toutes choses, lui tenoit lieu de mérite et le faisoit passer pour un Caton parmi ceux qui ne le connoissoient guère. Mais on le regardoit à la cour comme un original, et les rieurs l'appeloient le chevalier de la besicle, à cause qu'il avoit toujours une lunette de vermeil doré pendue justement à l'endroit du pourpoint où quelques grands de Hollande portoient attaché l'ordre de l'Éléphant, qui est une sorte de chevalerie dont le roi de Danemark est le grand maître. Ce qui encourageoit ce personnage dans ses fantaisies étoit l'approbation que quelques beaux esprits du temps, prévenus par ses déférences, faisoient semblant de lui donner. Balzac se trouva de ce nombre; car Zuilestein lui ayant envoyé le dessin d'un bâtiment tout philosophique qu'il faisoit faire à la Haye, pour en avoir son sentiment,

celui-ci, qui avoit de l'encens pour tout le monde, ne lui répondit là-dessus qu'avec admiration dans une de ses lettres choisies, et le félicita « d'être le premier qui se fût avisé de mettre des sphères sur sa maison au lieu de girouettes. » Avec un tel caractère d'esprit, cet homme ne laissoit pas d'être du cabinet et dans la confidence du gouverneur général, plutôt en considération des services que sa famille avoit rendus de père en fils à la maison de Nassau, que pour les rares talents qu'il eût. Lorsque ce fut donc le tour de ce facétieux aréopagite à opiner sur le châtiment qu'il étoit à propos de faire souffrir au peuple d'Amsterdam, il proposa, dans son humeur de chevalerie et d'antiquité, d'aller, par le beau temps dont on jouissoit, dresser des tentes dans les grandes prairies qui côtoyoient cette superbe ville, pour

y faire des tournois, des courses de bagues et des festins, auxquels on inviteroit tous les habitants, comme à une réconciliation publique, que Son Altesse vouloit amener entre eux. Suivant ce projet, lorsque les dames seroient venues, on devoit les retenir, non pas pour les traiter comme les Romains en avoient usé à l'égard des Sabines, mais afin que les pères et les maris, impatients de ravoir leurs filles et leurs femmes, souscrivissent à toutes les conditions que l'on voudroit leur imposer. Après qu'on se fut bien diverti d'une proposition si peu attendue d'un vieillard qui faisoit le stoïcien, la résolution fut prise d'insulter au moins Amsterdam, si l'on ne l'assiégeoit pas tout à fait. Il n'y a, disoit-on, qu'à faire approcher des troupes de cette ville, amollie par la prospérité; et comme à la guerre les yeux sont

les premiers vaincus, les bourgeois, épouvantés à la vue d'une armée, feront sans hésiter tout ce que l'on souhaitera. Alors le bruit d'un tel succès portera la terreur dans les autres villes, et leur fera voir par cet exemple le danger qu'il y auroit pour elles à diminuer les forces de l'État. Néanmoins, ces mêmes raisons que l'on amplifia dans un manifeste qui courut sous le nom du prince, étoient si propres à persuader au peuple la diminution des milices, bien loin de les en détourner, qu'on ne douta point qu'une entreprise si hardie ne se fît par quelque autre motif qui n'étoit pas à divulguer. Quoi qu'il en soit, les ordres furent donnés pour tous les officiers des garnisons, et on les exécuta avec tant de secret et d'intelligence, qu'encore que tous ceux qui avoient part à ce dessein eussent, les uns des femmes et les au-

tres des maîtresses, néanmoins toutes les troupes se rendirent de divers endroits devant Amsterdam, à l'entrée de la nuit, sans qu'on en sût rien à la Haye, et ce fut peut-être la seule chose qui se fit assez bien dans toute la conduite de cette affaire. En effet, il sembloit que les premières fautes fussent par là en quelque façon réparées, et même le prince commençoit à être bien aise qu'on lui eût donné un prétexte d'en venir si avant, parce que la proposition qu'il avoit envoyé faire à la ville d'Amsterdam devoit avoir, selon sa pensée, une de ces deux suites, ou qu'on lui livreroit les personnes qu'il avoit demandées, ou bien qu'on les lui refuseroit. Or l'un et l'autre événement paroissoient également favorables au dessein qu'on croyoit qu'il méditoit. Car si on lui eût abandonné Becker, qu'il auroit assurément fait

mourir, c'étoit déjà un grand pas pour aller à l'autorité souveraine ; et si, au contraire, on refusoit de lui remettre ce bourgmestre entre les mains, c'étoit lui donner un droit apparent de crier pour le bien public et de demeurer toujours armé. L'un des deux cas paroissoit inévitable, et toutefois nul des deux n'arriva, à cause de l'étrange résolution que l'on prit dans cette ville impérieuse, au moment où Hasselart montra la déclaration du prince d'Orange. Encore le peuple ne vouloit-il pas qu'on s'amusât à délibérer ; la plupart disoient que la chose ne parloit que trop d'elle-même, et qu'il étoit honteux de souffrir plus longtemps qu'un jeune homme qui étoit à leurs gages osât leur venir faire la loi. Ainsi le mépris que ces fiers républicains avoient toujours eu pour le prince se tourna en fureur. Les uns alloient chez

eux s'équiper comme des gens qui vont combattre, les autres se hâtoient de cacher ce qu'ils avoient de plus précieux, dans l'incertitude de ce qui pouvoit arriver, et ceux qui n'avoient que la langue de libre se contentoient eux-mêmes de pouvoir au moins faire d'horribles imprécations contre Guillaume de Nassau, pendant que le plus grand nombre, qui étoit accouru à l'hôtel de ville, où se trouvoit le conseil, demandoit tout d'une voix qu'on lui donnât promptement un chef pour aller exterminer les ennemis de la patrie. D'un autre côté, les femmes qui se mêloient dans la foule ne contribuoient pas peu à échauffer les esprits et il y en eut même une de la troupe, nommée Adrienne, qui proposa aux autres, et en fit résoudre plusieurs, d'être de la sortie que les hommes alloient faire, afin d'avoir part à la gloire qu'il y au-

roit à délivrer leur pays d'un usurpateur. Il est vrai que ce qui animoit ces dames de la sorte, n'étoit pas tant l'intérêt public, dont il s'agissoit en cette occasion, qu'une raison que leur sexe avoit en particulier de haïr le prince. Car un jour qu'étant de belle humeur, il s'entretenoit familièrement des femmes de chaque ville de Hollande, qui ont toutes leur caractère différent, il avoit dit de celles d'Amsterdam, à cause qu'elles ont les traits un peu grossiers, « qu'elles étoient plus propres à faire des prisonniers de guerre que des prisonniers d'amour. » Cela leur avoit été rapporté, et ce qui les irritoit davantage, c'est qu'on avoit fait de ce mot-là une espèce de proverbe qui couroit partout. Ce n'est pas que les femmes d'Amsterdam ne soient communément assez chastes, et même plus qu'on ne le pourroit croire d'une ville où il y a

toujours un grand concours de gens de toutes les nations. Outre le climat, qui leur permet peut-être plus qu'à d'autres de conserver leur pudeur, le tracas incroyable du commerce, dont elles ne s'occupent guère moins que leurs maris, y contribue encore pour quelque chose. Il y a je ne sais quoi de tumultueux pour l'esprit et pour le cœur dans cette sorte de vie qui rompt les embûches du malin esprit. Néanmoins ces Hollandoises, avec toute leur honnêteté, s'offensoient qu'on ne les trouvât pas belles. Les prudes, pour la plupart, sont ainsi faites, et c'est même la vertu qui leur donne cette sensibilité, parce que, comme il n'y a guère que celles qui ont quelque agrément qui soient fortement recherchées, il semble que quand on n'avoue pas qu'une femme ait des charmes, on veuille lui reprocher de n'être sage que par nécessité. Il

n'y eut pourtant ni prières, ni cris, ni menaces qui pussent obtenir à ces nouvelles amazones la permission de faire une sortie, comme elles et le peuple furieux le souhaitoient avec tant d'ardeur. En vain elles alléguoient les siéges fameux de Leyde et de Harlem, où leurs semblables avoient fait des merveilles contre Ferdinand de Tolède, et celui de Copenhague encore, où les femmes seules tout récemment avoient renversé de dessus les murailles de la ville les Suédois qui y étoient déjà montés. Elles n'eurent point d'autre satisfaction sur toutes leurs remontrances, sinon qu'on leur vint dire deux ou trois fois, de la part du conseil, qu'elles eussent patience et que tout iroit bien. Ce conseil, qui étoit composé d'environ soixante hommes, dont les uns étoient alors dans les charges publiques et les autres y avoient été, examinoit avec

beaucoup de prudence ce qu'il y avoit à faire dans cette rencontre. C'étoient tous personnages d'une probité reconnue et républicains jusqu'à la mort. A la vérité il n'y avoit point là ce raffinement et cette pénétration qui règnent dans les conseils de France et d'Italie; mais d'ailleurs un jugement solide, quelque expérience du monde et une parfaite connoissance de leurs intérêts, qui composent toute la politique du Septentrion, se trouvoient heureusement réunis dans ce petit sénat. Avec de telles lumières, on n'y daigna pas seulement délibérer sur la demande que le prince faisoit, qu'on lui remît Becker entre les mains, car cette proposition fut rejetée brusquement par toute l'assemblée, qui s'offensa même de l'espérance qu'on avoit de la pouvoir réduire à une injustice si grande envers un magistrat auquel ses ennemis ne pouvoient reprocher autre

chose que d'avoir trop aimé la liberté de son pays. Mais tout le soin de la compagnie se borna uniquement à trouver les moyens de faire tomber sur Guillaume de Nassau l'orage dont il les menaçoit. C'étoit un coup d'État que la conjoncture présente, qui rappeloit le souvenir de Barnevelt, leur faisoit juger absolument nécessaire. On ne pouvoit pas nier qu'il n'y eût du rapport entre ce qui se passoit alors et la catastrophe de ce grand pensionnaire, qui, pour avoir soutenu les intérêts de la république il y avoit quarante ans, en qualité d'avocat général de Hollande, s'étoit attiré par là l'indignation du prince Maurice qui l'avoit fait décapiter dans la cour de son palais, sans nulle forme de justice, sous prétexte qu'il favorisoit la nouvelle secte d'Arminius. Il étoit tout naturel de juger de la conduite qu'on voyoit alors tenir au neveu, par celle que l'on-

elle avoit autrefois suivie; et en même temps il étoit juste, disoit-on, de s'opposer à ces dangereux exemples, en châtiant celui-là d'une si haute témérité, afin que l'histoire de sa honte détournât à l'avenir les capitaines de l'État d'entreprendre rien de semblable. Cet avis ayant été goûté de tous, il ne fut plus question que de la manière de le mettre à exécution, ce dont on eut quelque peine à convenir. Car de faire une sortie sur les assiégeants avec tous ce qu'il y avoit d'hommes à Amsterdam propres à porter les armes, ainsi que quelques-uns opinoient, c'étoit exposer les affaires au hasard d'une demi-heure; toutes les milices de la ville se montoient à trente compagnies en tout, le peuple n'étoit pas aguerri, le prince d'Orange avoit toutes vieilles troupes, et enfin, dix mille soldats qui ne s'inquiètent pas de mourir se battent mieux

que soixante mille bourgeois qui sont bien aises de vivre. Aussi le sentiment de Becker fut trouvé beaucoup meilleur, et quoiqu'il eût fait de grandes instances pour être dispensé d'opiner contre un homme qui demandoit sa tête, on l'obligea néanmoins de parler, et il protesta d'abord que s'il eût cru être la véritable cause de cette tempête publique, il n'auroit consulté sur cela que l'amour qu'il avoit pour sa patrie, et seroit allé se livrer lui-même au prince, pour tâcher de le fléchir par sa soumission ou par sa mort ; mais que, comme on le voyoit assez, ce jeune ambitieux avoit un tout autre dessein, dont la haine qu'il montroit contre quelques particuliers n'étoit que le prétexte. « Oui, messieurs, continua-t-il d'un ton plus ému, on en veut à notre liberté à tous bien plus qu'à la vie de quatre ou cinq que nous sommes, et l'on ne vous de-

mande nos têtes que dans l'espérance de s'en faire un degré pour monter plus haut, au lieu de considérer que notre mort ne rendroit en rien cet attentat plus facile, puisque l'on trouveroit toujours en vous, messieurs, de nouveaux obstacles à surmonter pour aller à la tyrannie, n'étant pas croyable qu'il se trouve parmi nos magistrats aucun homme assez lâche pour consentir que les richesses qui nous ont coûté tant de peines à amasser, fussent emportées en un jour par des courtisans épuisés. Ainsi la même fureur, qui semble n'en vouloir qu'à quelques-uns, menace en effet tout le monde, car, ne nous flattons pas, messieurs, de pouvoir composer avec ces gens-là, il leur faut des sommes immenses pour fournir à leurs excès, et il n'y a que le pillage d'Amsterdam, à leur avis, qui y puisse suffire. C'est un dessein concerté parmi les

femmes, à qui l'on a promis leur part du butin, et l'on songe déjà à la Haye à quels nouveaux divertissements on emploiera la dépouille de nos magasins et la dot de nos filles, quand on les aura entre les mains. Il n'y a donc maintenant qu'à voir si nous serons assez complaisants pour attendre, les bras croisés, l'exécution d'une telle entreprise. Mais je remarque à vos visages que cette seule pensée vous fait horreur. Eh bien, messieurs, ne tardons plus à préparer un tombeau aux ambitieux et aux traîtres.»

On peut dire qu'il y avoit de tout dans ce discours. Aussi l'homme qui le prononça justement en ces termes pouvoit être comparé à ces anciens magistrats d'Athènes, qui gouvernoient par leurs paroles encore mieux que par les lois; si bien que l'effet qu'il produisit dans les esprits fut que les autres fonctionnaires de la ville se démirent autant qu'ils

purent de leur autorité entre les mains de ce bourgmestre, et lui promirent de suivre ses ordres, pour l'exécution du dessein qu'il avoit à proposer. En effet, ce dessein fut trouvé merveilleux, après qu'il eut fait voir les moyens de vaincre quelques difficultés qui y étoient contraires, et tout le monde s'y accorda. Ensuite l'on conclut de renvoyer Hasselart au prince d'Orange pour lui porter la réponse qu'il attendoit. Cette réponse fut qu'on alloit travailler à le satisfaire, et qu'il en auroit des nouvelles certaines le lendemain matin. Avec cela on fit suivre les députés d'un chariot plein de fruits et de liqueurs, pour en faire présent à Son Altesse, et ce prince, à son tour, les fit régaler et reconduire par le marquis de La Vieuville, qui avoit alors une compagnie en Hollande, et qui est mort depuis peu évêque de Rennes. Jamais nul François

ne contracta mieux que celui-ci les manières franches et cordiales de ce pays-là, et c'est ce qui le fit choisir plutôt qu'un autre pour faire honneur à la députation d'Amsterdam. A ce compte, la satisfaction étoit égale de part et d'autre, et chacun espéroit de son côté. Car dans la ville on avoit assuré le peuple qu'il seroit en repos dans vingt-quatre heures, et le prince avoit fait publier parmi ses troupes, qu'elles s'en retourneroient bientôt dans leurs garnisons. Ce n'est pas que quelques-uns des plus habiles de l'armée ne crussent qu'on devoit se défier de ces longueurs du conseil d'Amsterdam, dans une affaire où il ne falloit qu'une heure pour se résoudre. Le comte de Schomberg étoit de ceux qui faisoient cette réflexion, et la raison qu'il en donnoit fut cette maxime de guerre, qu'il ne faut jamais se croire en sûreté quand on a auprès

de soi des ennemis qui ont en leur puissance l'instrument de quelque grand coup, comme est l'eau ou le feu. Quoique ce comte, devenu depuis maréchal de France, fût de l'ancienne maison du duc de Clèves, et allié de beaucoup de princes d'Allemagne, néanmoins, son mérite extraordinaire le faisoit encore plus considérer que la noblesse de son sang. Il excelloit surtout dans le métier de la guerre, et il ne s'étoit attaché aux intérêts du prince d'Orange que comme à un parti où il pouvoit nuire à l'Espagne, pour laquelle il a hérité de ses aïeux, d'une haine si forte, qu'elle l'a porté dans tous les endroits de l'Europe où il y a eu à combattre contre cette couronne. Avec tout cela le prince, qui n'écoutoit guère les sentiments d'autrui que quand ils flattoient ses inclinations propres, ne suivoit pas toujours les conseils de M. de Schomberg, bien qu'il fût

le premier officier de sa maison militaire et qu'il eût pour lui une affection toute particulière. Il y parut bien quand on proposa la première fois l'entreprise d'Amsterdam, car le comte n'en fut d'avis qu'après l'avoir longtemps inutilement combattue, et le prince n'entra pas non plus dans sa pensée lorsqu'il tâcha de donner quelque défiance à Son Altesse sur le retardement qu'on apportoit à la contenter. « Il me semble, lui dit ce prince, quand il lui en parla, que nous n'avons encore nulle raison de nous plaindre, que de n'être pas ici dans un camp retranché, comme nous serions à un siége qui se feroit dans les formes, mais aussi il n'y a pas deux jours que nous y sommes, et je n'apprends point que nos soldats s'ennuient d'attendre, depuis que je leur ai fait savoir que nous ne serions pas longtemps ici. Quant à ce que vous voulez

me faire craindre, je ne vois pas qu'il y ait la moindre apparence. Aurions-nous peur que tout ce qu'il y a de monde dans la ville fît une sortie sur nous? Au contraire, je vous ai entendu dire vous-même que c'est ce que nous devions souhaiter. De s'imaginer encore qu'ils pussent nous incommoder avec leurs écluses, c'est ce qu'il ne se faut pas mettre en l'esprit non plus, puisque vous étiez présent lorsque Sylvius et Deschamps, que j'avois envoyés à Amsterdam exprès, me rapportèrent, il y a quelques jours, que les eaux étoient si basses dans les canaux, à cause des grandes chaleurs, qu'il ne sauroit y en avoir assez pour remplir les fossés de la ville, par où il faut nécessairement qu'elles passent, avant d'inonder la campagne que vous voyez. Et enfin, voudriez-vous dire qu'il fallût nous défier de quelque surprise de la part

des villes voisines, après la précaution que j'ai eue d'envoyer des coureurs sur les chemins de Harlem, d'Utrecht et de Leyde, pour empêcher que nos séditieux eussent aucune communication dans ces lieux-là pendant que nous serons ici. » Ce raisonnement du prince, avec l'événement qui le suivit, étoit bien une marque visible que la gloire des armes et la science de la guerre s'éclipsoient peu à peu dans un pays qui étoit depuis un siècle l'école où se formoient les héros, et où l'on accouroit de tous les endroits de l'Europe pour apprendre l'art de vaincre et de triompher. Le grand Gustave, Olivier Cromwell, le vicomte de Turenne, le maréchal Gassion furent de ce nombre, et ce sera un honneur immortel pour Frédéric et Maurice de Nassau, tous deux frères, d'avoir fait de tels écoliers. Mais dans les nécessités pres-

santes où la Hollande s'est vue engagée depuis, ç'a été une triste consolation pour elle d'être seulement le théâtre d'une grandeur effacée, et d'avoir porté des conquérants qui n'ont pas été remplacés. Au reste, ce qu'il y eut de singulier en cette affaire, fut que les magistrats d'Amsterdam croyoient qu'il étoit aussi important de s'interdire toute sorte de commerce avec les peuples de leur voisinage, comme le prince d'Orange s'imaginoit avoir intérêt à faire la même chose de son côté. Car on ordonna dans la ville que les portes fussent fermées et les herses abattues, afin qu'il n'entrât et ne sortît personne pour quelque raison que ce fût. Pour ce qui est des vaisseaux, qu'on ne pouvoit pas empêcher que le vent n'amenât dans le port, quand on les voyoit approcher, on envoyoit audevant d'eux un officier de ville dans

une chaloupe qui, étant proche de leur bord, leur faisoit dire tout haut, par un trompette qui l'accompagnoit, qu'ils retournassent jeter l'ancre à la passe de 'Tvlie, qui est à deux lieues de là, jusqu'à nouvel ordre. Et tout cela, afin que le plan de défense d'après lequel on travailloit dans la ville demeurât tout à fait secret. Ainsi, tout ce que le comte de Schomberg put répliquer aux raisons du prince, n'empêcha pas qu'on ne se divertît dans le camp en toute assurance. Le capitaine général traita splendidement les principaux officiers, et comme l'armée ne manquoit de rien, il ne s'y trouva personne qui ne fit quelque excès, au moins de tabac et de bière. Tout cela ne se passa point sans qu'il se mêlât dans cette réjouissance beaucoup de railleries contre le peuple d'Amsterdam. Les soldats, le verre à la main et d'un air insolent, calculoient

déjà entre eux ce qui leur devoit revenir à chacun, de la composition qui s'alloit faire avec cette grande ville. A la table du prince, où les insultes se faisoient plus noblement, on félicitoit Son Altesse du succès de cette importante expédition, et on lui en souhaitoit beaucoup de semblables pour l'avenir. Enfin, le reste du jour et une partie de la nuit s'étant passés de la sorte, la plupart s'endormirent, et il y avoit bien trois heures que les douceurs du sommeil et les fumées de la débauche absorboient leurs esprits, quand il se fit tout à coup de grands cris qui éveillèrent l'armée, et à ces cris, qui redoubloient en passant par les quartiers, on ne pouvoit rien comprendre, sinon « qu'il falloit courir aux armes. » Elles furent bientôt prises, et comme toutes les troupes s'étoient endormies sans quitter leur rang, elles se trouvèrent en moins d'un quart

d'heure prêtes à combattre, avec le prince d'Orange à leur tête; celui-ci n'avoit pour tout habillement de guerre qu'un petit armet d'argent doré couvert de plumes rouges et noires. Il étoit monté sur un cheval d'Espagne, et s'étant tourné vers les troupes, il leva le sabre qu'il tenoit à la main, puis le remua deux ou trois fois d'une action toute guerrière, pour les animer par là à bien faire leur devoir. L'endroit où ils étoient alors postés leur cachoit les murailles de la ville, et ils commençoient à marcher pour se trouver à la vue des ennemis, quand le soldat qui avoit le premier donné l'alarme, parce qu'il étoit alors en sentinelle au corps de garde le plus avancé, parut toujours courant, et cria au prince, d'aussi loin qu'il l'aperçut: « On n'a pas compris ce que je voulois dire, seigneur; vous allez périr, si vous ne vous retirez. » On ne

tarda pas un moment à croire ce qu'il disoit, car il avoit à peine cessé de parler, qu'on vit venir après lui un débordement d'eaux, accompagné de cette manière de bruit qui se fait à la chute d'un torrent. Aussi cet épanchement-là n'alloit pas comme le flux de la mer, où l'on voit les flots s'entre-pousser doucement sur le rivage ; cela avoit plutôt l'air d'un grand fleuve qui, étant enflé par les neiges, rompt les bords de son lit et va tomber avec impétuosité dans le fond d'une vallée. L'inondation croissoit à tout moment; et quand il sembloit que les eaux alloient s'arrêter où elles étoient arrivées, il en venoit tout à coup de nouvelles qui, de la force dont elles étoient lancées, écumoient en roulant et renversoient tout ce qui se trouvoit sur leur passage. Les tentes qui s'y rencontrèrent furent bientôt abattues, et alors on vit flotter sur l'eau des toilettes,

des lits et toutes sortes de hardes. Cependant le terrain diminuoit à vue d'œil, et à la fin il en resta si peu que le prince commença de songer à la retraite. Il avoit toujours espéré que le débordement n'iroit pas loin, mais quand il eut aperçu derrière lui le même tableau qu'il avoit devant les yeux, il craignit d'être enveloppé, et rengainant son sabre, il montra vite aux autres le chemin par où il falloit s'échapper. C'étoit là le dessein dont le bourgmestre Becker avoit fait l'ouverture au conseil d'Amsterdam, et assurément il ne se pouvoit rien penser de mieux en cette rencontre. Car si on eût eu tout le temps qu'il falloit pour l'exécuter, il est indubitable que les assiégeants auroient été noyés pendant qu'ils dormoient encore ; mais il y avoit tant de choses à faire, que l'espace d'environ quinze heures qu'on avoit pour ce pro-

jet, y avoit à peine suffi. Voici comment on s'y prit. Il étoit vrai, ainsi qu'on l'avoit rapporté au prince d'Orange, qu'il n'y avoit presque point d'eau dans les canaux d'Amsterdam, et que la petite rivière d'Amstel, dont cette ville prend son nom, étoit toute tarie, à cause des grandes sécheresses qu'il faisoit depuis deux mois. Il falloit donc y faire entrer l'eau de la mer qui étoit au port, et pour cela quatre mille hommes furent employés à l'heure même à abattre le quai, afin que quand le flux viendroit il pût remplir trois cents canaux dont la ville est, pour ainsi dire, toute découpée. En effet, la chose arriva encore mieux qu'on ne l'espéroit, parce qu'un grand vent, qui sembloit être d'intelligence, tant il souffla à propos, seconda le dessein des travailleurs avec une facilité incroyable. Quand on put une fois compter sur cette grande abon-

dance d'eaux que l'Océan fournissoit toujours, il n'y eut plus qu'à les répandre du côté des prairies, où les troupes étoient campées. Mais parce que, si ces eaux fussent passées dans les fossés de lá ville, qui étoient très-profonds, ils en auroient été remplis, et qu'il n'en seroit pas resté assez pour le besoin qu'on en avoit, on s'avisa de faire des rigoles de bois de la largeur et de la hauteur des poternes où les grands canaux alloient aboutir, afin que ces rigoles étant dressées comme des pontons, depuis l'ouverture des poternes jusqu'à l'autre bord des fossés, on fît passer toutes les eaux dessus pour les diriger dans la campagne, sans qu'elles s'allassent perdre autre part. Pendant que l'on se préparoit ainsi à la vengeance dans les rues, il se faisoit des prières publiques dans les temples pour la réconciliation des esprits. Néanmoins, dans ces priè-

res, qui étoient toutes mêlées de lamentations de Jérémie, il ne paroissoit guère moins de passion que dans le tumulte des carrefours. Car les ministres, en pleine chaire, comparoient le prince d'Orange et son armée aux Babyloniens, qui étoient les ennemis de Dieu; et au contraire, ils appliquoient à la ville d'Amsterdam tout ce que les prophètes ont dit de beau de l'ancienne Jérusalem. Enfin la nuit, que l'on attendoit impatiemment, arriva tout aussi noire qu'on le souhaitoit; et quand elle fut un peu avancée, on fit sortir les eaux par six endroits en même temps, de sorte que les troupes, qui ne les regardoient venir que d'un seul côté, s'en virent bientôt environnées. C'étoit assez de ce stratagème pour punir la hardiesse qu'on avoit eue d'assiéger une ville comme Amsterdam; et toutefois ce ne fut pas la seule vengeance qu'on

tira de ceux qui avoient osé l'entreprendre ; car quelques curieux s'étant avisés, pour rendre la confusion des assiégeants encore plus grande, de leur insulter galamment et avec esprit, écrivirent, tant contre les principaux officiers de l'armée et les premières dames de la cour, que contre le prince d'Orange lui-même, je ne sais combien de quolibets les plus moqueurs du monde, qu'ils enfermèrent dans des balles de cire, et les jetèrent sur l'eau qu'on lançoit vers les troupes ennemies, dans l'espérance qu'elles seroient ouvertes et que ces perturbateurs de la félicité publique, comme ils les appeloient, en seroient vivement piqués. Il n'y eut pas jusqu'aux dames, de toutes sortes d'humeur et de condition, qui ne se fissent un honneur de cette plaisanterie ; chacun voulut profiter, selon son génie, de l'occasion qui se présentoit, de se ven-

ger impunément des mépris de Guillaume de Nassau. Les unes, en style de roman, le comparoient à l'ambitieux Icare; les autres, plus dévotement, le disoient semblable au superbe Lucifer; et toutes lui reprochoient avec une aigreur pareille l'injustice de son entreprise et la honte de son décampement. Elles ne purent toutefois prendre autant de plaisir à ce jeu, comme leurs pères et leurs maris y en trouvèrent, puisqu'il n'y avoit point alors de jaloux ni de critiques à Amsterdam, de quelque religion qu'ils fussent, qui ne s'estimassent heureux de voir leurs femmes et leurs filles se déchaîner ainsi contre des gens, encore plus redoutables par leur galanterie que par leur valeur. Aussi cette petite vengeance ne manqua pas de réussir, justement comme on l'avoit prémédité. Car ces balles voguèrent aisément jusqu'à l'armée, et parce qu'il

s'en étoit jeté un assez grand nombre, il n'y eut presque personne qui n'en attrapât quelqu'une. Un officier, entre autres, qui en vit autour de lui cinq ou six flotter sur l'eau que son cheval avoit jusqu'aux sangles, se baissa pour en prendre une, et ayant reconnu, en la pressant dans sa main, qu'il y avoit un papier renfermé, il attendit qu'il fût hors du péril pour voir ce que ce pouvoit être, car ce n'étoit guère le temps alors de contenter une curiosité inutile. L'inondation croissoit toujours, et c'étoit une chose effroyable de voir vingt-cinq ou trente mille hommes, marcher au milieu des eaux, sans savoir de quel côté ils alloient. Il est vrai que la cavalerie eut moins de peine à s'en tirer; mais l'infanterie pensa demeurer tout entière dans les larges fossés qui servent, en ce pays-là, à séparer les pâturages; une grande partie s'y noya,

plusieurs chariots y versèrent aussi avec le bagage dont ils étoient chargés, sans qu'il fût possible d'en rien sauver. Enfin l'armée arriva sur le terrain sec, mais si accablée de confusion et de fatigue que les officiers ne savoient que se dire et n'osoient s'entre-regarder. Ce spectacle étoit surtout malplaisant pour le prince d'Orange; mais il trouva le moyen de ne l'avoir pas longtemps devant les yeux en prenant le chemin de Dieren, qui est une belle maison qu'il avoit dans le Veluwe-Zoom, près de Doesbourg, où il se retira promptement avec les principaux de sa suite. Tous les divertissements que les siens eurent soin de lui faire trouver dans ce lieu-là, durant quelques jours, ne purent néanmoins dissiper le chagrin qui lui restoit de cette malheureuse affaire; et ce qui l'inquiétoit davantage étoit la crainte qu'il avoit de s'être attiré, par un atten-

tat inutile, le mépris et l'aversion de tous les confédérés. En effet, une telle crainte étoit si bien fondée, que c'eût été un aveuglement à ce prince de ne la point avoir. Car il ne pouvoit pas ignorer que le grand intérêt de cette république est la liberté; et que, comme elle avoit tout hasardé pour l'acquérir, il n'y auroit point aussi d'efforts qu'elle ne fût résolue de faire pour la conserver. Par conséquent, il jugeoit bien que ce qu'il venoit d'entreprendre alloit être regardé comme une infraction violente et séditieuse aux lois fondamentales du pays. Dans cette agitation d'esprit il ne savoit s'il devoit retourner sitôt à la Haye. Afin donc de s'en assurer, il fit sonder les esprits par le comte de Horn, son allié, qui étoit de la chambre de Hollande, pour savoir de quelle manière on l'y recevroit. Les États, de leur côté, s'étoient déjà assemblés, pour délibérer

entre eux sur la même chose ; et la conclusion fut que le prince rentreroit à la Haye comme revenant d'une promenade, et qu'ainsi on ne l'iroit point saluer par députés, comme c'étoit l'usage quand il revenoit d'un voyage ou d'une expédition. En vertu de cet accord on le vit arriver le lendemain en équipage de chasse, et les égards même qu'on eut pour lui furent tels qu'on n'entendit pas dire un seul mot dans le conseil, à la cour et parmi le peuple, de tout ce qui s'étoit passé. Toutefois, un accommodement si prompt et si capable de contenter ce prince n'empêcha pas qu'il ne tombât dans une mélancolie où il demeura plongé jusqu'à la fin de sa vie, qui ne dura plus guère après cela. Car étant devenu malade de la rougeole, qui courut au mois de novembre suivant, et dont il n'y eut point de petits enfants qui ne se guérissent,

il mourut sur le déclin de son mal, d'un verre de limonade assaisonné au gré des mécontents, selon la nouvelle fausse ou véritable qui s'en répandit alors. Le ressentiment qu'on avoit toujours de sa dernière conduite fit qu'on ne s'affligea pas autant de sa perte qu'on l'eût fait sans doute dans un autre temps; et ce qui acheva d'en consoler tout à fait les Provinces-Unies, fut la naissance d'un autre prince, qui naquit huit jours après la mort de son père. Cette naissance effaça si bien le souvenir des offenses passées chez ce peuple naturellement bon, qu'on la célébra par des réjouissances sincères dans toutes les villes de l'État. La Haye entre les autres signala sa joie dans cette fête publique, comme plus affectionnée aux princes d'Orange, parce qu'ils y font leur séjour. Il y avoit dans les rues des feux allumés et des tables dressées pour ré-

galer les passants ; on voyoit devant toutes les maisons des nobles, des banderoles et des festons avec des inscriptions et des devises, qui faisoient espérer des merveilles de cet illustre enfant. Zuilestein ne laissa pas échapper une si belle occasion de se distinguer à son ordinaire. Afin donc d'enchérir pardessus les autres, cet homme, rare en inventions, fit tapisser son portail de quantité d'écriteaux tirés du Vieux Testament, dans lesquels il appliquoit au jeune prince tout ce que les anciens oracles avoient prédit du Messie. Enfin, pour comble d'honneur et pour marque de réconciliation entière, Gand et Sommerdick, qui étoient assurément les plus considérables de tout le pays, et quelques autres encore, présentèrent le petit prince au baptême, au nom de la république, et le nommèrent Guillaume, du nom de son père et de son bisaïeul. La

suite a bien fait voir qu'on ne s'étoit point trompé dans les hautes espérances qu'on avoit conçues de ce fils de tant de héros, puisque, en effet, il se trouve en sa personne un mérite composé de la probité du sang d'Angleterre et du courage de la maison de Nassau [1]. Et il ne faut pas douter que ces deux qualités assemblées en lui ne l'eussent déjà porté bien avant dans le chemin de la gloire, si sa destinée eût voulu, qu'au lieu de tourner ses armes contre une couronne que tant de raisons doivent lui rendre chère, il les eût seulement employées contre les anciens ennemis de sa famille et de son pays. Car en comparant les premières campagnes de celui-ci avec les dernières prouesses de son père, on trouvera que le second n'est pas main-

[1] Voy. ses Lettres en anglais publiées à Londres en 1848, par P. Grimblot, 2 vol. in-8.

tenant plus heureux en batailles, que l'autre le fut au siége d'Amsterdam, d'où il remporta autant de confusion et de chagrin qu'on vient de le dire. Mais on n'a pas encore raconté de quelle manière cette grande ville solennisa la fête de sa délivrance, et c'est ce qu'il faut savoir. Comme cette reine de la mer, ainsi qu'elle s'en flattoit, ne s'étoit jamais vu insulter avec tant d'audace, il ne s'étoit point fait jusqu'alors de réjouissances chez elle pareilles à celles qui s'y célébrèrent cette fois. Car quand il n'y auroit eu que le naturel ordinaire des peuples, qui leur fait regarder le malheur des grands comme une consolation de leur bassesse, cela seul auroit déjà suffi pour mettre en belle humeur des gens à qui il ne faut qu'une petite raison d'être contents pour les obliger à bien boire, sans compter beaucoup d'autres sujets qu'ils

s'imaginoient avoir de haïr le prince d'Orange, et qui les portoient à d'incroyables excès de joie dans la pensée qu'il fût noyé. Ce fut apparemment ce qui sauva le reste de l'armée que cette fête d'Amsterdam, parce que, comme on pouvoit de dessus les murailles de la ville en voir le triste débris, qui s'étoit arrêté à deux lieues de là pour se sécher, peut-être que si le peuple l'eût su, dans la rage où il étoit, il fût allé le tailler en pièces, et comme d'autres Lapithes, devenus soldats à la table, il eût été faire un massacre en sortant d'un festin. En effet, ces pauvres troupes mouillées avoient quelque inquiétude de ce côté-là, et elles ne s'estimoient pas trop malheureuses pourvu qu'on les laissât comme elles étoient. Elles n'abusèrent pourtant pas du loisir qu'on leur donna, mais elles reprirent le chemin de leurs garnisons le plus tôt qu'el-

les purent, sous la conduite de leurs officiers. A la vérité, il en faut excepter celui qui avoit attendu d'être en lieu de sûreté pour examiner la balle qu'il avoit trouvée sur l'eau. Car ayant ouvert le papier qui étoit dedans, aussitôt qu'il se vit en liberté de le faire, il y lut ces mots écrits en lettres capitales : « Si ce billet tombe entre les mains d'un cavalier de mérite, il est conjuré, au nom de la gloire et de l'amour, de venir tirer de la misère une personne qu'il ne trouvera peut-être pas indigne d'être heureuse. » Il y avoit au bas, en plus petits caractères: « S'il s'accorde à cette proposition, qu'il se trouve vendredi prochain, à quatre heures du soir, à la porte de la synagogue d'Amsterdam, et qu'il mette du ruban vert à son chapeau afin qu'on le connoisse. » Cela étoit écrit deux fois dans ce billet, une en flamand et l'autre en françois, afin qu'il n'y man-

quât rien pour être entendu. Il n'y avoit que cette adresse : « A un cavalier de mérite, » ce qui étoit assurément trop général, car il n'est guère de cavalier qui ne croie valoir du moins autant qu'un autre, tant il est naturel aux hommes, pour peu qu'ils aient de bonnes qualités, d'être toujours les premiers à s'en apercevoir. Mais par bonheur la suscription du billet se trouva en cette occasion tout à fait convenable à la personne qui le reçut, puisqu'il eût été assez difficile de rencontrer en quelque autre plus qu'en celui-ci tout ce qui sert à composer un cavalier parfait. Néanmoins, quoique ce fût un homme propre aux aventures surprenantes, la nouveauté de celle-ci l'étonna d'abord, et jusqu'au lieu même du rendez-vous, tout lui en sembla rare. Mais enfin, à force d'y penser, il n'y vit rien qui le rebutât. Ainsi, après avoir bien fait

des réflexions pour et contre, il s'écarta un peu pour laisser partir les troupes, et sans être accompagné que de son valet de chambre, il prit le chemin de Muyden, qui est une petite ville à trois lieues d'Amsterdam, où il alla passer la nuit. La fatigue assez grande de trois mauvaises journées ne fut pourtant pas capable de l'endormir comme il faut. Une agitation d'esprit violente le réveilla trois ou quatre fois, et il regarda comme une chose tout à fait extraordinaire que, dans un sommeil fait à diverses reprises, une même image se présentât toujours à lui. « Au moins, disoit-il à son réveil, si elle est aussi belle qu'elle me l'a paru en dormant, je ne plaindrai pas ma peine. » Il n'y avoit que cela qui lui donnât de l'inquiétude. Car, de son côté, il n'étoit nullement en doute qu'il n'eût le bonheur de plaire : une infinité d'intrigues

lui avoient trop appris ce qu'il valoit, et soit que la dame de la synagogue fût Flamande, soit qu'elle fût Françoise, il se promettoit hardiment à lui-même, qu'elle seroit également touchée de sa bonne mine et de son bel esprit. Pour ce qui est de lui, il étoit de l'ancienne maison de Lusignan, qui a donné des rois à l'Europe et des empereurs à l'Asie, et qui, s'étant divisée en plusieurs branches considérables, a des descendants en Saintonge et en Poitou. Il s'appeloit Villeneuve[1], d'une terre qui va ordinairement au cadet de la famille; et quelque alliance de lui avec le marquis de La Boulaye l'avoit engagé dans les guerres civiles, où il avoit fait même des coups assez hardis pour un homme de vingt-deux ans, tel qu'il

[1] François VI, duc de La Rochefoucauld, baron de Verteuil. V. Conrart. Mss. T, 21, p. 531.

étoit alors. Mais la probité qui, dans sa famille, étoit héréditaire, lui donnant quelques remords de porter les armes contre son devoir, il rompit généreusement quelques amusements d'amour qui le retenoient, et après les secondes barricades, il se retira avec quelques autres, premièrement à Bruxelles, et ensuite en Hollande, qui s'appeloit alors l'exil volontaire *des honnêtes criminels*. Son mérite n'y demeura pas longtemps inconnu, et le prince d'Orange même, auquel il faut rendre ce témoignage, qu'il se connoissoit fort au prix des gens, fut bientôt si persuadé de ce que valoit ce gentilhomme, que, sans le faire passer par les degrés selon la coutume, il lui donna d'abord une compagnie du régiment de Hauterive qui vint à vaquer. A considérer les qualités dont il étoit avantageusement pourvu, il paroissoit assurément digne de toute

autre chose. Car il n'y avoit pas jusqu'aux Hollandois, quoique accoutumés à regarder chez eux les François d'un œil d'envie, qui n'approuvassent l'avancement de celui-ci, tant il avoit su en peu de temps apprendre leur langue et s'accommoder à leur esprit. Une si grande facilité à se rendre comme naturelles des mœurs étrangères et une langue assez difficile, suppose sans doute qu'il entendoit tous les exercices essentiels à sa profession, et en effet il s'en acquittoit à merveille, c'est-à-dire avec le même succès qu'il écrivoit en prose et en vers. Les gens de cour eux-mêmes, qui se font ordinairement un honneur à leur mode d'ignorer les belles-lettres et de ne savoir pas bien écrire, trouvoient que Villeneuve composoit trop bien pour un cavalier. Mais les dames n'étoient pas de ce sentiment, et il n'y en avoit point de si fière à la cour de la reine de

Bohême et de la princesse royale [1], qui ne lui eût écrit de bon cœur trois lettres pour pouvoir s'attirer un de ses billets. Aussi avoit-il toutes les qualités qui peuvent donner de la confiance au sexe, tant il étoit libéral, complaisant et discret. Il est vrai que sans tout cela c'étoit un coup assuré pour lui de plaire dès la première vue, puisque son visage, son air, sa taille et ses cheveux faisoient je ne sais quel assemblage dont le cœur se trouvoit doucement surpris. Tant d'agréments ne l'empêchoient pourtant pas d'être aussi brave qu'il devoit être; c'étoit au contraire ce qui le rendoit ainsi aimable qui l'obligeoit à faire paroître du cœur, parce que la jalousie que son mérite donnoit à bien des gens lui faisoit souvent des affaires, dont il se tiroit toujours avec hon-

[1] Les cours de Louis XIII et de Monsieur.

neur. Le malheur est qu'une si belle réputation gâtât sa fortune, car il étoit impossible que les dames s'entretinssent perpétuellement de ses louanges, sans donner de l'ombrage aux maris et aux amants. Il ne se seroit pourtant pas mis fort en peine de leur chagrin à tous, si à la fin il ne s'en fût trouvé un du nombre duquel il avoit tout à craindre. Aussitôt qu'il se vit ce dangereux rival en tête, il espéra, comme on se flatte toujours, de pouvoir sauver son intrigue par la feinte, et il disoit en lui-même que ce ne seroit pas le premier prince qui auroit été dupé en amour par un cadet. Mais les mesures qu'il commençoit à prendre pour cela furent rompues tout à coup par l'avis qu'on lui donna de n'aller plus chez Spirink [1],

[1] Mot hybride composé de *Pri*, *King*, qui peuvent signifier le Roi et le Prince son fils.

qui avoit les filles les plus galantes de la cour, et cet avis fut suivi de quelques insinuations assez claires du dessein qu'on avoit de l'humilier. Villeneuve, qui comprit aisément tout ce que cela vouloit dire, se défit de sa charge, et comme rien ne l'attachoit plus en Hollande, il résolut de visiter la Suède, où la réputation de la grande Christine attiroit alors les braves et les savants. La Chastre et Persan, ses deux amis, voulurent être de la partie, et leur départ pour Stockholm fut résolu. Le prince, de qui il alla prendre congé, ne s'opposa nullement à son dessein, tant il sentoit de joie en son âme de l'éloignement de ce redoutable cavalier. Mais il se contenta de l'engager, comme par honnêteté, à l'accompagner à une petite promenade, sans lui dire que c'étoit le siége d'Amsterdam pour lequel on devoit partir le lendemain; quoique ap-

paremment il ne l'invitoit de la sorte qu'afin qu'il allât publier dans le septentrion le succès qu'il se promettoit de son entreprise. Mais le capitaine réformé avoit bien autre chose en l'esprit alors que de raconter les aventures d'autrui, lui qui se hâtoit d'en aller commencer pour lui une toute nouvelle. Il admiroit, en soupirant, cette destinée toute semée d'intrigues qui le menoit ainsi de belle en belle, et qui ne le tiroit d'un engagement que pour en commencer un nouveau. Néanmoins, il se trouvoit dans une certaine confiance qu'il n'avoit point encore sentie en de pareilles occasions. Soit que plusieurs succès réitérés achevassent en ce moment de former en lui une forte habitude de ne désespérer de rien, soit que cette intelligence universelle qui préside à la conduite de nos affaires inspire à chacun, pour ce qui le touche, un pres-

sentiment secret qui se nomme prudence, lequel étant bien écouté, prépare l'âme aux événements. De ces deux sentiments, quel que fût celui qui fortifiât Villeneuve en cette rencontre, la vérité est que son cœur lui annonçoit alors autre chose de plus réel et de plus solide que tout ce qu'il avoit vu dans ses aventures du temps passé. Cette pensée lui donnoit une impatience de se voir à Amsterdam, la plus forte qu'il eût jamais eue, sans toutefois qu'il lui servît de rien d'y arriver sitôt, puisqu'il ne lui restoit jusque-là que trois lieues à faire, et qu'il y avoit encore deux jours à passer avant l'heure de l'assignation. Ainsi il partit de Muyden lorsque le soleil se levoit, et quelques efforts que fît le barbe qu'il montoit pour seconder son empressement, encore lui trouvoit-il le pas beaucoup plus lent qu'à l'ordinaire. « Mais, disoit-il en lui-

même en marchant toujours, comme si sa première confiance n'eût pas été assez bien fondée, que sais-je s'il y a tant de sujet de me hâter de la sorte? C'est peut-être quelque plaisanterie que ce billet qui m'est tombé entre les mains, et à ce compte-là, ne serois-je pas bien ridicule d'aller faire tout sérieusement les choses qui y sont marquées? Il est vrai, reprenoit-il, que, comme je n'en ai fait confidence à qui que ce soit, je suis au moins en sûreté du côté de la raillerie, et enfin, ne falloit-il pas toujours que j'allasse à Amsterdam m'embarquer pour Stockholm? » Toutefois, je ne sais quel instinct le ramenoit à croire que c'étoit là une aventure effective, et dans cette pensée il songeoit aux moyens d'enlever cette personne que le ciel sembloit lui destiner. « Car il ne faut pas douter, continuoit Villeneuve, en regardant le billet, puisqu'elle m'invite

ici à l'aller « tirer de la misère » que ce ne soit quelque fille fort riche qu'on veut marier contre son gré, et qui, ayant le cœur noble, aime mieux épouser un homme de qualité qu'un négociant qu'on lui veut donner. Cinquante mille écus d'or ne tiennent guère de place, et il ne me seroit pas difficile de l'emmener avec son argent. » L'inégalité de la condition ne le faisoit point hésiter, il avoit trop d'esprit pour s'entêter de cette délicatesse. « La vie humaine, poursuivoit-il, est un commerce perpétuel ; ceux qui n'ont que la naissance en partage, et les autres qui tiennent la fortune de leur côté, s'accommodent ensemble; nous changeons avec les roturiers de la noblesse pour du bien. La Haye d'où je viens est toute pleine de ces mariages ; d'Aumale a pris la fille d'un bourgeois de Leyde, Monthas a épousé celle de Grotius, de Bret a trouvé

son compte dans une alliance toute semblable, et l'état de mes affaires me persuade de les imiter. » C'est ainsi qu'après plusieurs réflexions il en venoit toujours à se contenter soi-même, et ne faisoit en cela que suivre son humeur naturelle, qui étoit de ne s'embarrasser de rien. La seule chose qui lui donnoit quelque peine étoit le lieu du rendez-vous qu'on lui avoit marqué. « Car pourquoi me parler de synagogue, se demandoit-il à lui-même, à moins qu'elle ne soit juive, et si elle l'est, je jure de ne l'épouser de ma vie, j'ai trop d'horreur pour ces gens-là. Mais peut-être aussi, se répondoit-il ensuite, qu'elle veut devenir chrétienne, et, à ce compte, elle auroit de nouveaux charmes pour moi. Parce qu'encore que ce ne soit pas trop ma profession de m'employer à la conversion des infidèles, néanmoins, quand nos intérêts nous conduisent aux bon-

nes œuvres, il faut aller avec eux jusque-là, et ne pas négliger les actions de piété, qui se trouvent à faire dans le chemin de la fortune. » Il n'y avoit pas dans ce raisonnement, sans doute, un fort grand raffinement de religion; mais il ne falloit pas aussi attendre autre chose d'un homme élevé à l'armée et à la cour, et qui ne souhaitoit, à le bien prendre, de pouvoir tirer une juive de ses ténèbres, qu'afin que la gloire d'avoir travaillé au salut d'une âme, servît à adoucir en France l'horreur qu'on y auroit d'un enlèvement. En finissant ces réflexions, il se trouva à la porte d'Amsterdam, où il s'alla loger dans un quartier peu fréquenté, pour éviter les connoissances qu'il avoit dans cette ville. Il y étoit déjà allé autrefois, mais il ne l'avoit jamais assez bien considérée; et c'est ce qui le fit résoudre à employer tout le loisir qui lui

restoit jusques au soir du lendemain à examiner comme il faut toutes les merveilles de cet abrégé du monde. On peut dire que toute la Hollande est elle-même une espèce de prodige, et que l'art a fait un chef-d'œuvre, d'un avorton de la nature qu'elle fut autrefois. Car sa situation basse et marécageuse la feroit encore maintenant servir d'égout à la mer, si l'industrie de ses habitants ne lui avoit donné contre les fureurs de l'Océan de vastes barrières de sables qu'on appelle les dunes, pleines d'herbes salées, qui rendent excellent une infinité de gibier qui s'en nourrit. Après avoir ainsi pourvu à la nécessité pressante, ils ont travaillé au plaisir, et d'un terrain tout artificiel, ils en ont fait une décoration de théâtre de vingt lieues d'étendue, puisqu'on ne sauroit nommer plus juste un paysage rempli de villes peintes et dorées, et si voisines les unes des

autres, qu'on en peut voir cinq en un jour. Saumaise, qui avoit succédé là à Scaliger et à J. Lipse, dans une certaine charge, qui, sans obliger à aucune fonction ordinaire, fait considérer comme l'oracle des sciences celui qui en est revêtu ; ce Saumaise donc, qui étoit toujours habillé cavalièrement, et qui, toutefois, ne parloit que par sentences, faisoit une autre peinture de la Hollande et disoit : « Que c'est un pays où les quatre éléments ne valent rien, et où le démon de l'or, couronné de tabac, est assis sur un trône de fromage. » Cette dernière peinture est encore au naturel, et elle a un sens très-véritable. Car dans cette province, d'ailleurs si célèbre, la terre ne porte point de fruits, l'eau n'est pas bonne à boire, l'air est ordinairement épais comme de la fumée, et le feu y sent si mauvais par la matière qui sert à l'entretenir,

qu'on est contraint de le cacher pour s'en servir. Avec cela le fromage, qui est la principale nourriture des Hollandois, se peut aussi bien nommer leur soutien, comme le tabac leur divertissement ordinaire, et enfin l'or, dont l'autorité est partout si grande, règne, ou du moins il régnoit alors chez eux avec une telle abondance, qu'il sembloit que tout le Pérou y eût été transporté. Cette abondance éclatoit surtout dans Amsterdam, où les marteaux des portes étoient communément d'argent massif d'une grosseur étonnante, sans qu'ils fussent pourtant au hasard d'être volés, à cause que l'admirable police qui s'y garde, met toutes choses en une entière sûreté. D'après cela, il est aisé de juger des beautés et de la splendeur de cette superbe ville, qu'un évêque de France[1],

[1] Toussaint de Forbin Janson, évêque de

qui, au retour de son ambassade de Pologne, s'embarqua à Dantzick, exprès pour voir la Hollande, a décrite en peu de mots en disant qu'Amsterdam surpassoit les villes d'Italie en grandeur, en magnificence et en régularité. En effet, sans parler des rues, qui y sont alignées partout comme les maisons de la place Royale, on auroit peine à croire le nombre et la splendeur de ses édifices publics. Celui où les conseils de ville se tiennent, et un autre où s'assemblent les marchands, passent pour deux merveilles du monde. Enfin, il n'est pas jusqu'aux hôpitaux, où la quantité de richesses et les raretés de l'architecture ne soient surprenantes; il y en a dix pour diverses sortes d'infortunes, qui ne peuvent être comparés

Marseille, ambassadeur en Pologne en 1675, ensuite cardinal; mort en 1713.

qu'à cet hôtel des Invalides, si digne de la puissance et de la bonté du plus grand de tous les rois. On a remarqué que la libéralité d'une seule personne a quelquefois suffi à de pareilles constructions. Tout nouvellement encore, un Hollandois, revenu des côtes d'Asie où il avoit gagné des sommes immenses, par un trafic de plusieurs années, avoit offert aux magistrats d'Amsterdam deux tonnes d'or ; c'est ainsi qu'ils calculent, et cela fait deux cent mille livres, pour fonder un hôpital, où l'on auroit eu soin de nourrir le reste de leur vie, tous les animaux domestiques et toutes les bêtes de charge qui ne pouvoient plus servir. Il avoit vu pratiquer ce genre d'hospitalité dans les Indes, où il n'y a point de ville qui n'ait un local public pour recevoir les chevaux ruinés, les chiens malades, et d'autres semblables hôtes avec toute sorte d'humanité.

Mais ces idolâtres n'en usent ainsi que par superstition, dans l'idée qu'ils ont que l'âme des hommes passe dans le corps des bêtes ; sur ce fondement il se trouvera telle personne parmi eux qui, en pansant un vieux chameau, s'imaginera traiter son bisaïeul. Il y a bien de l'apparence que ce bonhomme, qui vouloit introduire le même usage dans son pays, avoit apporté quelque teinture de cette rêverie ; et c'est aussi ce qui obligea Messieurs d'Amsterdam de rejeter sa fondation. Il y en avoit assez d'autres sans celle-là, propres à entretenir agréablement un curieux comme étoit Villeneuve, qui, en effet, ne manqua, pendant deux jours, de donner son discernement et son admiration à tout ce qui parut à ses yeux. Mais dans cette incroyable diversité de choses qui le charmèrent, rien ne le surprit autant qu'un endroit de la ville nommé

le canal de l'Empereur, qui seroit en vérité le plus beau lieu de la terre si Versailles n'existoit point. Il n'est pas tout à fait si long que le Cours-la-Reine, mais il est plus large. L'eau qui court au milieu occupe à peu près la moitié de cette largeur, et elle est en tout temps si nette et si haute, qu'on la voit ordinairement couverte de petites barques, les unes peintes, les autres dorées, qui voguent à toutes les heures du jour d'un bout à l'autre, pour le plaisir ou pour la nécessité. Car les plus vives chaleurs du soleil n'y sont jamais incommodes, parce que les grands arbres qui sont plantés régulièrement sur les deux bords font, d'une moitié de leurs branches, une espèce de berceau fort épais qui couvre le canal, pendant que, de l'autre moitié, ils répandent une ombre agréable sur les deux côtés du quai. Néanmoins, ces arbres, tout hauts

et touffus qu'ils sont, n'empêchent pas qu'on ne remarque la magnificence des maisons qui bordent ce canal à droite et à gauche. En France, où les noms honorables se prennent sans les demander, et à Paris surtout, où l'on donne du relief à toutes choses, ces maisons s'appelleroient des palais, tant elles ont d'ornements et de magnificence dehors aussi bien que dedans. Il y a cette différence, que leur entrée n'est pas de plain-pied à la rue comme les nôtres; mais elle est à la hauteur d'un perron, où l'on monte par des degrés de marbre, en s'appuyant si l'on veut sur une balustrade de cuivre doré, poséede chaque côté sur deux lions ou deux aigles de même matière, qui lui servent de bases aux angles de l'escalier. Les yeux ne sont pourtant pas les seuls à trouver là des charmes, les oreilles y en rencontrent aussi par le doux concert d'une infinité

d'oiseaux, qui se font comme une longue volière de tous les ormeaux de ce canal. Il ne falloit pas moins que tout cela pour adoucir l'inquiétude de Villeneuve, encore y revenoit-il toujours, et faisant l'application de tout ce qui se trouvoit alors devant lui, au sujet de son impatience : « Je m'imagine, disoit-il, que je prendrai infiniment plus de plaisir à la voir et à l'entendre, que je n'en ai maintenant à tout ceci. » Enfin, le jour qu'il attendoit arriva, et voyant approcher l'heure qu'on lui avoit marquée, il s'ajusta avec tout le soin possible, sans oublier le ruban vert, et prit le chemin de la synagogue. La porte en étoit ouverte, mais il n'y vit encore que quelques hommes qui achevoient d'accommoder des pavillons assez beaux, qui prenoient depuis la voûte jusques au bas. Ce lieu en étoit rempli des deux côtés, comme un dortoir est bordé de

ses cellules, et il paroissoit bien qu'on ne les arrangeoit ainsi que pour quelque raison fort mystérieuse, que Villeneuve n'ignora pas longtemps. Un de ces hommes, qui par bonheur pour lui se trouva être un grand parleur, lui raconta que ces préparatifs se faisoient pour une fête que les juifs ont coutume de célébrer tous les ans au commencement de septembre, pendant huit jours entiers, et qu'on nomme « la solennité des tentes[1]. » « Il est vrai, continua cet homme, que, pour bien faire, il faudroit que ces pavillons-là fussent dressés en pleine campagne, ainsi que nous le pratiquions en Asie et en Afrique, où nous avons plus de liberté ; cela seroit plus conforme à notre dessein, parce que nous prétendons, par cet ancien usage, renouveler la mémoire du séjour

[1] V. Cuneus, Répub. des Hébr., t. I, p. 68.

que nos pères firent, quarante ans durant, dans le désert, où ils n'eurent d'autre logement tout ce temps-là qu'une espèce de tabernacles, semblables à ces pavillons que vous voyez. Mais en Europe, où nous vivons avec plus de contrainte, nous ne pouvons donner à une si sainte cérémonie tout l'éclat et toute la représentation que nous voudrions. Ce n'est pas que nous n'ayons offert encore depuis quelques jours vingt mille écus aux magistrats de cette ville, pour en avoir la permission. Elle nous auroit épargné une incommodité fort grande, qui est qu'étant obligés par notre loi de quitter nos maisons une semaine entière, pour la venir passer ici, il est fâcheux de boire, manger et dormir dans le lieu même où nous nous assemblons pour faire nos prières. — Toutes les personnes de chaque famille, lui demanda Villeneuve,

doivent-elles s'y trouver? — Non, répondit le juif, à moins qu'elles ne soient pures. Encore a-t-on résolu, cette fois, à cause des grandes chaleurs qu'il fait, et du peu d'espace que voici, qu'il n'y auroit qu'une personne de chaque maison, de peur qu'on n'étouffât ici, si l'on y mettoit tant de monde. » Ensuite le cavalier françois ayant appris de lui que la fête ne commenceroit pas sitôt, il sortit de là avec de nouvelles espérances. « Elle couchera à la maison, disoit-il, où du moins elle aura sans doute plus de liberté dans ces huit jours que dans un autre temps, et il ne se pouvoit rien imaginer de mieux pour nos affaires. Qu'elle a d'esprit et qu'elle est adroite d'avoir su ménager si bien cette occasion! » Il s'étoit éloigné, en rêvant ainsi, plus qu'il n'avoit cru, et cela se trouva bien, parce qu'il étoit temps de se présenter quand il retourna. Mais son

étonnement fut extrême de rencontrer sous le portail de la synagogue deux gentilshommes de sa nation et de sa connoissance, qui avoient été du siége d'Amsterdam comme lui, et qu'il croyoit de retour à leur garnison. Ils avoient bien plus de rubans verts que lui; le chapeau de l'un en étoit tout couvert, et l'autre en avoit, outre cela, une garniture entière. Après avoir bien ri tous trois de cette rencontre : « N'en faisons point les fins, dit Villeneuve, c'est un même dessein qui nous conduit ici. » Les deux premiers, qui ne le pouvoient nier, lui confessèrent qu'ils n'avoient pas été moins surpris de se trouver là ensemble. Ils se montrèrent les billets qui les y avoient attirés, et qui étoient tous trois du même style et de la même main. « Avouons, reprit Villeneuve, que cela s'appelle « pêcher aux galants, » car nous étions dans l'eau quand les

billets nous attrapèrent. » Pour lui il ne faisoit qu'en rire et soutenoit aux autres, qu'étant déjà obligé de venir à Amsterdam pour s'embarquer, il étoit en cela beaucoup moins dupé qu'eux, qui en avoient fait le voyage exprès pour chercher cette aventure. A vrai dire, c'étoit quelque chose de fort plaisant, de voir trois gentilshommes françois coiffés de rubans verts, s'entre-surprendre à la porte d'une synagogue, également disposés à tenter quelque fortune amoureuse dans la race d'Abraham. Aussi virent-ils bien que c'étoit là le sujet d'une raillerie un peu forte, et ils convinrent entre eux de n'en parler jamais. Cependant il y avoit quelque temps que la cérémonie étoit commencée, et s'en trouvant si proches ils eurent la curiosité de la voir avant d'aller souper ensemble. Les femmes y étoient toutes d'un côté, couvertes de grandes

mantes qui leur cachoient la taille, et elles tenoient des branches de diverses sortes d'arbres, aussi bien que les hommes, qui faisoient un autre rang tout vis-à-vis d'elles; si bien que ce lieu étoit tout rempli de verdure, comme d'une couleur mystérieuse dans cette religion. « A ce que je vois, dit un des cavaliers, le vert est de la cérémonie, et quand on nous a avertis d'en mettre à nos chapeaux, on nous a traités comme des prosélytes juifs. » Pendant qu'il parloit ainsi, Villeneuve, qui s'attendoit toujours à quelque chose de réel, sans le témoigner aux autres, avoit les yeux partout. Il remarqua qu'une de ces femmes couvertes de mantes, sortoit de son rang, et d'un air languissant entroit dans une de ces tentes où une personne âgée la suivoit. Mais il n'avoit pas observé que cette suivante avoit été doucement tirer l'autre, et que c'est ce qui

l'avoit obligée de feindre quelque indisposition pour quitter son rang. « Madame, lui dit-elle, ils sont trois avec du ruban vert, et comme j'ai vu cela j'ai cru qu'il falloit vous parler pour savoir ce que vous vouliez que je fisse. » Sur quoi la dame ayant un peu rêvé, coupa le bout d'une longue bande de parchemin [1], couverte d'un côté de lettres hébraïques, laquelle faisoit plusieurs tours sur ses habits, comme étant un des ornements de la cérémonie, et après y avoir fait quelque chose avec son aiguille de tête : « Tiens, dit-elle, voilà ce que tu donneras à l'un d'eux, sans que les autres s'en aperçoivent. — Mais auquel, madame ? répliqua la vieille. — A celui des trois qui aura le meilleur

[1] *Phylactère*, nom grec qui signifie *préservatif;* les Hébreux l'appellent *Tephlin*. Il y en a qui ont plus ou moins de quatre mètres de long, selon la dévotion.

air, répondit la maîtresse ; néanmoins, comme ton goût ne se rapporteroit peut-être pas au mien, va examiner en passant et repassant auprès d'eux comme ils sont faits, et tu me le viendras dire. » Elle ne tarda guère à revenir rendre compte de sa commission. « Ah ! madame, dit-elle en rentrant, on ne sauroit s'y méprendre. Il y en a un qui est aussi beau pour un homme que vous êtes belle femme. — Encore pourrois-tu t'y tromper, interrompit la juive en souriant, car il se trouve assez souvent que ces hommes si beaux ne sont pour tout que des lâches. » Elles conclurent pourtant que le parchemin seroit donné à celui-là ; mais la soubrette y auroit eu de la peine si Villeneuve ne lui en eût facilité lui-même le moyen. Car comme il se douta que tant de tours qu'il voyoit faire à cette vieille n'étoient pas sans quelque dessein, lorsqu'il la vit repasser

encore, il laissa, comme par mégarde, tomber son mouchoir, qu'elle ramassa et le lui rendit avec une profonde révérence. La cérémonie ne dura pas longtemps, parce qu'elle ne consistoit qu'en quelques inclinations de tête, que ces infidèles faisoient vers l'orient, où la ville de Jérusalem est située, et au chant du psaume 113, pendant lequel ils haussoient et baissoient souvent les rameaux qu'ils tenoient à la main. Quand elle fut finie, les trois cavaliers allèrent passer le reste du jour ensemble, quelque impatience qu'eût Villeneuve de se voir seul, pour regarder ce qu'il sentoit dans son mouchoir. Ce ne fut pourtant que bien tard qu'il put contenter son désir, lorsque étant seul dans sa chambre il trouva qu'on lui avoit donné un morceau de parchemin de trois doigts en carré, où il ne vit autre chose que des caractères inconnus qui étoient écrits

sur un des côtés. « On se moque de moi, dit-il en le jetant brusquement sur la table, de m'écrire des billets doux en hébreu. Est-ce que j'ai si fort la mine d'un rabbin qu'il faille me parler le langage de Judée? » Néanmoins, il crut à la fin qu'il y avoit en cela quelque méprise dont il espéroit s'éclaircir le lendemain au même endroit.

FIN DU LIVRE PREMIER.



LIVRE SECOND.

A ne considérer que le dehors et la surface des choses, il étoit sans doute fort naturel de juger désavantageusement d'un billet doux envoyé au hasard par un artifice tout nouveau ; d'un rendez-vous donné à la porte d'une synagogue ; d'une interruption affectée dans le culte divin. Il y avoit en tout cela un certain air d'intrigue, et je ne sais quelle teinture de galanterie que la plus grande indulgence eût eu peine à bien interpréter. Celui-là même qui s'y trouvoit

engagé ne remarquoit rien jusqu'alors dans cette aventure, qui ne le flattât d'une folle espérance et ne lui promît d'injustes plaisirs. Mais les apparences, qui sont trompeuses si souvent, le furent étrangement en cette rencontre, puisque tout cet extérieur mondain et romanesque ne faisoit que couvrir des intentions très-sages et un grand fonds de religion que l'événement manifesta. La nuit étant donc passée, et Villeneuve considérant encore de tous côtés, pendant que son valet l'habilloit, ce morceau de parchemin qu'il n'avoit pu déchiffrer le soir précédent, il y aperçut à la fin quelques lettres tracées en blanc, sur le côté qui n'étoit point écrit, qu'il n'avoit su distinguer à la chandelle, et y lut ces mots : « Demain ici à la même heure. » « De tout mon cœur, s'écria-t-il, quand il faudroit passer à travers cent mille piques pour y aller. Tu as beau

rire, Dumarest, dit-il à son domestique qui avoit remarqué ce transport, voici une affaire qui nous arrêtera, et il ne faut pas que nous pensions aller de sitôt en Suède ; » car il ne doutoit plus qu'il ne trouvât dans la suite d'une histoire ainsi commencée, des charmes propres à le retenir. Dans cette pensée, il écrivit à La Châtre et à Persan, ses deux amis, pour leur faire excuse de ce qu'il n'alloit point s'embarquer avec eux, sans leur en marquer la véritable cause [1]. Après cela il courut à l'assignation pour la seconde fois, et il y trouva la messagère au parchemin, qui, sans tourner le visage de son côté, lui dit de la suivre de loin et d'entrer après elle. Il obéit exactement, et après avoir tra-

[1] Ce passage semble faire allusion au séjour que fit au Havre, Huet, auteur du Voyage de Stockholm, lorsque Bochart était parti en avant pour se rendre à l'invitation de Christine.

versé quelques rues, il vit sa conductrice ouvrir une petite porte dont elle avoit la clef ; il entra après elle et fut conduit dans une chambre assez propre, où il se trouva seul avec cette femme, qui pouvoit avoir cinquante-cinq ans, et qui étoit vêtue comme une bourgeoise. « Voilà, dit-elle, monsieur, une belle fortune qui vous attend, il y auroit de quoi faire le paradis d'un prince. — Je vous en serai obligé toute ma vie, répondit Villeneuve; mais ne puis-je savoir qui est la personne qui veut ainsi faire mon bonheur ? — Il n'est pas encore temps de vous le dire, reprit-elle, contentez-vous qu'à l'entrée de la nuit.... — Comment, interrompit-il, à l'entrée de la nuit ! il n'est encore que quatre heures ; si vous me faites attendre jusque-là vous me trouverez mort. — Nous vous empêcherons bien de mourir, continua la vieille en souriant ; je vous

laisse ici du vin et des confitures ; il y a aussi des livres si vous voulez lire ; j'ai préparé tout cela comme remède à l'ennui. » « Je n'ai jamais vu tant de façons, dit le cavalier après qu'elle fut partie ; est-ce pour me le faire trouver meilleur ? Au contraire, la passion qui s'enflamme par un peu de retardement, se fatigue à la fin de trop attendre. Oh ! que celle qui m'a conduit ici me traite bien à la mode du pays, quand elle s'imagine que je ne m'ennuierai point pourvu que j'aie la bouteille ! » Il ne laissa pas de boire après avoir un peu grondé, et lorsqu'il eut regardé ces livres, il trouva que c'étoient des volumes d'Astrée et de Polexandre, et qu'on y lisoit écrit à tous les premiers feuillets : « Josébeth. » « Voilà assurément, s'écria-t-il, le nom de cette généreuse personne, car ces livres-ci ne sont pas propres à cette femme, et c'est là le nom

d'une fille, comme j'ai toujours souhaité qu'elle le fût. » Cependant la nuit s'approchoit, et comme il ne faisoit point de lune, elle fut bientôt obscure. On n'attendoit que cela pour tirer l'impatient Villeneuve de sa solitude. Son hôtesse l'étant donc venue prendre, elle le mena à trois ou quatre maisons de là, et ils trouvèrent une porte de derrière ouverte; après avoir traversé un petit jardin, le François entra dans un appartement qu'on lui montra et y fut enfermé. Le plafond, qui étoit tout couvert d'or bruni, se répétoit une seconde fois sur le plancher, qui, étant parqueté de marbre blanc et noir, luisoit partout comme une fine glace. La vue s'arrêtoit sur une estrade couverte d'un tapis de Turquie, sur laquelle étoit posé un lit d'Ange de satin rayé, à crépines d'argent, surmonté de fort belles aigrettes; tout le reste de l'ameublement étoit de

même assez magnifique pour la saison. Ce fut là que Villeneuve, tout brave qu'il étoit, commença à trembler; et quelque courage qu'il eût fait voir dans des occasions sanglantes, il ne se souvenoit pas d'en avoir trouvé aucune en toute sa vie qui l'eût autant interdit que celle-ci. Ce n'étoit point sans raison; il ne s'étoit sans doute jamais rien présenté à ses yeux d'aussi redoutable que l'étoit la personne qu'il vit venir à lui par une autre porte que celle où il étoit entré. C'étoit une jeune femme, vêtue d'une simarre de toile d'or, relevée aux deux côtés par de gros nœuds de ruban ponceau, qui laissoient paroître une jupe de gaze si fine, qu'elle prenoit à chaque pas la forme des jambes et des genoux. Il en étoit de même de sa gorge, qui, par le mouvement que lui donnoit la respiration, soulevoit doucement une autre gaze plissée à la véni-

tienne, se rattachant avec des rubans couleur de feu; ses cheveux, qui étoient ramassés sous une cale brodée de perles, lui retomboient en boucles tout autour de la tête, sans qu'il fût pourtant besoin de leur noirceur admirable pour rehausser l'éclat de son teint, puisqu'il étoit naturellement d'une blancheur à éblouir. Il est vrai que sans lui les yeux seuls de cette merveilleuse personne n'étoient que trop capables de causer de l'éblouissement; car il en sortoit tant de lumière, mais une lumière si douce, qu'avec toute la vivacité des yeux noirs, tels qu'ils étoient aussi, on y voyoit briller encore, quand il falloit, tout ce que les yeux bleus peuvent avoir de tendresse et de langueur. Enfin c'est tout dire, que les autres femmes qui regardoient la beauté de Josébeth avec envie, n'y trouvoient du tout rien à reprendre, sinon qu'elle avoit la bouche

un peu trop fendue ; mais si c'étoit là une imperfection ; elle devoit nécessairement s'y trouver, puisqu'on n'auroit pu, sans elle, remarquer les plus belles dents du monde. Au reste, un grand air de jeunesse, qui se répandoit sur toute sa personne, avec un port et une taille à dominer, y effaçoit si bien les petits défauts, que l'on considéroit Josébeth comme une créature achevée. Aussi Villeneuve le sentit si bien que, dès qu'il l'aperçut, il alla se jeter à ses pieds avec un grand soupir, sans pouvoir dire autre chose que *Ah! madame!* qu'il répéta plusieurs fois comme un homme charmé, et demeura quelque temps la bouche collée sur la main que la belle juive lui avoit présentée pour le relever. « Il faut bien, dit-elle en souriant, donner quelque chose aux transports d'une première vue, mais on ne prétend pas vous y accoutumer. »

L'ayant obligé à la fin de se lever, ils tinrent une conversation si pleine d'esprit et d'une estime réciproque si parfaite, qu'elle leur fit souhaiter également d'avoir été faits tous deux l'un pour l'autre. Cet accord d'inclinations, si prompt et sitôt reconnu, n'empêcha pourtant pas qu'il ne se fît d'abord entre ces deux personnes une querelle assez délicate, et ce fut assurément quelque chose de fort singulier à l'entrée d'une amitié. Car Villeneuve voulant raffiner, ou bien s'y prenant tout naïvement peut-être, comme ces inégalités arrivent aisément dans le fort de la passion, commença à faire le rêveur : « Et que diriez-vous, madame, ajouta-t-il, si dès la première vue j'osois me plaindre de vous, avec quelque apparence de raison? — Je dirois que vous êtes un ingrat, répondit-elle fièrement en retirant sa main qu'elle lui avoit

toujours laissée, et comme je tirerois de là un augure du peu de reconnoissance que vous auriez à l'avenir de toutes mes bontés, peut-être ne faudroit-il que cela pour finir dès ce moment notre histoire. — Mais, madame, continua-t-il d'un air respectueux et affligé, si la plainte que je veux faire ne venoit que d'un excès d'estime ! — Alors, interrompit Josébeth avec beaucoup de douceur, vous pourriez vous plaindre en toute assurance, et à cette condition-là je vous conjure même de vous expliquer. » Il ne lui dissimula donc point qu'il avoit eu du chagrin de voir qu'elle eût envoyé tant de billets sur les eaux de la ville, puisqu'il avoit été exposé au hasard de la perdre, si quelque autre, à qui il en étoit aussi tombé entre les mains, l'eût devancé d'un quart d'heure seulement à la porte de la synagogue. « En vérité, reprit-elle, je vous trouve

admirable ; savois-je seulement si vous étiez au monde ? et où vouliez-vous que j'allasse vous chercher ? Il est vrai que j'ai envoyé douze billets à votre armée, mais je ne tirois ainsi à plusieurs que pour atteindre à un seul, que l'honneur me faisoit souhaiter sans le connoître ; et enfin le succès de cette petite aventure ne vous est-il pas plus glorieux qu'autrement, puisque, comme vous voyez, elle m'a donné lieu de vous préférer hautement à ceux avec qui elle vous étoit commune ? Ainsi, ne voyez-vous pas bien que vous êtes un ingrat ? » L'aimable Josébeth s'apercevant que c'étoit un sujet de paroître fâchée, sembla aussi l'être bien fort. Mais Villeneuve l'apaisa enfin, et lui demanda avec ardeur ce qu'il falloit donc faire pour la rendre heureuse comme elle le marquoit dans son billet. « Vous êtes trop pressé, dit Josébeth en rougissant

un peu, nous ne nous connoissons pas encore assez pour un tel mystère. — Eh quoi! madame, reprit-il d'un air enflammé, je ne saurai pas seulement si vous êtes en la puissance d'un autre? — Salomonne qui vous a conduit ici, répliqua-t-elle, vous apprendra ce qui me touche; remarquez sa maison et vous y rendez lundi vers le soir. Alors elle vous racontera toutes choses, et ensuite elle vous conduira ici vers le commencement de la nuit.» Villeneuve se jeta encore à ses pieds avant que de se retirer, et Josébeth, se baissant, approcha sa tête de la sienne, de quoi ce pauvre garçon fut si transporté, qu'il dit en se relevant, sans songer bien à ce qu'il disoit: «Ah! que toute la terre ne sait-elle mon bonheur! et que ne puis-je m'écrier maintenant: Je l'ai vue! je l'ai vue! je l'ai vue! — Trêve de transports, mon cavalier, lui repartit

fort sérieusement la dame, en l'arrêtant par le bras, nous ne sommes pas en France; point de gazette, s'il vous plaît.» Cette saillie étoit échappée de joie à Villeneuve, contre son dessein, car il étoit la discrétion même; aussi assura-t-il sa maîtresse d'une fidélité inviolable. Elle le crut à force de le souhaiter ainsi, et il s'en alla, non pas sans vouloir donner des marques de sa libéralité à Salomonne, qui les refusa avec quelque sorte d'indignation et lui promit de l'attendre le lendemain. Quoiqu'il y eût bien une demi-lieue de chemin de là à son logis, il ne s'aperçut pas de cette distance, à cause de la rêverie qui l'occupoit agréablement. Il se trouvoit néanmoins dans cette rêverie, des observations mêlées qui ne le satisfaisoient pas, car il voyoit assez que Josébeth étoit mariée, et cela supposé, il ne comprenoit point comment cette juive avoit pu lui dire que

c'étoit l'honneur qui lui avoit persuadé d'envoyer des billets à l'armée, de la manière et du style qu'elle avoit jugé à propos d'employer. D'ailleurs, si c'est là une intrigue qui n'a pour but que le plaisir, pourquoi, disoit-il en lui-même, n'avoir rien décidé à la première entrevue, lorsque l'occasion étoit si belle? Elle a trop fait d'abord pour une affaire sérieuse, et elle n'en a pas assez fait pour une grande passion. De dire aussi que ce soit la nouveauté de l'aventure qui l'ait troublée, il n'y a point d'apparence; elle a infiniment d'esprit, et elle étoit maîtresse du rendez-vous. Parmi ces doutes dont il étoit agité, une seule chose lui paroissoit certaine: c'étoit le mérite de Josébeth, sur lequel il n'y avoit point à hésiter. Aussi la préféroit-il à tout ce qu'il avoit jamais vu, sans excepter même la jeune Riperda[1], qui étoit alors

[1] Cousine de Mme de La Fayette, cousine

la plus belle personne de la cour de Hollande, et qui se nomme à présent la comtesse de Caravas. Persuadé, comme il l'étoit, des rares qualités de l'aimable juive, il attendoit patiemment pour s'éclaircir de tout le reste ; et il se trouva justement, en arrivant chez lui, mieux résolu que dans toute autre circonstance semblable, de surmonter toutes sortes d'obstacles pour posséder Josébeth. Elle, de son côté, n'étoit pas moins satisfaite. La fortune, disoit-elle, avoit plus fait pour son repos que le conseil. Elle s'applaudissoit elle-même, de voir qu'une aventure de sa façon lui eût produit plus de douceurs en une heure

elle-même d'Éléonore de *Brouillart* de Coursan, d'une très-grande noblesse. Les deux premières tenaient, par leur extraction, à une famille de robe, celle des Miron, qui a fourni à la ville de Paris un échevin célèbre, François Miron. (*Cabinet des Titres*. Castelnau.)

de temps, que toutes les délibérations de sa famille ne lui en avoient donné en plusieurs années. La seule chose qui lui avoit donné de l'inquiétude étoit la crainte que ce cavalier, dont elle se sentoit déjà si fort touchée, n'eût plus tant d'empressement pour elle quand il sauroit son histoire. « Mais non, reprenoit-elle, il est assurément généreux; et enfin mes malheurs sont d'une nature à faire venir quelques bons sentiments pour moi aux gens qui n'en auroient point eu avant de les connoître. » Ainsi elle ne révoqua point l'ordre qu'elle avoit donné à Salomonne de parler de ses affaires; et Villeneuve s'étant rendu pour cela à l'assignation, où il se trouva seul avec la fidèle interprète : « Vous allez tout savoir, lui dit-elle, et vous verrez par là si l'on n'a pas bien de l'amitié pour vous. Notre maîtresse, puisque vous l'appelez ainsi,

naquit à Metz, il y aura bientôt vingt-deux ans[1] ; son père étoit un des principaux de la ville, et de ceux qu'on appelle nobles quand ils vivent de leurs rentes. Quoiqu'il fît profession d'être chrétien, il étoit pourtant juif dans l'âme et de la tribu de Benjamin aussi bien que sa femme. Elle le laissa veuf de bonne heure[2], sans autre enfant que la petite Josébeth, qui, dès l'âge de six ans, se faisoit admirer de tout le monde. Je l'avois nourrie, et comme son père se fioit en moi, il voulut que j'eusse le

[1] Et à Paris, suivant l'extrait de baptême de 1634, qui, rapproché de l'acte de mariage de 1655, donne juste vingt-deux ans à Mme de La Fayette, à l'époque de son mariage.

[2] De Claude Bérard, femme de Marc Pioche de La Vergne, ainsi qualifiée dans un acte notarié de 1619. Elle était morte avant 1640, puisque son mari figure à cette époque comme époux d'Élisabeth Péna, dans le contrat de mariage de son beau-frère. Voy. l'*Appendice*.

gouvernement de sa maison ; à quoi je m'accordai contre le gré des miens, pour ne me point séparer d'une enfant qui m'étoit si chère. Elle passoit toujours pour chrétienne comme son père, et on l'appeloit pour lors Marie, pour mieux déguiser, et non pas Josébeth, qui étoit le nom que sa mère avoit ordonné qu'elle portât quand elle seroit grande. On ne lui avoit même encore rien enseigné de la religion des juifs, et je n'osois l'en instruire, de peur qu'elle ne découvrît par quelque indiscrétion d'enfant le secret de sa famille. Son père étoit d'une race très-zélée pour la loi de Moïse. Elle avoit mieux aimé sortir de Rome, où elle étoit fort considérée, que d'aller à la messe, ou de porter le chapeau jaune, comme le pape Caraffe y vouloit obliger ceux de notre peuple. Celui-ci, qui avoit hérité de la piété de ses ancêtres, étoit bien résolu de la conserver

dans sa maison, et il ne laissoit ainsi prendre à la jeune Josébeth une éducation chrétienne, que dans l'espérance qu'il avoit qu'un mari de sa créance, tel qu'il lui en destinoit un, la ramèneroit aisément à la religion des Hébreux. Cependant le pauvre homme se voyoit mourir tous les jours de phthisie, et c'est ce qui l'obligea de pourvoir sans délai sa fille, de peur qu'après sa mort on ne disposât d'elle autrement qu'il ne désiroit. Il écrivit donc à un ancien ami de la même tribu qu'il avoit à Amsterdam, et il lui offrit Josébeth pour son fils, avec soixante mille écus argent comptant. Le jeune Hollandois arriva, le mariage fut fait qu'elle n'avoit pas encore quinze ans, et nous partîmes pour venir ici après la mort du père au bout de trois mois[1]. » La nourrice se

[1] Marc Pioche de La Vergne mourut vers

reposa à cet endroit pour pleurer ; et Villeneuve, pensant profiter de l'occasion, lui dit : « Je ne vois pas encore en quoi consiste le malheur de Josébeth. Est-elle mal mariée, et la laisse-t-on manquer de quelque chose? » Mais Salomonne, qui avoit peur d'être interrompue, essuya promptement ses larmes et continua ainsi : « Son mari, qui se nomme Wanbergue [1], ne lui refuse rien; il est assez bien fait, il n'a pas trente ans, et il a sans comparaison plus de biens qu'elle. Car il est de ces riches marchands qui font les seigneurs et qui

1648, comme induit à le croire une quittance de sa veuve.

[1] Des chansons historiques, qui ne sont pas pour nous mots d'Evangile, nous apprennent que Mme de La Fayette avait pour amant un M. de Vieuxbourg. L'âge de trente ans se rapporte aussi avec celui que M. de La Fayette pouvait avoir en 1665, lors de son mariage, ayant servi comme sergent en Hollande dès 1644.

équipent des navires. Son père, avec un autre marchand, tous deux seuls, entreprirent de faire la guerre à un roi.... attendez que je songe.... c'est le roi de Danemark, pour des intérêts de négoce, et il n'y eut, dit-on, que messieurs les États qui les en empêchèrent, à cause de la conséquence qu'il y avoit dans une république à permettre de pareils desseins à des particuliers. Le fils est encore plus opulent que le père, et comme vous l'avez déjà pu voir, il ne refuse à sa femme ni beaux habits ni riches ameublements. — N'a-t-elle point d'ami? interrompit encore Villeneuve. — Pas un seul, reprit Salomonne, et depuis sept ans que nous sommes en ce pays-ci je ne crois pas qu'elle ait parlé quatre fois à un même homme, sinon peut-être au rabbin Manassez [1]. Ce n'est pas que

[1] Le cardinal de Retz, qui a traité outra-

son mari soit jaloux : aussi n'a-t-il pas sujet de l'être, mais elle a ses raisons pour ne point faire d'amitiés. — Eh! de grâce, quelles sont ces raisons? demanda le cavalier plus brusquement qu'aux autres fois. — C'est, poursuivit-elle, qu'à l'égard des juifs, Josébeth a pour eux une horreur qui lui est restée, je pense, de sa première éducation, et pour ce qui est des chrétiens de cette ville, ils sont sujets à s'enivrer, et quand ils ont trop bu ils disent plus qu'ils ne savent. — Mais enfin, chère amie, interrompit le François d'une manière caressante, venons au point et me dites ce qui fait le malheur de l'aimable José-

geusement Mlle de La Vergne dans ses Mémoires, comme Ménage l'avait été chez le Cardinal, a pu être désigné sous ce paronyme ; il aurait pu être porté à lui faire l'application de la 338e maxime de l'édition Jannet. Voy. l'*Appendice*.

beth, et comment on pourroit la rendre heureuse? — C'est ce que je ne sais point, répliqua Salomonne, et ma commission ne va pas jusque-là. » Dans l'espérance de tirer quelque chose de plus d'elle, il lui prit la main et laissa dedans un double quadruple, mais ce fut inutilement, elle ne l'entretint plus que des louanges de sa maîtresse, et lui conta plusieurs traits de son esprit et de sa bonté. Cette conversation augmenta l'estime de Villeneuve pour Josébeth, car il réfléchit en homme d'esprit qu'il falloit que ce fût une personne de grand mérite, puisqu'une servante, qui la connoissoit si bien et qu'il avoit déjà gagnée, ne lui en avoit point dit de mal. Il étoit vrai qu'elle n'avoit chargé sa nourrice de rien de plus que ce qu'elle avoit dit; et elle s'étoit prescrit à elle-même cette réserve, pour voir si Villeneuve, après la connoissance qu'il auroit

de ses affaires, sauroit se rendre digne d'une plus grande confidence. Mais il étoit véritable aussi que cette femme n'avoit pas touché le principal caractère de Josébeth dans la relation qu'elle venoit de faire, parce que c'étoit sans doute quelque chose de trop fin que ce caractère pour être distingué par une personne née bassement. Elle ne pouvoit rien dire de la lecture des romans, que sa maîtresse aimoit passionnément dès sa première jeunesse. Un autre époux l'auroit aisément ramenée de cette puérilité, mais le sien, peu complaisant qu'il étoit, ne faisoit rien pour empêcher qu'elle ne conservât une certaine humeur d'aventures et je ne sais quel goût pour les incidents, qui la portoit quelquefois à dire qu'elle ne voyoit rien d'ennuyeux comme une vie toute plate et qui va sans cesse le même train. Quand cette fantaisie la prenoit, ce qui

lui arrivoit lorsqu'elle remarquoit l'air bourgeois du ménage, elle auroit volontiers tout quitté pour aller autre part chercher des révolutions. Quoi! disoit-elle, il faut que je me mette en l'esprit que d'ici à six mois j'aurai toujours devant mes yeux les mêmes visages, et que depuis le matin jusqu'au soir je verrai toutes choses se passer également! Ah! il est impossible de vivre ainsi, et cela ne s'appelle pas être au monde. Comme il n'y a personne qui n'ait sa foiblesse, c'étoit là celle de Josébeth, et c'est aussi celle de beaucoup de femmes, mais qui n'ont pas avec cela toutes les bonnes qualités que cette juive avoit d'ailleurs. La jeunesse n'aidoit pas peu à la rendre ainsi singulière, et principalement cette vie toute de magasin, de comptoir et d'arithmétique, que mènent les marchands d'Amsterdam, et pour laquelle elle n'étoit point du tout née, contri-

it beaucoup à l'entretenir dans ses
;alités. Ce défaut n'étoit pourtant
sans remède, car elle avoit l'âme
e, et quelque coup du ciel qui
ıit venu fixer son esprit par un
ıx légitime, en auroit fait assuré-
ıt une des plus honnêtes femmes
monde. Cependant il étoit impossi-
qu'avec les dispositions où elle se
:oit alors, elle n'en vînt à la fin à
grande indifférence pour son mari.
, de son côté, cherchoit les moyens
ıe passer de ses caresses, et il n'eut
de peine à les trouver, si bien qu'il
ıissa peu à peu dans sa liberté. Elle
onsistoit néanmoins, cette liberté,
permettre qu'elle couchât seule,
lle eût des ameublements à son gré,
ı'elle se fît aussi brave qu'elle vou-
Du reste, Josébeth vivoit retirée
me les autres femmes juives, elle
toute cachée quand elle sortoit;

lorsque Wanbergue avoit compagnie, elle ne paroissoit point, et son appartement étoit un corps de logis séparé, où l'on prétendoit qu'il n'entrât point d'homme que le seul Manassez. Tout cela s'observoit si régulièrement qu'Annibal Seestede[1], ambassadeur de Danemark, qui étoit chargé de visiter Wanbergue, pour quelque affaire de commerce, fit inutilement tout ce qu'il put pour voir Josébeth, dans une visite qu'il rendit à ce Hollandois. Toutes ces particularités plaisoient infiniment à Villeneuve, qui se voyoit ainsi jouir tout seul d'un bonheur que des illustres souhaitoient si ardemment. Aussi n'en demeuroit-il éloigné qu'avec une peine incroyable, et c'est ce qui lui fit presser Salomonne, voyant l'heure venue, de

[1] Mort le 23 septembre 1666. Voy. les lettres de Guy Patin.

le mener à Josébeth. Il trouva cette aimable femme dans son cabinet, assise sur un petit lit de velours vert ; et quoique les bougies, qui étoient à l'autre bout, n'envoyassent que peu de lumière de leur côté, il lui fut aisé pourtant de remarquer qu'elle étoit encore plus belle et plus ajustée que la première fois. « Eh bien ! lui dit-elle en lui montrant un carreau pour s'asseoir, avez-vous toujours les mêmes sentiments pour la pauvre Josébeth, maintenant que vous savez son histoire ? » A cette question, le cavalier ne répondit que par de nouvelles adorations. « Mais, madame, ajouta-t-il, il manque un point essentiel à la relation de Salomonne, car, comme j'ai voulu apprendre d'elle en quoi vous étiez malheureuse, elle m'a renvoyé à vous pour le savoir. —La vérité est, répondit-elle d'un air fort sérieux et avec un grand soupir, que c'est un secret que

je me suis réservé, et Dieu veuille que vous en méritiez la confidence. » Cette charmante juive, qui mettoit un peu trop de naïveté à contenter son goût de roman, dont sa famille ne pouvoit s'apercevoir, portoit ce jour-là des brodequins, afin d'être chaussée à la romaine, et d'avoir au moins, dans une occasion tout extraordinaire pour elle, quelque chose d'Eudoxe ou de Cléopâtre. Ils étoient de peau d'Espagne couleur de musc, piqués d'or et lacés depuis le bout du pied d'un double ruban incarnat, qui formoit plusieurs boucles vers le milieu de la jambe, que couvroit un bas de soie de même couleur. Lorsque Villeneuve eut remarqué cette chaussure de ballet, il ne put s'empêcher d'en sourire; de quoi l'innocente Josébeth s'étant aperçue, et interprétant mal cette gaieté : « Eh quoi ! vous riez, dit-elle en se relevant brusquement, oh! que vous n'en êtes pas

encore à où vous pensez ! » Le cavalier, qui étoit désespéré d'un contretemps si étrange, fit tout ce qu'il put pour la ramener d'un fauteuil où elle étoit allée se mettre de dépit. Il se jeta à ses pieds pour lui protester qu'il n'avoit ri que de la joie qu'il avoit de se voir si avancé dans le chemin de la fortune. « C'est justement ainsi que je l'ai compris, dit-elle ; il me déplaît fort qu'un homme paroissant m'être envoyé par la destinée, soit fait comme j'ai lu que sont la plupart des hommes, qui, avec toute leur probité, ne laissent pas de faire en leur âme des plaisanteries du trop de bonté qu'on a pour eux. — Au moins, madame, s'écria-t-il, soyez assez juste pour me distinguer de ces monstres, et, encore une fois, n'attribuez mon sourire qu'aux transports qu'une félicité prochaine inspire naturellement. — C'est trop de gaieté avant

qu'on en soit arrivé là, repartit Josébeth, et il faut être plus sérieux dans une affaire de cette importance. » Il y a bien de l'apparence que le rare mérite du cavalier avoit persuadé la belle juive d'apporter à cette seconde entrevue un peu moins de sévérité qu'elle n'avoit fait la première fois, et peut-être qu'il l'espéroit aussi. Mais un accident de rien rompit leurs mesures, et ce petit accident, qui fut d'une si grande suite dans l'histoire de ces deux personnes, les mena bien plus sûrement qu'ils ne fussent allés sans lui. Aussi la dame ne manqua pas de le faire valoir à l'heure même autant qu'il lui fut possible, et passant doucement sa main dans les cheveux de Villeneuve, qui versoit quelques larmes : « Ce que j'en fais est pour le mieux, dit-elle, et vous en serez mieux à moi lorsque je ne serai pas si empressée; car je veux bien vous avouer

encore, que je suis tout à fait à plaindre, et que vous pourriez faire mon bonheur; mais je prétendrois que ce fût par des voies légitimes. — Légitimes! interrompit-il tout étonné, eh! madame, vous êtes en la puissance d'un autre qui, selon toutes les apparences, vivra aussi longtemps que nous. — Je sais fort bien ce que je dis, reprit la juive; oui, je puis être à vous sans blesser la conscience et la justice, par un moyen facile et honnête, dont je vous ferai confidence, si je remarque dans la suite que vous soyez digne de moi. En un mot, c'est dans cette seule vue que j'ai tenté le hasard qui vous amène ici, afin que vous ne vous y trompiez pas. » Le François comprit à ce discours qu'il étoit revenu de bien loin, et se crut le seul malheureux à qui une telle aventure fût jamais arrivée. D'un autre côté, Josébeth se fortifioit dans la résolution qu'elle avoit prise

de ne lui accorder jamais rien que sagement. Et elle eut au moins cela de commun avec ces anciennes héroïnes, qu'elle avoit si souvent admirées, d'être sortie avec gloire comme elles d'un pas dangereux. C'est ainsi que la fortune sert quelquefois la vertu aussi utilement que la prudence, surtout quand ce sont de ces esprits vifs dont les premiers mouvements valent mieux que les réflexions. Un seul événement en apprend plus à ceux-là que ne feroit une longue étude, et on les voit revenir plus habiles d'un contre-temps que d'une méditation. Cela s'explique par cette vivacité d'intelligence qui, déjà toute formée en eux, pénètre sur-le-champ tout ce qu'il y a de bien et de mal dans une affaire, tandis que trop de réflexion divise et affoiblit des idées qui viennent à d'autres à force de penser. L'esprit de Josébeth, qui étoit de cette trempe, ne

la tira pas seulement du plus grand péril qu'elle eût jamais couru, mais, de plus, il se développa alors chez elle une solidité et une force de caractère qu'on ne lui avoit point connues auparavant. Car prenant doucement la main du cavalier rêveur : « Nous nous aimerons éternellement, lui dit-elle, et ce sera parce que je n'aurai point eu pour vous de complaisance précipitée; et au contraire, si j'avois cru votre passion et la mienne, peut-être que dès ce moment nous commencerions à nous haïr. » A ce mot Villeneuve protesta par de grands serments que l'excès de ses bontés ne serviroit qu'à l'enflammer davantage, puisqu'il ajouteroit la reconnoissance à l'amour. « Vous me haïriez, vous dis-je, répliqua-t-elle, et vous ne vous connoissez pas de penser autrement. Mais je veux bien qu'il soit vrai que vous m'aimassiez alors davantage; en ce cas vous

n'en seriez que plus malheureux, parce que je vous haïrois moi-même, de l'humeur dont je me sens, et ce seroit pour vous un tourment effroyable d'aimer une femme qui vous fuiroit comme la mort. — Eh ! de grâce, madame, s'écria Villeneuve tout étonné, pourquoi faudroit-il que cela arrivât, et quelle raison auriez-vous de me traiter avec tant de dureté après m'avoir été si bonne ? — Toutes les femmes qui ont de l'esprit et du cœur, répondit Josébeth, sont ainsi faites pour la plupart, qu'elles conçoivent de l'horreur pour les amants qui en sont venus aux dernières extrémités avec elles, quand elles viennent à faire une réflexion sérieuse à ce qui leur est arrivé. — Voilà, interrompit le cavalier, ce que je n'avois jamais ouï dire. — Et néanmoins, reprit-elle, il n'est rien de plus assuré. Car vous devez savoir qu'à quelque excès d'amour qu'une

femme se porte, elle veut toujours avoir de la réputation, et quelquefois même elle s'en pique plus qu'une autre, afin que cette délicatesse affectée lui tienne lieu de vertu. Quand elle se souvient qu'il y a sur la terre un homme qui peut lui reprocher quelque foiblesse, elle ne le regarde désormais qu'avec confusion, et elle souhaiteroit de voir périr cet unique témoin de son infamie, pour rester au monde toute seule avec la connoissance d'un secret qu'elle voudroit pouvoir se cacher à elle-même. » Il y avoit tant de sagesse, de bon sens et de finesse d'esprit même dans ces paroles de Josébeth, que Villeneuve en fut charmé, et s'il n'empêcha pas tout à fait son cœur d'en faire des plaintes, du moins avoua-t-il à l'heure même que c'étoit se plaindre de la raison. Aussi la belle juive, qui lui vit le visage un peu remis, se douta qu'il lui rendoit justice en son

âme, et dans cette pensée : « Vous me paroissez si raisonnable, lui dit-elle en souriant, que dès aujourd'hui je vous retiens à mon service ; et comme je suis plus équitable que les États généraux, vous ne devez pas craindre d'être jamais chez moi un officier réformé. Et pour vous faire voir, continua-t-elle après avoir un peu songé, que je veux bien me relâcher avec vous tout autant que je le puis, sans aller trop contre la bienséance, je tâcherai de n'aller point coucher demain sous les tentes de la synagogue, quoique mon mari m'ait déjà proposé d'y aller passer au moins une nuit comme les autres ; ainsi il faudra qu'il continue d'y aller lui-même, et alors j'aurai encore la liberté de vous voir ici, mais à condition que vous serez sage. » Avec cette précaution Josébeth croyoit se pouvoir permettre innocemment beaucoup de petites choses.

Ce qui la confirmoit dans cette pensée à l'égard de Villeneuve, étoit un dessein fort raisonnable qu'elle méditoit, et pour lequel il étoit assurément nécessaire qu'elle vît souvent ce cavalier, afin de le connoître mieux. « Mais si vous alliez passer la nuit à la synagogue, lui répondit-il, ne faudroit-il pas, madame, que le seigneur Wanbergue y allât aussi avec vous? — Il n'oseroit, reprit-elle, quand il en auroit la volonté, parce qu'il est défendu aux juifs d'être auprès de leurs femmes pendant ces huit jours-ci. — Eh bien! continua le cavalier, qui pourroit empêcher que je vous y accompagnasse en habit de femme? ce sera une plaisanterie qui vous divertira, et aussi bien il vous faut une personne pour vous servir. — En ce cas il m'en faudroit deux, répliqua-t-elle, car j'y voudrois Salomonne avec nous; encore seroit-ce après que vous m'auriez juré d'y être

modeste. » La partie fut arrangée entre eux de cette manière, et Josébeth, qui ne voyoit d'abord que du divertissement dans cette aventure, se réjouit ensuite d'y remarquer de la nouveauté, ne croyant pas qu'il fût jamais arrivé qu'à elle de célébrer ainsi la fête des pavillons. Voilà au naturel quel étoit l'esprit de cette aimable juive, et elle avoit cela de commun avec toutes les femmes qui ont bien plus de cœur et d'ambition qu'elles n'ont de rang et d'autorité; elles souffrent avec peine que leur mérite soit borné à ne faire que des coups ordinaires; elles voudroient que l'État mît à leur choix de donner la paix ou de continuer la guerre. Mais comme leur fierté ne sauroit aller à un si grand éclat, elles trouvent de la consolation à pousser les moindres incidents, et s'imaginent faire d'assez grandes choses, quand elles en font de singulières. Pour ce qui

est de Villeneuve, la chose lui étoit en effet la plus aisée du monde, car la délicatesse de sa taille étoit assez celle d'une fille; peut-être même étoit-elle trop fine pour le pays. Avec cela il entendoit toutes les manières du sexe en perfection, depuis une célèbre mascarade qui s'étoit faite à la Haye, pour divertir le roi d'Angleterre; il s'étoit déguisé en sultane, dont il avoit étudié le personnage pendant huit jours. Il fut donc convenu qu'il se rendroit le lendemain au soir chez Salomonne, où il prendroit les habits que sa maîtresse auroit soin d'y envoyer. Ce n'est pas que notre cavalier, quand il fut seul, ne trouvât quelque chose à redire dans une galanterie si outrée; il fit sur cela les retours ordinaires aux gens d'esprit quand ils ont obtenu bien vite ce qu'ils souhaitoient trop ardemment. Quant à moi, disoit-il, qui crois que la religion des

juifs est une superstition détestable, je ne considère pas autrement les tentes de leur synagogue que comme les baraques de notre foire Saint-Germain. Mais j'ai peine de voir qu'une personne qui doit être à moi, n'ait pas, avec tant d'autres belles qualités qu'elle possède, cette tendresse de conscience qui donne naturellement du respect pour les lieux que l'on fait profession de croire vénérables et sacrés. Il n'auroit pas fait cette réflexion s'il eût bien connu ce que Josébeth avoit dans l'âme. Cependant il se rendit chez Salomonne, où il trouva des habits qui lui alloient si bien que la nourrice, qui l'avoit aidé à les mettre, en étoit tellement charmée, qu'elle l'importunoit par ses caresses. Enfin, l'heure de partir étant venue, ils allèrent trouver leur maîtresse, et toutes trois ensemble prirent le chemin de la synagogue, où un peu après qu'elles furent

entrées, le rabbin qui présidoit à cette fête, ferma toutes les portes, selon sa coutume. Ce lieu n'étoit éclairé que par dix lampes, suspendues à distance égale tout le long de cet entre-deux de pavillons, qui avoit bien six-vingts pas d'un bout à l'autre. Ainsi les personnes qui y passoient la nuit ne pouvoient être éclairées que par cette lumière, qui étoit fort sombre; encore falloit-il entr'ouvrir la porte de la tente, à moins que l'on n'y voulût être dans l'obscurité. Josébeth et sa compagnie, qui n'avoient pas besoin de clarté, furent de ceux qui s'en passèrent, et c'est ce qui donna occasion au petit différend qui arriva entre eux. Car comme le cavalier, transporté de joie, souhaitoit de la lumière pour pouvoir, disoit-il, contempler au moins son bonheur, ce désir, qui ne venoit assurément que d'une forte passion, irrita tout à fait la belle juive, qui croyoit

qu'un homme pour qui elle faisoit tant de choses, devoit s'estimer déjà trop heureux. « Quoi! dit-elle, dans l'état où nous voilà, tu oses encore faire des souhaits et songer à quelque autre chose? Ah! tu n'es qu'un ingrat, et je suis malheureuse d'avoir.... — Oui, sans doute, madame, interrompit Villeneuve, je souhaite encore quelque chose, et vous-même devriez m'estimer le plus ridicule de tous les hommes, si je ne souhaitois plus rien, lorsqu'il me reste encore tout à souhaiter. » Il alloit continuer sa justification, et Salomonne se portoit déjà pour arbitre de la querelle, quand on entendit tout à coup un bruit qui les alarma, et qui sembloit n'être fait que pour eux. Car il étoit environ minuit lorsque toute la synagogue fut éveillée par un grand éclat de voix, et chacun étant sorti pour en savoir la cause, on apprit qu'un chrétien en habit de femme

s'étoit renfermé dans ce lieu pour quelque mauvais dessein. Alors tout le monde s'écria qu'il falloit punir ce profane. « Nous sommes découverts, dit Josébeth, à cette nouvelle, et je méritois bien, pour mon imprudence, qu'un si grand malheur nous arrivât. » Alors Villeneuve, qui n'avoit rien quitté de ses habits, voulut, pour l'intérêt de sa maîtresse, sortir promptement de la tente, afin de passer adroitement dans une autre. Son dessein étoit de répondre à toutes les questions qu'on lui feroit, que la seule curiosité l'avoit amené là, et de se servir d'une baïonnette et d'un pistolet qu'il avoit apportés sous sa jupe, en cas qu'il ne pût échapper autrement. Il exécuta cette résolution à l'instant même, parce que le bruit croissoit toujours, et s'éloignant de la tente de Josébeth, pendant que le monde s'assembloit à un endroit de la salle, dans une

espèce de carrefour, il alla de l'autre côté se glisser dans un pavillon, dont la porte n'étoit que poussée. Il fut surpris d'y trouver de la lumière, contre les règlements de la fête, et cette lumière venoit d'une de ces petites lanternes d'Allemagne, éclairant seulement par un trou, que l'on fait grand ou petit, comme l'on veut. Au peu de clarté que faisoit celle-ci, il aperçut des papiers sur la table, qu'il s'avisa de prendre, et après avoir soufflé la lanterne il se retira dans un coin. Il fut si peu de temps à faire tout cela, dans cette tente, qu'à peine venoit-il d'en sortir, que la personne qui l'occupoit y rentra à son tour. Cependant le bruit cessa peu à peu, et le François, toujours couvert de sa mante, ayant appris, d'une personne à demi déshabillée, qu'on avoit arrêté l'auteur de tout ce tumulte, reprit courage et rentra dans la tente de Josébeth,

qui étoit, comme il l'avoit remarqué dès le premier jour, la neuvième du côté droit en entrant. « Nous sommes plus heureux que nous ne méritons sans doute de l'être, lui dit-elle, en s'approchant de son oreille, car ce bruit n'étoit pas pour nous. Un misérable, qui a été reconnu pour être un de nos déserteurs, s'est déguisé en femme, afin de dérober l'argenterie qui sert ici à faire les aspersions et les encensements, et comme il a été découvert par le lévite, qui regarde de temps en temps ici, c'est ce qui a causé la rumeur dont nous avons pris ainsi l'alarme. — Quoique nous nous soyons déguisés celui-là et moi pour entrer dans ce lieu, dit Villeneuve d'un air satisfait, les larcins que nous prétendions faire tous deux ne se ressemblent pourtant guère. — Tout le larcin que vous ferez ici désormais sera de m'ôter le sommeil, répondit José-

beth, car en vérité j'ai une furieuse inquiétude de vous y voir ; eh ! de grâce, laissez-moi une autre fois le soin de nos rendez-vous ; le premier que vous m'avez proposé est, comme vous voyez, embarrassant et inutile. » Ce n'est pas que le cavalier ne fît tout son possible pour lui en faire remarquer l'utilité. Mais elle s'opiniâtra si bien à ne bouger de dessus un carreau où elle s'étoit mise à genoux pour faire quelque prière, que Villeneuve, qui lui avoit juré d'être modeste, garda son serment malgré lui. Il se trouva néanmoins un peu consolé le matin de cette contrainte quand la belle juive lui eut dit en le renvoyant que désormais il auroit nom Daphnis, et qu'elle s'appelleroit Climène, afin de se pouvoir écrire en toute sûreté. Il faut bien dire que Josébeth n'avoit guère de prévoyance, avec tout son bel esprit, de s'être ainsi hasardée dans un lieu

qu'elle devoit regarder comme la principauté d'un homme qui la haïssoit mortellement. Cet homme, qui étoit alors le plus universellement considéré de la nation juive, et qui avoit la première autorité dans la synagogue d'Amsterdam, s'appeloit Manassez Ben Israël[1]. Quoiqu'il eût plus de soixante ans, on le trouvoit encore fort bel homme, et pour de l'esprit, on peut dire qu'il en auroit eu trop pour se faire aimer, si les manières obligeantes, qu'il étudioit avec soin, ne lui eussent gagné le cœur de de tout le monde. Mais sa vie qu'il avoit

[1] Le cardinal de Retz. Probablement l'auteur ne partageait pas les préventions de son amie Mme de Sévigné, ni celles de Bossuet, en faveur du cardinal, qu'elle appréciait sous le rapport moral comme nos contemporains. D'un autre côté, Ménage, connu pour être d'un caractère très-irascible, n'aura pu oublier que le cardinal l'avait congédié de sa maison.

su diriger jusqu'alors avec une grande réputation de sagesse, sans être marié, comme les autres rabbins l'étoient, lui avoit acquis de l'estime dans les différentes religions dont ce pays-là est rempli. On se trompoit néanmoins dans la bonne opinion qu'on avoit de lui. Car comme le monde n'est composé que de mines, il n'y avoit en tout que de la superficie dans la probité de ce juif, et il étoit du nombre de ces méchants qui ne sont jamais plus dangereux que quand ils ont un peu de bonté. Le talent qu'il avoit de ne fâcher personne et de plaire à toutes sortes de gens, opéroit comme un charme qui empêchoit qu'on remarquât dans sa conduite quelques petites choses qui en eussent fait bientôt deviner de grandes, si l'on ne l'eût point aimé. Cet éblouissement général avoit fait jouir le rabbin, durant plusieurs années, d'une

vie délicieuse et d'une haute réputation tout ensemble. Mais enfin le temps arriva qu'une si longue hypocrisie devoit être démasquée, et Josébeth fut choisie du ciel pour venger ainsi plusieurs maris en une seule fois. Manassez étoit devenu amoureux d'elle jusqu'à la folie, parce qu'il vivoit dans l'oisiveté, et comme son rang lui donnoit une entière liberté de la voir, depuis deux ans il lui faisoit toutes les semaines quelques visites, sans que l'on y trouvât à redire. A ce compte-là il ne manquoit pas d'occasion pour ouvrir tout à fait son cœur à cette aimable femme, ou du moins pour sonder adroitement quel pourroit être le succès d'une telle déclaration. Il est vrai que l'esprit doux et complaisant de Josébeth lui donnoit quelque espérance : l'estime toute particulière qu'elle lui faisoit paroître flattoit encore son désir, et surtout la froideur qu'elle avoit

pour son époux sembloit promettre une conclusion favorable. Mais, d'un autre côté, la passion ne l'aveugloit pas si fort qu'il ne craignît de trouver Josébeth de l'humeur de certaines femmes qui, pour se donner quelque réputation de vertu, font gloire d'avoir rejeté les offres d'un vieillard ou de quelque autre misérable, en même temps qu'elles recevroient avec joie les services d'un galant bien conditionné; avec cela il eût bien voulu porter la femme de Wanbergue jusqu'aux derniers engagements sans quitter le rôle sérieux et moral qu'il jouoit si bien depuis tant d'années. Cet ajustement paroissoit très-difficile. Néanmoins, après avoir examiné la chose, il crut enfin avoir trouvé le moyen de faire l'amour, sans perdre sa gravité. La première fois donc qu'il vit Josébeth après cette belle découverte, il ne l'entretint que de l'espérance qu'il y

avoit pour leur nation de voir bientôt paroître le Messie. A quelques jours de là il lui dit qu'il avoit reconnu par la lecture des livres sacrés que ce Messie promis devoit naître d'un homme vierge, déjà avancé en âge et célèbre, parmi les douze tribus, en science et en piété. Dans une troisième visite il montra à Josébeth une lettre de Portugal, par laquelle on lui donnoit avis qu'une de leurs prophétesses de ce pays-là publioit que le grand roi des Juifs naîtroit en Hollande, et que cette prédiction étoit appuyée de quelque témoignage du Vieux Testament, dont l'application, quoique impertinente, pouvoit tromper une personne de vingt-deux ans. De cette manière le rabbin essayoit de la conduire peu à peu à l'intrigue qu'il méditoit. En effet, lorsqu'il crut l'y avoir assez bien disposée, il fit courir le bruit parmi les siens que, dans un éva-

nouissement qui lui étoit arrivé et qu'on appeloit une extase, le ciel lui avoit fait connoître quelque chose de divin. Il lui fut aisé de le persuader à toute la synagogue, tant on y avoit une haute estime pour Manassez. Quand tous ces piéges furent ainsi tendus à l'innocente Josébeth, il alla chez elle, et ayant fait venir à propos tout ce qu'il lui avoit dit du Messie dans les conversations précédentes, il ajouta avec une pudeur et une humilité affectées, qu'un ange étoit venu lui révéler qu'ils avoient été choisis lui et elle pour donner ce protecteur à leur nation. Cette méchante subtilité pour séduire une femme n'étoit pas nouvelle ni particulière à ce pharisien; car la tradition des Hébreux [1] porte qu'il s'est trouvé de tout temps parmi eux

[1] Origène, Epist. ad Affrican., t. II.
(*Note de l'édit. orig.*)

des scélérats qui, prenant occasion de la dispersion de ce pauvre peuple, ont usé d'un pareil artifice pour contenter leur injuste passion. Tels furent ces infâmes vieillards qu'un jeune prophète confondit publiquement durant la captivité de Babylone. C'étoit leur coutume à tous deux de feindre des révélations semblables pour surprendre les filles d'Israël. Aussi cette ruse en trompa-t-elle beaucoup qui s'imaginoient avec une simplicité trop grande qu'elles pouvoient être infidèles à leur mari par principe de religion. Une juive d'Alexandrie, entre autres, nommée Dina, fut de ce nombre. Elle accoucha d'une fille, au lieu du libérateur de Juda, dont le rabbin Siméon lui avoit promis de la rendre mère, et elle ne craignit point, dans le ressentiment qu'elle en eut, de porter sa plainte devant le juge, plus courroucée de cette fourberie que de la

perte de son honneur. Toutes les juives du monde auroient pu tomber dans un pareil piége, que la seule Josébeth se seroit préservée de cette corruption générale. Elle avoit trop d'esprit pour se laisser duper si grossièrement. La vérité est qu'elle écouta d'abord avec quelque gaieté l'offre que Manassez lui faisoit de la part du ciel d'une fécondité glorieuse, parce qu'elle étoit d'une humeur et d'un âge à ne trouver rien là que de fort plaisant. Mais au reste elle se souvenoit d'avoir lu l'histoire de ce vilain sacrificateur du dieu Anubis, qui déshonora l'illustre Pauline sous prétexte de piété, et elle étoit si éloignée d'entrer dans ces dévotions païennes, que la considération et même l'amitié qu'elle avoit auparavant pour ce docteur de la loi commencèrent dès ce moment à se changer en un mépris et en une aversion qui ne finirent jamais

depuis. Elle sut toutefois dissimuler ce prompt changement avec tant d'adresse qu'il ne s'en aperçut nullement, de sorte que comme il la pressoit de s'expliquer sur l'affaire importante qu'il venoit de lui communiquer tout simplement, disoit-il, par l'ordre de Dieu, elle lui répondit là-dessus avec une naïveté qui ne le rebutoit point. Au contraire, il en tira un augure favorable à ses désirs, faisant réflexion en lui-même que ce que l'on peut prétendre d'une honnête femme, c'est tout au plus de ne la voir point s'emporter de colère la première fois qu'on lui fait quelque proposition contre son devoir. Dans cette pensée, le rabbin, oubliant la révélation céleste dont il s'étoit prescrit de faire toutes les mines, se laissoit transporter par sa passion, lorsque Josébeth lui arrêta la main et lui fit signe des yeux que son mari étoit là tout proche. Tant de

patience en elle dans une occasion où elle en devoit avoir si peu, n'étoit pourtant pas une marque de foiblesse. Son intention étoit uniquement de souffrir Manassez sans lui accorder rien d'extrême, afin d'employer le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Wanbergue pour obtenir plus de liberté qu'elle n'en avoit. Néanmoins le juif ne l'entendoit pas ainsi, et il avoit si bien compris, par le signe que Josébeth venoit de lui faire, que la présence de Wanbergue retardoit son contentement, qu'il résolut de faire quitter la maison pour quelques jours à ce mari incommode, par quelque raison que ce fût. La chose n'étoit pourtant pas bien facile, à cause que ce Hollandois n'avoit nulle raison de découcher de chez lui, et encore moins d'entreprendre aucun voyage; car, pour son commerce, il s'en reposoit si bien sur le grand nombre de facteurs qu'il

avoit, qu'il ne changeoit jamais de lieu que pour se trouver pendant une heure à la place du change avec les autres négociants. Toutefois Manassez, après avoir bien rêvé, remarqua que Wanbergue ne prenoit rien tant à cœur que l'intérêt de sa religion. Ce fut donc du grand zèle de ce superstitieux qu'il résolut de se servir pour concerter son absence, et voici justement comme le rabbin s'y prit. Il y avoit trois mois qu'il étoit venu en Hollande un François nommé Dessons[1], grand mathématicien, et qui avoit, disoit-on, de merveilleux secrets pour les machines. Il s'étoit présenté aux États généraux pour leur dire qu'ayant trouvé un moyen de faire un bateau d'une fabrique merveilleuse, qui alloit sans voiles, rames ni corda-

[1] Sir Samuel Morland, inventeur de beaucoup d'autres machines, mort en 1697. Voy. la Biogr. univ.

ges, d'une incroyable vitesse, il avoit mieux aimé en venir faire l'expérience sur la terre d'une république qui étoit en état d'apprécier cette sorte d'ouvrage, que de le faire proposer en France, où les guerres civiles avoient ôté le goût qu'on auroit eu dans un autre temps pour de pareilles raretés. Il ajoutoit que de la force dont ce bâtiment seroit poussé, il feroit trente lieues en six heures, et que huit hommes seulement, le conduisant contre une armée navale, lui feroient briser en mille pièces tous les vaisseaux qu'il rencontreroit. L'important étoit que cet ingénieur ne demandoit pas un sol à l'État pour travailler, et c'étoit là sans doute un début fort attrayant dans un pays de ménage. Un curieux qui l'avoit amené de Paris fournissoit à toute la dépense. Ainsi les États ne leur firent point d'autre libéralité pour cet ouvrage que de leur accorder à Rotterdam un

grand atelier sur le bord de la Meuse, et cent manœuvres, que les entrepreneurs payoient tous les jours de leur argent. A la vérité, le bruit courut un peu après que le dessein de ce prodigieux bateau ne servoit qu'à en couvrir un autre plus important, qui avoit conduit ces deux hommes en Hollande. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage avança fort, et il s'en fit un imprimé avec la figure du bateau, qui, ayant couru dans tous les Pays-Bas, attira une infinité de personnes à Rotterdam des provinces les plus éloignées, pour voir une si surprenante nouveauté. Ceux qui examinèrent cette machine trouvèrent qu'elle avoit cent dix pieds de long sur trente de haut et vingt pieds de large, et que sa figure étoit justement celle d'une navette de tisserand. Contre l'ordinaire de ce qu'on voit aux vaisseaux, une proue et une poupe, il ne paroissoit aucune diffé-

rencé entre les deux bouts de celui-ci, qui avoient également, l'un et l'autre, la grosseur d'un tonneau et étoient renforcés de larges bandes de fer épaisses de trois doigts, par où se devoit faire tout l'effort du mécanisme. De cette façon, il n'y avoit point de devant ni de derrière, parce qu'il devoit aller en avançant et en reculant avec la même facilité, sans qu'il fallût le revirer comme un navire, pour le ramener en sens contraire. On remarquoit surtout qu'il étoit entièrement fermé par-dessus, et qu'il n'avoit pour toute ouverture qu'une fenêtre de chaque côté, qui ressembloient toutes deux aux portières d'un vieux carrosse. L'usage de cette double ouverture étoit, non-seulement de servir d'entrée, mais aussi de donner du jour à une espèce de chambre carrée destinée à recevoir du monde. Là étoit placé aussi un rouage dont l'inventeur se ré-

servoit le secret. La nouvelle qui se répandit de tout cela parut très-propre à Manassez pour le dessein qu'il avoit. Cet esprit rusé, que l'amour raffinoit encore, s'avisa, pour éloigner un mari, d'un moyen qui n'étoit jamais venu en la pensée de qui que ce soit. Il assembla les rabbins et les principaux juifs d'Amsterdam, et leur représenta que, dans l'espérance continuelle où ils étoient de voir finir les misères de leur nation par la venue du Messie, il ne falloit négliger aucune occasion d'apprendre des nouvelles de leur libérateur. Pour lui il avoit remarqué dans le Thalmud (c'est l'Apocalypse des juifs) que ce roi qu'ils attendoient auroit des vaisseaux d'une façon tout extraordinaire, afin de vaincre, sur la mer comme sur la terre, les puissances qui voudroient empêcher leur retour en Judée ; faisant l'application, disoit-il, de cette prophétie au ba-

teau, dont il racontoit alors tant de merveilles, il croyoit que le moins qu'ils devoient faire en cette rencontre, c'étoit d'envoyer à Rotterdam quelques personnes considérables d'entre eux pour s'informer exactement de la chose, selon l'instruction qu'il leur en donneroit par écrit. La grande réputation de Manassez, jointe à la facilité que les juifs ont eue dans tous les siècles de se laisser aller à la folle espérance que le premier venu leur donnoit de l'arrivée du Messie, fit applaudir ceux-ci à la proposition du rabbin. Quand on eut délibéré ensuite sur le choix des députés que l'on chargeroit d'une commission aussi importante, Manassez prévint adroitement les voix, en déclarant que cet honneur étoit dû au seigneur Wanbergue. Ce fut le sentiment de toute l'assemblée, et on lui donna le rabbin Jonadab pour l'accompagner. Ils se disposèrent à partir

le lendemain ; et, comme ils étoient sur le point de s'embarquer, Manassez leur remit une espèce de mémoire, pour mieux cacher sa fourberie. Cependant Josébeth regarda cette députation comme une affaire fort sérieuse, jusqu'à l'après-dînée, que ce rusé vieillard, l'étant venu voir, chercha à la persuader que la Providence avoit ménagé tout exprès l'absence de Wanbergue comme une occasion favorable au dessein mystérieux qui devoit s'accomplir entre elle et lui. Mais cette réflexion, au lieu de l'apprivoiser, servit à la rebuter davantage, parce qu'elle lui fit soupçonner quelque nouvel artifice du rabbin dans le voyage de son époux. L'indignation qu'elle en eut la rendit rêveuse. Abuser ainsi, disoit-elle en elle-même, d'un nom si auguste et si saint qu'est celui du Messie, tantôt pour éloigner un mari, tantôt pour corrompre une femme, et toujours



pour couvrir quelque attentat ! Manassez, qui attendoit sa réponse, voyant qu'elle ne lui disoit rien, la crut ébranlée, et s'imagina que pour la réduire tout à fait il n'y avoit plus qu'à la prendre par le goût qu'elle avoit pour les aventures extraordinaires. Dans cette vue il lui représentoit qu'elle alloit être la seule personne du monde à qui une telle gloire fût arrivée, et il fit sonner si haut à ses oreilles les termes de rare, d'inouï, de privilégié, en lui parlant du bonheur d'enfanter leur Messie, que Josébeth, qui jusque-là avoit tenu les yeux baissés, sembla l'écouter alors avec plus d'attention qu'auparavant. C'étoit assurément la prendre par sa foiblesse, de lui alléguer la rareté de l'événement. Néanmoins, l'inclination naturelle qu'elle avoit pour les singularités la trouva insensible cette fois, soit que l'horreur d'une impiété si grande suspendît tout

autre sentiment en elle, soit que son esprit n'eût point de plus forte application sur l'heure qu'à trouver les moyens de sortir de cette dangereuse occasion. Bien loin d'interpréter ainsi le silence qu'elle ne rompoit point, Manassez se flatta de l'avoir enfin persuadée. Cette imagination lui donna de la hardiesse, et, comme il est difficile de faire longtemps un personnage contraint, surtout dans une passion violente, il se porta tout à coup à des témérités de jeune homme, dont Josébeth fut encore plus alarmée que la première fois. « Est-ce donc ainsi, disoit-elle, en se défendant toujours, qu'on exécute les ordres du ciel? Comment les anges, qui sont des esprits sages et pacifiques, vous auroient-ils chargé de me traiter d'un air si brusque et si emporté? — Je ne manque qu'en la manière, répondit le juif en reprenant sa gravité, et vous ne pouvez

me reprocher en ceci autre chose, sinon que j'obéis à une révélation un peu trop humainement. Ceux d'entre nos pères qui furent commandés par le prophète Samuel pour tuer tous les Amalécites ne laissèrent pas de faire en cela une action très-sainte, quoiqu'il s'y mêlât de leur part peut-être quelque fougue et quelque précipitation. De même l'ardeur que je vous fais paroître ici, madame, n'empêche pas que l'inspiration céleste n'ait son parfait accomplissement, pourvu que vous y apportiez, de votre côté, le respect et la docilité qu'elle demande. » C'est ainsi que ce corrupteur abusoit de son esprit et de sa science pour renverser la loi de Dieu. Toutefois, cette dernière raison lui réussit encore moins que les précédentes, parce que Josébeth, qu'une si longue profanation irritoit toujours davantage, prit une nouvelle résolution, de périr plutôt

que de lui rien accorder. Le rabbin, qui ignoroit ce qui se passoit ainsi dans l'âme de cette généreuse femme, recommença ses efforts, s'imaginant qu'elle vouloit être vaincue par la persévérance, et de la vigueur dont il s'y prit, la chambre fut bientôt semée de son manteau, de ses gants et de son chapeau, tandis que la pauvre Josébeth, armée seulement de sa pudeur et de sa colère, repoussoit courageusement l'insulte de ce furieux. Néanmoins il étoit impossible, quelque résistance qu'elle fît, qu'elle ne fût exposée, dans ce combat, à des coups de main qui sont insupportables à une honnête femme. La douleur qu'elle en eut lui fit chercher dans la parole le secours que ses bras lui refusoient, et manquant presque d'haleine : « Je suis, s'écria-t-elle pour échapper, dans un état où la loi défend de s'approcher des femmes. — La loi, dit le juif d'un ton

moqueur, oh! j'ai le pouvoir de vous en dispenser, et il y a même de la satisfaction pour moi à vous trouver ainsi, continua-t-il en s'adoucissant un peu, afin de vous faire remarquer l'empressement que j'ai de me voir avec vous en état de rendre à notre nation le plus important service qu'elle puisse jamais recevoir de nous. — Mais enfin, reprit Josébeth avec une naïveté qui fut sa dernière ressource, quel plaisir trouvez-vous au grand jour qu'il fait, et ne vaudroit-il pas mieux attendre que la nuit fût venue? Je n'aurois point alors devant les yeux votre grande fraise qui m'intimide, et qui fait que je vous regarde avec respect comme mon aïeul. » Manassez comprit que la belle juive n'étoit retenue que par un reste de modestie qu'il lui seroit aisé de surmonter dans les ténèbres. « J'y consens, dit-il ; remettons à la nuit prochaine, je me trouverai ici à

…e heures précises ; et pour vous, ma …re, poursuivit-il d'un ton victorieux, … lui serrant la main, préparez-vous …t de bon à vous rendre digne du …oix que le ciel a fait de vous pour le …us grand de tous les honneurs. » En …rlant ainsi il alla prendre une clef à …endroit où l'on avoit coutume de les …ettre. C'étoit celle d'un petit jardin par où il avoit dessein de venir, comme par le chemin le plus facile, parce que ce jardin touchoit à une cour d'où l'on entroit dans l'appartement de Josébeth. Comme elle savoit bien qu'il n'en seroit autre chose que ce qu'elle avoit résolu, elle le laissa faire et lui jura même, pour se délivrer de ses importunités, qu'elle laisseroit la porte de sa chambre ouverte, et que celle d'une grande balustrade de fer qui séparoit la cour du jardin ne seroit que poussée. Le rabbin partit dans cette espérance,

les yeux étincelants d'un feu que Josébeth étoit inconsolable d'avoir allumé, et qu'elle regardoit comme un des plus grands malheurs de sa vie. Elle avoit, pour la seconde fois, dissimulé son ressentiment en la présence de ce séducteur, par une prudence qui étoit au-dessus de son âge. Mais quand elle fut seule, l'affront qu'elle venoit de recevoir lui fit verser des pleurs et pousser des sanglots, qu'elle n'interrompoit que pour faire des imprécations contre la synagogue et contre toute la race d'Abraham. « Quoi! s'écrioit-elle, ce sont donc là ces gens qui nous tiennent lieu de prophètes et qui nous disent si souvent que c'est un crime de désirer seulement la femme de son prochain ! Quels monstres, ô grand Dieu ! continuoit-elle en levant au ciel les yeux tout baignés de larmes, et est-il bien croyable, Seigneur, que ce soit votre loi qui nous est enseignée par

des hommes qui la déshonorent si insolemment? » L'excès de la douleur dont Josébeth étoit troublée l'empêchoit de voir qu'une religion peut être bonne, encore que ceux qui la gouvernent soient méchants. Mais ce raisonnement si ordinaire au peuple ne laissoit pas alors, tout défectueux qu'il étoit, de préparer le cœur de cette affligée à quelque chose de grand. Salomonne, qui avoit toute liberté chez elle, la trouva dans ce triste exercice, et la consola par les nouvelles assurances de sa fidélité. Elles convinrent que l'on souperoit ce soir-là plus tard qu'à l'ordinaire, et que les domestiques veilleroient de même, afin que Manassez, fatigué d'attendre, se retirât de son propre mouvement. Cette résolution fut suivie, et il étoit près de minuit que, contre la coutume du pays, il paroissoit encore de la lumière à la plupart des fenêtres de la maison. A la vé-

rité, l'amoureux rabbin, qui étoit là depuis dix heures, trouvoit déjà le temps très-long, comme on l'avoit prévu, mais il ne songeoit pas pour cela à se retirer, quoique la pluie commençât à tomber d'une grande force, et qu'il n'y eût pas le moindre couvert dans tout le parterre pour mettre à l'abri de l'inondation le chapeau de castor, le collet de point et la veste de velours noir, dont il s'étoit ajusté pour s'ôter cette mine antique qui ne plaisoit point à Josébeth. Par bonheur pour elle, l'air obscurci de toutes parts faisoit une nuit très-noire. La seule chose qu'elle avoit à craindre en cette rencontre étoit que, des maisons voisines ou des fenêtres de la sienne, on ne vît un homme dans son jardin à l'heure qu'il étoit, et en l'absence de son mari. Ce n'est pas que, pour elle qui le savoit là, elle ne s'aperçût qu'il se mouilloit toujours, et que néanmoins il

ne paroissoit pas trop disposé à s'en retourner. Elle se crut donc obligée de faire coucher tout son monde, croyant qu'il suffisoit pour sa sûreté que la porte de la balustrade et celle du jardin fussent fermées. Manassez, qui ne trouva pas la première ouverte, ainsi qu'on lui avoit promis, crut, comme on se flatte toujours en de pareilles occasions, que Josébeth avoit été mal obéie. Ainsi, ne perdant pas courage et voyant toutes les bougies éteintes, il se résolut de passer par-dessus la balustrade, quoiqu'elle eût, de ce côté-là, plus d'une toise de hauteur, et il fit si bien en s'appuyant des pieds sur les pattes de fer qui attachoient le barreau du coin à la muraille, qu'il arriva enfin au haut du balustre. « Voilà, dit Josébeth à Salomonne, en se tuant de rire, le patriarche de la synagogue joliment perché, et tu m'avoueras que c'est là une rare méthode d'obéir

aux inspirations divines ; » car elles considéroient cette plaisante escalade d'une fenêtre où il ne les apercevoit pas, à cause de l'obscurité. « Je vous avoue, madame, lui répondit sérieusement Salomonne, que cela commence à m'attendrir le cœur. — Folle que tu es, reprit Josébeth en lui donnant du coude, je te conseille d'en pleurer. — Que voulez-vous, répliqua la nourrice, il est naturel d'avoir compassion des malheureux, et puis, un homme de cette importance ! — C'est pour cela même, interrompit l'aimable juive, qu'il ne mérite pas qu'on ait pitié de lui. Si cet homme d'importance que tu dis ne se fût mêlé que de nous expliquer la loi aux jours du sabbat, et de faire les encensements à toutes les nouvelles lunes, j'aurois toujours été son amie. Mais, puisqu'il oublie son âge et sa profession pour se porter à des excès de jeunesse

et de galanterie, et qu'il se joue de la religion afin de nous perdre d'honneur, il n'y aura désormais personne que je méprise autant que lui. » Cependant le rabbin étoit descendu sans peine dans la cour, parce que le terrain, qui y étoit beaucoup plus haut que dans le jardin, alloit jusqu'à la moitié de la balustrade, et puis, ayant couru à la porte qu'il espéroit trouver ouverte, il eut le chagrin de la voir si bien barricadée qu'il commença à se douter qu'on avoit bien voulu lui manquer de parole. Toutefois, pour ne pas se reprocher à lui-même d'avoir rien négligé des devoirs de la persévérance, il gratta quelque temps, quoique la pluie tombât toujours, toussa et jeta de petites pierres aux vitres; enfin il éveilla les épagneuls de Josébeth, qui firent tant de bruit que Manassez, craignant d'être surpris, et avec cela voyant que le jour étoit proche, remonta sur

la balustrade et crut qu'encore qu'elle fût fort haute du côté du jardin, il n'avoit qu'à se laisser couler doucement tout du long pour descendre. En effet il n'y auroit rien eu de plus aisé si sa veste de velours ne se fût point embarrassée dans les grandes pointes de fer qui bordoient le haut de la balustrade ; le poids de son corps, tirant toujours l'étoffe plus fort contre ces pointes, les fit entrer tout à fait dedans, de sorte que le docteur de la loi se vit tout à coup suspendu, bien qu'il s'en fallût peu qu'il ne touchât des pieds à terre, et il fut contraint, après des efforts inutiles, de déboutonner sa veste et de tirer ses bras hors des manches pour se débarrasser. Il n'y avoit plus qu'à dégager aussi la veste qui demeuroit accrochée, et il s'assuroit bien de la ravoir, mais un grand éclat de rire qui se fit entendre en ce moment à une fenêtre, joint au

bruit que les épagneuls avoient recommencé, quand ils ouïrent Manassez se débattre contre les barreaux, obligea le pauvre homme de se retirer bien vite par la porte du jardin, qu'il ferma le plus doucement qu'il put. Josébeth continuoit à rire de toute sa force, parce qu'elle trouvoit de la justice à se divertir extrêmement d'un homme qui lui avoit donné, le jour même, tant de chagrin. Elle n'oublia pas, dans l'excès du plaisir dont cette aventure la régaloit, d'envoyer Salomonne ôter la veste du rabbin de la balustrade, et, comme elle étoit toute percée de pluie, elles jugèrent qu'il devoit l'être aussi lui-même jusqu'à la peau. « Hélas! dit Salomonne, après une telle fatigue, à l'âge qu'il a, il est impossible qu'il n'y succombe, et vous allez être, madame, la double cause de sa mort. — Qu'il meure ou qu'il vive, répondit brusquement Josébeth, qu'il

continue à m'aimer ou à me haïr! rien de tout cela ne m'importe ; mais ce que je considère uniquement en ceci , c'est que m'en voilà délivrée , et qu'après s'être attiré une confusion si grande, je ne dois pas craindre qu'il m'importune jamais [1]. En effet, Manassez se trouva dans cette résolution lorsqu'il fut de

[1] Voici comment le cardinal de Retz raconte lui-même sans pudeur sa tentative lorsqu'il était prisonnier, en 1654, au château de Nantes : « Mme de La Vergne.... m'y vint voir, et y amena Mlle de La Vergne sa fille, qui est présentement Mme de La Fayette. Elle étoit fort jolie et fort aimable, et elle avoit de plus beaucoup d'air de Mme de Lesdiguières. Elle me plut beaucoup, et la vérité est que je ne lui plus guère, soit qu'elle n'eût pas d'inclination pour moi, soit que la défiance que sa mère et son beau-père lui avoient donnée dès Paris même, avec application de mes inconstances et de mes différentes amours, la missent en garde contre moi. Je me consolai de sa cruauté avec la facilité qui m'estoit assez naturelle, et la liberté que

retour chez lui ; il jura même qu'il perdroit Josébeth s'il en pouvoit jamais trouver l'occasion, et il tomba dans une mélancolie si noire que quand les députés furent revenus de Rotterdam, huit jours après leur départ, et qu'ils allèrent le trouver pour lui rendre compte de leur négociation, dont le succès ne donnoit aux juifs ni découragement ni

M. le maréchal de La Meilleraye me laissoit avec les dames de la ville, qui estant à la vérité très-entière, m'estoit d'un fort grand soulagement. »

Il est difficile de ne pas reconnaître, dans l'auteur de cette mise en scène du célèbre cardinal, la même personne qui a modifié la 336e maxime de La Rochefoucauld : *Une haine trop vive nous met au-dessous de ceux que nous haïssons ; à peu près*, ajoute l'annotateur, *comme ceux qui baissent la tête pour en donner un coup dans le ventre* (à leurs adversaires), *mais pour tâcher ensuite de s'élever au-dessus d'eux*. Voy. l'édit. Elzév. des Réflexions, donnée par M. Duplessis, chez P. Jannet, et notre *Append.*

espérance, il écouta leur relation avec une froideur qui les étonna. Il n'y avoit guère plus d'un mois que tout cela étoit arrivé, lorsque se fit l'engagement de Josébeth et de Villeneuve; et certainement c'étoit le plus beau moyen de se venger qui pût jamais s'offrir au rabbin outragé, s'il eût été aussi heureux à le découvrir que ces amants emportés étoient négligents à se cacher. Témoin l'imprudence qu'ils avoient eue tous deux de s'exposer comme ils venoient de le faire dans une synagogue, qui étoit de tous les lieux du monde celui où Manassez avoit le plus d'espions et de crédit. Aussi quand le cavalier françois sut cette histoire, que Salomonne lui conta après qu'elle l'eut amené chez elle, il en conclut qu'il falloit que sa maîtresse et lui se ménageassent tout autrement à l'avenir. La confidente se chargea de l'en avertir jusqu'à ce qu'il l'en conjurât

lui-même, et afin de commencer par lui la pratique d'un avis si important : « D'aujourd'hui je ne sortirai point d'ici, dit-il à Salomonne, que la nuit ne soit venue. Ainsi, trouvez bon, chère amie, que je sois votre hôte jusqu'à ce soir ; voilà, continua-t-il, ma pension que je vous avance, » et en parlant de la sorte il lui fit une nouvelle libéralité. Ensuite il quitta ses habits de femme pour reprendre sa première forme. Mais il fut aussi longtemps à se déshabiller que les dames ont coutume de l'être à s'ajuster lorsqu'elles ont quelques desseins à cœur, parce qu'à chaque pièce des vêtements de Josébeth qu'il retiroit, il entroit dans une rêverie dont il ne revenoit pas sitôt. Quand il en fut à la chemise, qu'elle lui avoit aussi envoyée, il lui vint, en la passant sur sa tête, la plus folle pensée du monde, qu'il exécuta dès qu'il eut remis la sienne, après

avoir un peu songé, car, ayant étendu sur la table cette chemise de Josébeth, il écrivit, sur le devant à l'endroit du cœur, ces vers en caractères moulés, comme si la chemise même eût parlé :

D'un amant sans égal et de sa souveraine
 J'ai senti palpiter les cœurs,
Et je puis assurer de science certaine
 A bien juger de leurs ardeurs,
Que celui de Daphnis étoit fait pour Climène.

Les choses que la passion fait faire semblent ridicules aux personnes qui ne sentent rien, mais ceux qui les font les regardent comme de grands mystères. Celle-ci n'étoit qu'une badinerie d'amour ; néanmoins Villeneuve s'applaudissoit en lui-même d'une invention si rare, et il espéroit bien que Josébeth y trouveroit au moins la grâce de la nouveauté. Dans cette pensée, il fit partir Salomonne et la chargea de faire remarquer cette plaisanterie à sa maîtresse,

avec ordre surtout de lui dire adroitement qu'il ne se voyoit point de galanterie pareille dans toutes les histoires du temps passé. Car il savoit bien que la singularité étoit un agrément infaillible pour la dame, et dès lors il ne douta point qu'une gaieté, qui n'étoit pas fort adroite, ne la réjouît avec ce nouvel assaisonnement. Cependant le loisir dans lequel il se trouva le fit souvenir du larcin qu'il avoit fait la nuit précédente dans un pavillon de la synagogue, et qu'il avoit eu soin de retirer de la poche de sa jupe avant de la renvoyer. Il déplia donc le rouleau et trouva parmi trois ou quatre papiers qu'il avoit pris un portrait grand à peu près comme la main, qui représentoit une femme en deuil, de l'âge de trente ans, mais d'un air si gracieux, qu'il falloit connoître Josébeth pour n'être point charmé de cette peinture. « Je ne serai pas long-

temps en peine de savoir qui est cette merveilleuse personne, dit Villeneuve tout ébloui; les papiers que je tiens m'en diront assurément quelque chose. » En parlant ainsi il prit le papier qui se trouva sous sa main, c'étoit une lettre, et la suscription portoit : « Pour la courageuse Abigaïl; » l'écriture étoit d'un homme, et voici ce que la lettre disoit: « Quoi! madame, aller chez vous quatre jours de suite, à des heures différentes, sans vous rencontrer une seule fois! Vous chercher dans tous les lieux où l'on vous croit, et apprendre à chaque maison qu'il n'y a qu'un moment que vous êtes sortie! Eh! le moyen après cela que je sois aussi satisfait de ma prison que vous voulez me persuader si souvent que je dois l'être! Que ne faut-il donner la moitié de mon sang pour que vous soyez de l'humeur de Josébeth que l'on trouve toujours au logis? Il est vrai

que votre portrait me consoleroit un peu de vos éclipses ; et plût à Dieu qu'il me pût consoler de même d'une banqueroute de quarante mille rixdalers que l'on me fait à Gênes, et d'un vaisseau que les corsaires d'Alger m'ont enlevé ! Mais enfin, si vous me savez quelque gré de tout ce que je voudrois faire pour vous acquérir, il faut que vous me ménagiez, s'il vous plaît, d'une tout autre manière. » Voilà tout juste, dit Villeneuve en riant, de la galanterie de Hollande et le vrai style d'un Cupidon de magasin. O quelles douceurs et quelles fleurettes ! Malheur à Abigaïl si elle a fait la fortune de ce brutal ! on pourroit en juger par sa réponse. En effet, il la trouva dans le papier suivant, et elle étoit ainsi conçue : « Si vous étiez aussi raisonnable que vous êtes grondeur, bien loin de me quereller, vous me féliciteriez de voir finir la captivité

de deux ans où la cérémonie du veuvage me retenoit. Non pas que je prétende me servir de ma liberté si inutilement que vous l'osez dire. Mon dessein est de l'employer aux devoirs de la bienséance et de l'honnêteté. Le lieu même d'où je vous écris maintenant en est une preuve, puisque me voici dans une des tentes de la synagogue, au hasard d'y passer une nuit fort mauvaise, si le plaisir que j'aurai de m'y entretenir de nos espérances ne vient à mon secours tant qu'elle durera. Ainsi je me partagerai entre vous et les rabbins; ils auront la cérémonie et vous aurez la solidité. L'habitude que je me suis faite de vous être bonne me tire ces mots de tendresse malgré moi, car vous ne les méritez nullement, et vous êtes bien moins digne encore de la peinture que vous demandez. Je vous l'envoie pourtant, à condition que le deuil que vous y verrez

fera souvenir qu'il m'est libre de
ıer mon cœur à celui qui se fera le
x aimer. Ce n'est pas que je veuille
is me contraindre.... » Cette lettre,
'étoit pas achevée, faisoit assez voir
plaisant caractère d'esprit c'étoit
bigaïl. Aussi Villeneuve, qui étoit
trant, y découvrit aisément le na-
de cette juive, et dès ce moment
nçut tant de mépris pour elle, que
ıt sa lettre, tout indigné : « Il paroît,
l, si peu de cœur dans cette réponse,
le dépit qu'on en a empêché qu'on
ırque l'esprit qu'il pourroit y avoir.
que Josébeth, mon aimable José-
a bien l'âme plus belle! qu'elle a
grâce à faire la fière ! et qu'elle est
ıe avec toute sa fierté ! » Cette pen-
le fit un peu rêver. « Et pour ce qui
l'Abigaïl, continua le chevalier, il
nécessairement qu'elle passe pour
libertine dans sa religion, puisque

les juives font profession de vivre retirées, et que celle-ci ne fait autre chose que se promener. » Il ne restoit plus qu'un papier que Villeneuve ouvrit, et il vit que c'étoit un chiffre pour écrire secrètement, avec une clef pour se parler par signes. L'écriture n'étoit pas de la même main que les deux lettres précédentes, et elle étoit encore toute fraîche, ce qui faisoit juger aisément que ce papier avoit été apporté là à dessein d'être étudié ou copié. Après toutes ces lectures, il fut étonné, quoique élevé à la cour et à l'armée, d'avoir trouvé des occupations si réjouissantes dans un lieu tout consacré au culte divin. « Si les dames juives, dit-il, s'acquittent des autres devoirs de leur religion comme elles font de la cérémonie des tentes, voilà la loi de Moïse assez galamment observée. » Au moment qu'il faisoit cette réflexion Salomonne arriva, et il

n'eut que le temps de faire un rouleau des papiers et de les mettre dans sa poche. « Je viens, dit-elle, d'éveiller agréablement une endormie, et Josébeth n'a jamais tant ri qu'il y a un instant, quand elle a vu vos beaux vers sur sa chemise. Il est vrai, continua la messagère, qu'une petite mélancolie l'a prise sur la fin, à l'endroit où vous dites : « que « le cœur de Daphnis étoit fait pour Cli-« mène. » « Hélas ! a-t-elle dit avec un « grand soupir, c'est ma pensée comme « la sienne, que nous sommes faits l'un « pour l'autre, et j'espère bien aussi « qu'une si heureuse destinée s'accom-« plira. » Ensuite elle a repris sa belle humeur, et vous en verrez des marques dans ce billet qu'elle vous envoie. » Villeneuve le décacheta avec empressement et y lut : « Je croyois être, quand je m'y mets, la plus folle créature du monde, mais je n'ose plus me donner cette

louange depuis que j'ai vu votre madrigal. L'étoffe et la façon en sont également divertissantes, et il n'y a pas jusqu'à l'endroit où vous l'avez placé qui n'ait sa plaisanterie à part. Ainsi voilà ma chemise devenue propre à être mise dans l'histoire, et ce sera désormais ma chemise des grands jours; sans manquer toutefois à la précaution que j'estime aussi bien que vous absolument nécessaire. Prenez donc les mesures qu'il faudra avec Salomonne afin que je n'aie qu'à approuver ce que vous aurez concerté tous deux. » Ces mesures, que Villeneuve et la nourrice prirent ensemble, furent qu'il ne verroit Josébeth de huit jours, et qu'il feroit remarquer à son valet la maison de Salomonne, afin de l'y envoyer tous les soirs avec un billet. Après cela, voyant son hôtesse occupée à lui apprêter à manger, il lui demanda avec une négligence affectée,

comme s'il n'eût eu autre chose à dire, qui étoit une personne qui s'appeloit Abigaïl, et si c'étoit le nom d'un homme ou d'une femme. « Vous n'avez, répondit la vieille, en continuant toujours ce qu'elle faisoit, qu'à vous adresser à Josébeth pour lui faire cette question, ce sera le moyen d'accommoder diablement vos affaires. Mais encore, poursuivit-elle, à qui en avez-vous ouï parler? — Trois passants, dit-il, qui se sont arrêtés sous vos fenêtres avant que vous vinssiez, ont tant de fois prononcé le nom d'Abigaïl qu'il m'est resté dans la mémoire. — Venez çà, dit Salomonne en le tirant par le bras, voyez-vous au delà de ces jardins ce dôme couvert de plomb doré, avec un grand vitrage autour? c'est la maison d'Abigaïl; mais au moins, continua-t-elle, vous ne direz point à Josébeth que je vous en ai parlé, » et Villeneuve en ayant donné parole,

elle ajouta : « Abigaïl est de Bruxelles, où son père, qui étoit Espagnol et juif secret, avoit une charge considérable, à ce qu'on dit, à la cour du Cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas. L'agent de la nation portugaise, qui réside à Amsterdam pour le commerce, l'ayant vue à un voyage qu'il fit en Brabant, la demanda en mariage, et fut préféré à beaucoup d'autres, parce que dom Gomez, qui n'étoit chrétien qu'en apparence, vouloit un gendre de sa religion. Mais elle en fut bientôt veuve, et dès que la bienséance le lui permit elle épousa un second mari, juif et Portugais comme le premier, qui se nommoit Caladujar, qu'elle a encore enterré depuis près d'un an ; de sorte qu'elle est à présent libre et une des plus belles femmes de Hollande. Comme elle se pique de savoir le grand monde, à cause de la cour où elle a vécu, et qu'elle est de-

venue fort riche du bien que ses deux maris lui ont laissé, avec des conditions qui l'attachent ici, tout va magnifiquement chez elle, et on dit qu'elle n'aime rien tant que son plaisir. C'est peut-être une médisance, car elle va à la synagogue comme les autres; cependant elle a cette réputation. — Et les rabbins, interrompit Villeneuve, que disent-ils de tout cela? — Les veuves, répondit Salomonne, ont parmi les juifs beaucoup plus de liberté que les femmes et les filles, pour des raisons tirées de l'hébreu, que j'ai ouï dire plusieurs fois et que je n'ai pu retenir. Il est vrai que sous ce prétexte Abigaïl en fait un peu trop. Ce n'est pas qu'on ne lui ai donné souvent des avis sur sa conduite, et cette bonne bête de Manassez a fait quelquefois semblant de lui en savoir mauvais gré, mais pas un d'eux n'a si bien fait son devoir à l'égard de cette coquette,

que le rabbin Josaphat; c'est le plus vertueux et le plus savant de tous nos docteurs : il nous prêcha la grande fête des expiations, qui arrive le dixième de septembre, et il descendit si fort dans le particulier, en blâmant la licence des veuves, qu'on vit bien qu'il parloit à Abigaïl. Néanmoins ses exhortations furent inutiles par la malice des autres rabbins, qui, prenant occasion de ce que celui-ci n'a point de barbe, disoient partout qu'il ne crioit ainsi contre le sexe qu'à cause qu'il a une imperfection naturelle qui lui en donne de l'éloignement. Avec cela Abigaïl a si bien su cajoler tout le monde, par une certaine bonté caressante qu'elle a, qu'on s'est enfin accoutumé à la laisser vivre à sa fantaisie. — J'attends toujours, interrompit encore Villeneuve, que vous m'appreniez ce que Josébeth peut avoir à démêler avec cette Abigaïl. — C'est

ici la fin de l'affaire, répondit la nourrice, qui mouroit d'envie de tout dire; et si vous recevez jamais aucune marque de ma confiance, ce sera assurément celle-ci. Vous saurez donc que Wanbergue devint passionnément amoureux d'Abigaïl quand elle eut perdu son premier mari. Ils sont tous deux de même âge; par je ne sais quelle sympathie elle l'aima aussi, et il fit tout ce qu'il put auprès de son père pour épouser cette jeune veuve. Mais le bonhomme à qui elle n'avoit jamais plu à cause de sa galanterie, s'y opposa fortement, et c'est ce qui lui fit hâter le mariage de son fils à la première proposition que le père de Josébeth lui en fit environ le même temps. Néanmoins le bonheur de posséder une femme si accomplie n'a pu détruire chez Wanbergue l'amour qu'il avoit pour Abigaïl. Il a toujours continué de la voir, et, entre nous, je crois

qu'il en est idolâtre. Vous voyez bien, ajouta Salomonne, que c'est outrager sensiblement une femme que d'en user de cette manière. Non pas que Josébeth se soucie beaucoup d'être aimée de son mari, mais elle a peine de voir qu'il lui en préfère si injustement une autre. Car encore qu'Abigaïl ait des charmes, elle ne peut, je vous jure, être comparée à Josébeth, ni en jeunesse ni en esprit. » Villeneuve fut du sentiment de Salomonne sur l'indignité qu'on faisoit en cela à sa maîtresse; il n'en fut pourtant pas fâché, parce que cette diversion de Wanbergue accommodoit ses affaires. Commençant donc à regarder la nourrice, non plus comme une soubrette, mais comme une fort habile femme, il se mit à faire avec elle des réflexions de bel esprit. « Je vous avoue, lui dit-il, que la réputation qui vient de la beauté est quelque chose de si délicat parmi les

dames, qu'encore qu'elles aient la plus grande indifférence du monde pour quelqu'un, jamais pourtant cette indifférence n'ira jusqu'à vouloir bien que ce quelqu'un-là porte ailleurs ses soupirs et ses hommages. Avec autant de fierté qu'il vous plaira, une belle regarde toujours la fuite d'un amant, qu'elle n'estimoit point, comme autant de diminué sur son empire, et de sa vie elle ne pardonnera à ce serviteur inutile d'avoir osé lui en préférer une autre, par un second engagement. — Mais encore, dame Salomonne, continua Villeneuve, afin de passer le temps, parlons un peu de ce qui vous touche et dites-moi, de grâce, comment vous avez fait pour avoir tant d'esprit ; car vous dites tout ce que vous voulez, et on ne sauroit penser les choses plus raisonnablement que vous faites. — Vous croyez rire, répondit-elle, mais telle que vous me voyez j'ai lu les *Fem-*

mes fortes du P. Lemoine, et il s'est trouvé des illustres qui m'en ont autrefois conté. — Vous avez tant de beaux restes, reprit Villeneuve, que je me persuade aisément vos victoires passées. Mais encore pourroit-on connoître quelqu'un de ces illustres dont vous avez ainsi triomphé? — Oui, poursuivit la vieille, tout épanouie au souvenir de sa jeunesse, oui, des plus galants et des mieux faits. Et quand je vous dirai qu'il a été un temps où un maréchal de France n'aimoit que moi, je ne vous conterois pas une fable. Je n'avois pas encore dix-huit ans qu'il disoit que j'avois trop d'esprit pour une Lorraine, et il faisoit du bien à notre famille à ma considération. Même, une fois qu'il revenoit de son ambassade de Suisse, il se détourna de douze lieues pour passer chez nous, exprès, disoit-il, pour me voir; et il m'assura, en partant, que s'il faisoit imprimer

quelque jour son histoire, il y parleroit de moi. — Il faut donc, interrompit Villeneuve, que ce soit le maréchal de B.... — Vous l'avez deviné, ajouta Salomonne, et j'eus sa connoissance parce que mon père tenoit une métairie de la terre de Harouel, qui appartenoit à ce maréchal. — Il ne faut pas demander, dit le François, si un amant de cette importance eut enfin sujet de se louer de votre bonté? — Hélas! continua la nourrice, c'étoit un si bon cœur, qu'en vérité.... Mais vous riez, reprit-elle, vous êtes un malicieux, et moi je suis bien simple de vous amuser ainsi, au lieu de vous laisser écrire un mot à Josébeth avant que de retourner chez vous. » Il fit donc une réponse pleine de tendresse à la lettre du matin, et la pria par une inquiétude de passion, qu'il la vît au bout de trois jours au lieu de huit, dont lui-même avoit fait la proposition. Avant

que Salomonne sortît, il lui demanda si, par hasard, elle n'auroit point de l'écriture de Wanbergue, pour quelque dessein qui lui venoit dans l'esprit? Elle chercha dans un tiroir et trouva un mémoire pour des commissions de femmes, écrit de la main propre de ce juif, que Josébeth lui avoit donné depuis quelques jours. Quand elle fut partie, Villeneuve, qui avoit un certain soupçon depuis ce qu'il avoit appris des affaires d'Abigaïl, tira de sa poche la lettre de l'amant brutal, qu'il avoit prise dans la synagogue, et l'ayant confrontée avec le mémoire que la nourrice venoit de lui donner, il reconnut que c'étoit la même main, et que Wanbergue avoit écrit l'un et l'autre. Il ne sut d'abord si cette rencontre devoit lui donner de l'indignation ou de la joie. D'un côté, il considéroit que, convaincre une femme de l'infidélité de son mari, c'est un moyen assuré de

se faire valoir auprès d'elle. D'un autre côté, l'admiration qu'il avòit pour Josébeth lui faisoit regarder avec colère la bêtise d'un homme qui, ayant une femme d'un si grand mérite, la négligeoit pour une autre qui ne la valoit pas. Tout cela le fit penser en lui-même s'il communiqueroit cette affaire à sa maîtresse. Les femmes d'esprit et qui se piquent comme celle-ci d'une haute réputation de vertu, disoit Villeneuve, se traitent autrement que les stupides et les coquettes. Chaque nouvelle qui se répand de l'intrigue de quelques autres est une alarme pour elles, et dans la crainte qu'elles ont d'être découvertes à leur tour, elles font des moralités sur la vanité du monde, et renoncent aux amitiés pour six mois, sans se mettre en peine de ce qu'un pauvre garçon deviendra. « Que sais-je, moi, si Josébeth, apprenant que la galanterie d'une autre a été reconnue par

une voie si extraordinaire, n'ira point se mettre en tête de faire la réserve, par la peur qu'elle aura d'être surprise de même, par quelque moyen imprévu? » Le cavalier n'avoit ces pensées toutes naturelles que parce qu'il ignoroit combien étoient sérieuses et légitimes les intentions de Josébeth. Dans cette erreur il conclut de ne rien dire à la belle juive des amours de son mari, et en même temps il vit entrer Salomonne. « Je vais bien vous étonner, dit-elle, après ce que vous m'avez tantôt ouï dire; devineriez-vous en quelle compagnie je viens de laisser Josébeth? — Avec Manassez, répondit Villeneuve. — Non, répliqua-t-elle, ce n'est pas lui, mais j'aurois juré de l'y trouver plutôt que la personne que j'y ai rencontrée. En un mot c'est Abigaïl. Voilà, depuis trois ans, la seule visite qu'elle rend à ma maîtresse. Il faut qu'il y ait du mystère caché

là-dessous. » Il y en avoit sans doute du mystère, et la nourrice disoit vrai. Car Abigaïl, qui étoit en peine des papiers qu'elle avoit perdus la nuit précédente, ne savoit à qui s'en prendre ; et quoique ce fût assez sa coutume de se mettre au-dessus de toutes choses, son indifférence l'abandonna pourtant en cette occasion, et ce fut un fort grand sujet de chagrin pour elle d'ignorer en quelles mains ce qu'elle cherchoit pouvoit être. Néanmoins, comme il est naturel, quand on est surpris sans savoir par qui, d'en soupçonner d'abord ceux qui ont intérêt à nous surprendre, Abigaïl, qui savoit que Josébeth avoit passé cette même nuit dans la synagogue, comme elle, ne douta presque plus qu'elle n'eût ses papiers. Dans cette pensée elle écrivit de grand matin à Wanbergue, pour qu'il vînt lui parler. On ne sauroit croire à quel excès de colère il s'emporta quand il apprit ce

qu'Abigaïl avoit à lui dire. « Oui, disoit-il, parlant de Josébeth, je consentirois au naufrage de deux navires qui me viennent des Indes, plutôt que de souffrir que cette femme impérieuse eût un tel avantage sur moi. » Ensuite il maltraita Abigaïl de paroles, tout comme si elle eût dépendu de lui. Mais la juive, qui savoit gouverner cet esprit emporté, le ramena sans peine, en lui faisant comprendre que ce malheur ne lui étoit arrivé qu'à cause de l'empressement qu'elle avoit eu de le satisfaire plutôt que de songer à la dévotion des tentes ; et qu'au reste, si l'un d'eux avoit à regretter quelque chose en cette rencontre, c'étoit assurément elle, qui y avoit perdu son portrait, « pour avoir eu, disoit-elle à Wanbergue, trop de hâte de vous l'envoyer. » Enfin ils convinrent tous deux qu'Abigaïl feroit visite à Josébeth, pour essayer dans la conversation de faire

quelque découverte sur ce qui les inquiétoit. Josébeth fut tentée de faire dire qu'elle n'étoit pas à la maison quand Abigaïl la fit demander. Mais enfin, l'honneur qu'elle se faisoit d'être toujours au logis, l'obligea, quelque peine qu'elle en eût, à souffrir la visite de cette personne. Aussi la reçut-elle avec une froideur qui dura toujours, quoique Abigaïl affectât de lui faire toutes les caresses possibles. Elle loua Josébeth de sa beauté, et la préféra à toutes les autres beautés de la ville. Après elle aborda le sujet des tentes, et parlant du désordre qui étoit arrivé cette nuit-là dans la synagogue, à cause du voleur qu'on y avoit surpris : « On ne découvre pas, dit-elle, tous ceux qui font des larcins dans ce saint lieu, et il y en a bien d'autres que le malheureux qu'on y a arrêté, qui abusent de la dévotion d'une si grande fête, pour avoir la facilité de prendre ce

qui ne leur appartient pas. » Ces paroles, que Josébeth prit dans un autre sens qu'Abigaïl ne les disoit, lui donnèrent une frayeur mortelle, et elle crut dès lors son secret découvert. Néanmoins, comme elle avoit naturellement une fermeté d'esprit qui se répandoit jusque sur son visage et dans le ton de sa voix, elle ne se troubla nullement à ce discours d'Abigaïl, tout embarrassant qu'il étoit pour elle. Au contraire, non-seulement elle se courrouça contre l'impiété des gens qui dérobent dans les lieux sacrés, mais parce qu'on ne repousse jamais mieux un soupçon qu'en blâmant bien fort les fautes dont on se sent coupable. Josébeth parla encore avec horreur de ceux qui s'amusent dans les temples à toute autre chose qu'à la dévotion pour laquelle ils y doivent aller. Ces derniers mots troublèrent Abigaïl à son tour, et c'étoit quelque chose

d'assez plaisant de voir ces deux femmes s'entre-donner ainsi l'alarme au moment que chacune de son côté ne songeoit qu'à paroître innocente. Cependant, plus de la moitié de la peur fut pour Abigaïl, car la réplique de l'autre juive lui fit venir une rougeur qu'elle ne put cacher ; et enfin, après avoir fait encore une demi-heure de conversation fort gênée, elle se retira sans avoir pu rien pénétrer des pensées de Josébeth, qui, pour sa part, étoit un peu remise de la crainte que cette conversation lui avoit donnée d'abord, mais non pas tant qu'elle n'eût une très-grande impatience de conférer avec Villeneuve sur cette affaire; de sorte qu'ayant lu son billet, que Salomonne avoit mis en un endroit qu'elle remarqua pendant la visite d'Abigaïl, elle lui en écrivit un autre, pour l'avertir de se rendre dans trois jours, ainsi qu'il le souhaitoit, chez Salomonne,

et de n'y point venir qu'il ne fût nuit toute noire, comme aussi de ne point sortir de la maison de Salomonne qu'il ne fût bien tard, maintenant qu'il y étoit. Villeneuve obéit à cet ordre de Josébeth, et ne se retira qu'après dix heures, ayant eu parole de la nourrice que son valet de chambre la trouveroit le lendemain au soir à la maison. En effet, ils n'y manquèrent ni l'un ni l'autre, car Dumarest, à qui son maître avoit fort bien marqué le logis de Salomonne, la rencontra chez elle et lui donna une lettre, qu'elle porta à l'heure même à Josébeth. La belle juive, qui vit quelques gouttes de sang à ce papier, en sentit d'abord son cœur troublé, quand elle l'eut ouvert et y lut avec émotion ces mots :

Unique confident de mon aimable peine,
Qu'un feu trop dévorant a contraint de sortir,
Allez témoigner à Climène
Ce que vous venez de sentir

Au fond d'une brûlante veine
Où l'amour vous faisoit languir.

A la vérité, ces vers étoient médiocres, mais ils marquoient une grande passion, et étant écrits avec du sang, tout cela en rehaussoit le prix. Néanmoins la signification n'en paroissoit pas bien claire à Josébeth ; c'est ce qui lui fit envoyer Salomonne, pour s'informer en quel état étoit Villeneuve. Le valet rapporta que son maître s'étoit trouvé si échauffé toute la nuit, qu'il avoit été saigné le matin, mais qu'alors il se portoit mieux et qu'elle le verroit dans deux jours. « Voilà, dit Josébeth en riant, montrer de la passion à peu de frais, et c'est une habileté fort grande de savoir ménager ainsi une tendresse sur le soulagement de sa santé. — Oh bien, interrompit Salomonne, vous êtes trop difficile à servir. Est-ce que vous vouliez que ce pauvre garçon se donnât

un coup de poignard pour vous envoyer de son sang? Il faudroit, pour en venir là, qu'il se vît dans le désespoir; mais, grâce à vos bontés, il n'a pas trop de sujet de se croire misérable. — Que tu es insupportable avec tes moralités! reprit Josébeth; ne vois-tu pas bien que je veux rire? » Et comme elle se trouva alors de la plus belle humeur du monde, elle prit une plume et fit cette réponse à Villeneuve, sur les vers de son madrigal:

Toute ardente qu'est ta peine,
Garde-toi bien d'en sortir;
Tu ferois tort à Climène,
Qui te la fait ressentir,
Elle qui n'a point de veine
Qui ne tende à te guérir.

Si ces vers n'étoient pas admirables, au moins ils n'étoient pas trop mauvais pour venir, sur-le-champ, d'une femme qui ne faisoit point la précieuse, et qui ne se mêloit de poésie que quand il lui pre-

noit envie de badiner. Aussi Villeneuve en fut charmé, et après les avoir baisés plusieurs fois, il jura de n'avoir rien fait de si bon en toute sa vie. Cependant il avoit quelque curiosité de voir Abigaïl autrement qu'en peinture, pour avoir le plaisir de remarquer l'ignorance des gens qui la comparoient à Josébeth. Dans cette pensée il alla le lendemain à la synagogue, sachant bien que Josébeth ne sortiroit point ce jour-là, et il s'attacha uniquement, lorsqu'il y fut, à considérer les personnes qui entreroient ou sortiroient à la cinquième tente dans laquelle il avoit pris le portrait et les papiers. Il étoit déjà passé beaucoup de femmes sans qu'il y prît aucune part, lorsqu'il en vit venir une qui arrêta ses regards plus que toutes les autres. Elle étoit vêtue fort simplement, parce que la loi défend d'apporter aucun ajustement à cette fête; mais sa taille étoit

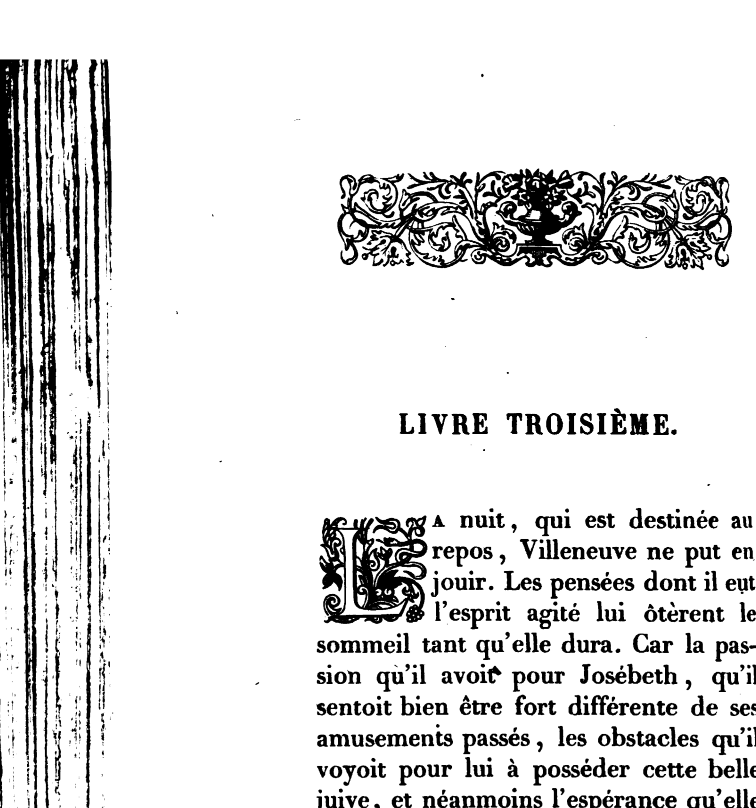
toute seule quelque chose de si riche et de si beau, et il paroissoit une majesté si grande dans sa démarche, aussi bien que dans le bas de son visage, qu'un voile de gaze, qui lui descendoit jusqu'à la bouche, avoit laissé découvert, que tout cela fit dire à Villeneuve en lui-même que c'étoit Abigaïl. Dans l'impatience où il étoit de s'en assurer, il alloit arrêter une femme qui suivoit cette personne avec un paquet de hardes sous le bras, au moment qu'il aperçut que la première entroit au cinquième pavillon à main gauche, ce qui étoit justement ce qu'il attendoit. « Si le reste, dit-il, répond à ee que j'ai déjà vu, elle est certainement admirable. » Il voulut la voir encore avec sa mante, dont elle parut en effet un moment après toute couverte pour aller prendre rang parmi les autres. Elle les dépassoit toutes de la tête, et elle tenoit son rameau avec une

grâce qui lui étoit toute particulière. Comme ce gentilhomme avoit naturellement l'âme belle, et un grand fond de probité, la vue d'Abigaïl ne l'éblouit pourtant point si fort qu'il ne fît sur cette dévotion où il la voyoit occupée des réflexions de bon sens. « Oh ! qu'il est bien vrai, disoit-il alors en lui-même, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ! puisque quand les méchants se contraignent pour paroître gens de bien, ils confessent hautement par là qu'il n'y a que l'intégrité des mœurs qui donne une réputation solide, et que tous les autres biens de la vie ne font point d'honneur sans celui-là. Car je sais en conscience qu'Abigaïl n'est qu'une libertine ; néanmoins, cette figure de piété où je la vois me paroît quelque chose de si beau, qu'il s'en faut peu qu'une apparence si trompeuse ne me fasse oublier le déréglement que j'ai

découvert en elle il y a quelques jours dans ce lieu-ci. Et je gagerois qu'elle-même se croit encore assez pieuse pour pouvoir au moins conserver ces dehors de religion. » Toutes ces réflexions se terminèrent à Josébeth, comme il est naturel à ceux qui ont dans l'esprit quelque impression dominante d'y faire venir toutes leurs autres pensées. « J'avoue, poursuivoit-il, que Josébeth n'a pas montré non plus un fort grand zèle pour la fête des pavillons. Mais elle est jeune, elle passe sa vie dans une solitude perpétuelle ; enfin il se peut bien faire qu'elle ne soit pas juive dans son cœur, et ce sont là tout autant d'excuses pour elle. » En s'entretenant ainsi, il reprenoit le chemin de son logis, et jetoit de temps en temps les yeux sur le portrait d'Abigaïl. Aussitôt qu'il avoit cessé de le regarder, l'idée de Josébeth se présentoit à lui, et, faisant comparaison de cette

image qu'il portoit dans l'âme avec celle qu'il tenoit à la main, il remarquoit dans la première un certain air de sincérité et de constance que la peinture de l'autre ne promettoit pas. Au contraire, il trouvoit dans la physionomie de cette veuve je ne sais quoi qui tenoit de la légèreté et de la fourberie. Et en effet c'étoit là le vrai caractère d'Abigaïl.

FIN DU LIVRE SECOND.



LIVRE TROISIÈME.

La nuit, qui est destinée au repos, Villeneuve ne put en jouir. Les pensées dont il eut l'esprit agité lui ôtèrent le sommeil tant qu'elle dura. Car la passion qu'il avoit pour Josébeth, qu'il sentoit bien être fort différente de ses amusements passés, les obstacles qu'il voyoit pour lui à posséder cette belle juive, et néanmoins l'espérance qu'elle lui avoit donnée de pouvoir l'acquérir légitimement, tout cela répandoit dans son âme des ténèbres encore plus noires

que celles de la nuit, quoique le ciel qui étoit couvert rendît celle-là tout à fait obscure. Surtout, le sens qu'il se doutoit qu'eût un endroit particulier de la lettre de Wanbergue l'inquiétoit furieusement. « Il faut supposer, disoit-il, comme une chose certaine, que cet indigne mari voudroit que Josébeth fût morte, pour pouvoir se marier avec Abigaïl. Mais que sais-je, moi, s'ils en demeureront tous deux à cette mauvaise volonté? Ils n'ont guère de conscience l'un et l'autre. Des personnes de cette trempe vont aisément des désirs injustes aux méchantes actions. Enfin c'est un juif qui hait sa femme, il écrit à une autre qu'il voudroit faire toutes choses pour l'acquérir. Cette nation est cruelle, et l'on y respecte le mariage si peu que rien : en voilà trop pour ne pas craindre. Si après cela il arrivoit quelque malheur à Josébeth, par ma négligence,

je ne lui survivrois pas d'un moment. » Villeneuve, déterminé par ces raisons, prit le portrait et les papiers d'Abigaïl, quand il fut temps d'aller trouver Josébeth. « Eh bien ! lui dit cette aimable femme quand elle le vit, n'est-il pas vrai qu'une éclipse de quelques jours ne fait point de tort à l'amour lorsqu'il est comme il doit être ? — Je vous avoue, madame, repartit le cavalier, qu'une petite absence ne change rien à un cœur qui sait bien aimer; mais je ne vous accorde pas que ce cœur-là en soit alors plus à son aise. Au contraire, si peu que la séparation dure, c'est assez pour faire un malheureux. Car il y a, poursuivit-il, cette différence essentielle entre un époux et un amant, que celui-ci ; qui n'est guère avancé, doit regarder toute sorte d'éloignement comme le péril d'une fortune encore mal assurée ; au lieu que l'autre, dont les affaires sont

faites, se rend précieux par l'absence, et fait exprès des voyages pour aller chercher de l'amour conjugal. — Mais vous ne dites pas, interrompit Josébeth, que quand les yeux, la bouche et les oreilles ne sont point occupés d'un objet présent, le feu qui iroit se répandre dans tous ces endroits-là se réunit au cœur, et la passion en devient plus forte. Appelez cela singularité, si vous voulez, mais pour moi je trouve qu'il est bien plus agréable de gouverner ainsi la tendresse, que si l'on faisoit succéder les douceurs tellement vite, qu'il ne se mît point de désirs et d'impatience entre deux. — Je ne sais pas, madame, reprit Villeneuve, qui étoit alors trop pressé pour faire des discours en l'air, si les fréquents écarts du seigneur Wanbergue produisent entre vous deux cet effet qui vous plaît tant, mais je suis assuré que vous n'êtes pas la personne de qui l'ab-

sence l'affligeroit davantage, et qu'il y en a quelque autre sur la terre dont il craindroit d'être plus éloigné que de vous. » En parlant ainsi il tira de sa poche le portrait et les papiers; et Josébeth prit tout cela avec un empressement extrême. Elle lut la lettre de son mari la première, et y vit avec quelque satisfaction le témoignage que cet infidèle lui rendoit au moins, « d'aimer à vivre retirée. » Mais lorsqu'elle fut à l'endroit où il protestoit à Abigaïl qu'il feroit toutes choses pour l'acquérir, Josébeth s'emporta de colère; et comme il est naturel de soupçonner des derniers crimes ceux que l'on veut avoir quelque grande raison de haïr, elle n'hésita pas un moment à croire que son mari s'offroit de l'empoisonner si Abigaïl le souhaitoit; et dans cette pensée elle exhala contre lui tout ce que le ressentiment lui inspiroit. Ensuite elle lut la réponse

de la juive ; et quand elle eut achevé : « Voilà, dit-elle, le style ordinaire de cette libertine. Mais elle ne paroît point si méchante que son séducteur, et je ne vois pas ici qu'elle voudroit abuser du pouvoir que ce traître lui donne sur ma vie. Il est vrai, reprit Josébeth, que sa lettre n'est pas achevée. Peut-être que l'ordre de ma mort se seroit trouvé dans ce qu'elle auroit encore écrit. » Il restoit un papier à voir, auquel Josébeth ne pensoit pas, tant elle étoit irritée. C'étoit la clef pour s'entendre par chiffres et par signes, dont Villeneuve avoit quelque curiosité de connoître l'auteur. « Voilà, dit-il en le présentant à Josébeth, ce que vous oubliez de regarder, quoiqu'il soit de la même rencontre. » Elle considéra ce que c'étoit : « O l'homme de bien ! dit-elle, il méritoit de faire son tiers dans une aussi honnête occasion que celle-ci. » Ce qui ayant obligé

le cavalier de s'informer qui étoit ce personnage : « Ce n'est, répondit-elle avec un sourire aigre et piquant, que le dévot Manassez, qui, ne pouvant trouver fortune avec moi, a tourné ses espérances vers Abigaïl, qui lui sembloit plus traitable. » Il étoit vrai que ce vieux rabbin, qui ne cherchoit qu'à se consoler de la perte de Josébeth, n'avoit vu personne dans tout son troupeau qui lui parût plus propre à dissiper son chagrin que l'enjouée Abigaïl. Mais comme cette veuve étoit dans une trop haute profession de galanterie pour être visitée avec bien de l'assiduité par un homme comme Manassez, ils étoient convenus entre eux, pour éviter l'éclat, de ne se parler devant le monde que par des signes concertés, dont ce docteur de la loi s'étoit chargé de faire la liste. Il l'avoit envoyée à la juive le jour même qu'elle alla passer la nuit dans la synagogue,

afin qu'elle prît ce temps d'oraison et de pénitence pour étudier une si belle leçon ! Cette horrible profanation d'une fête solennelle, suggérée par celui même qui devoit être le premier à en recommander la dévotion, fut une heureuse occasion à Villeneuve pour persuader Josébeth de quitter cette nation infidèle et d'adorer le Dieu des chrétiens. « Vous trouverez votre compte en cette affaire, lui répondit-elle, s'il est vrai que vous m'aimiez sincèrement, parce que si je cessois d'être juive il ne tiendroit plus qu'à vous de m'épouser. » Le cavalier, qui n'avoit jamais ouï parler d'un tel usage, s'abattit à ses pieds tout transporté de joie, et, lui embrassant les genoux : « Ah ! madame, s'écria-t-il, un si grand bonheur seroit-il bien possible ? — Il n'est rien de plus vrai, reprit Josébeth, j'en ai vu des exemples en France et en Hollande, et voici comment la

chose se fait. Lorsqu'une juive veut devenir chrétienne, elle fait comparoître son mari en la présence du magistrat, afin qu'il déclare s'il veut aussi se faire chrétien, et on lui donne huit jours pour se résoudre, durant lesquels sa femme et lui vivent séparés. Si au bout de ce temps il consent de quitter le judaïsme, leur mariage ne se rompt point; mais s'il persiste à vouloir mourir juif, la femme n'a qu'à protester qu'elle ne peut vivre avec lui en sûreté de conscience; alors on lui rend toute sa dot, et il lui est permis de se marier à qui elle voudra. Il n'y-a pas un an que la même chose est arrivée en cette ville, à une fort belle juive nommée Dorazith, qui épousa ensuite le lieutenant-colonel du régiment d'Indersum. Voilà, continua Josébeth, cet unique moyen de m'acquérir, dont je vous parlai confusément quand nous commençâmes à nous con-

re. Demandez maintenant à votre
r s'il veut de Josébeth à ce prix-là.»
eneuve, sensiblement touché d'une
proposition, baisa la main que
e généreuse femme lui avoit présen-
et il jura, en prenant le ciel à té-
n, qu'il préféroit désormais à toute
rre l'honneur de posséder Josébeth.
ais, madame, poursuivit-il, si Wan-
gue alloit se mettre dans la tête de
loir aussi devenir chrétien? — Ah!
'ai pas peur de cela, répondit-elle.
que ne suis-je aussi assurée que vous
serez toujours fidèle, comme je suis
aine qu'il ne cessera jamais d'être
! Il a trop de zèle pour le culte fan-
que de la synagogue. Je crois même
la seule aversion qu'il a pour moi
eroit souhaiter que la chose se con-
comme nous le projetons, pour avoir
berté d'en prendre une autre. — Et
rabbins qui s'intriguent par toute la

ville, reprit Villeneuve, et Manassez, qui est si fort estimé dans ce pays, nous laisseroient-ils faire sans se remuer? Ce sont déjà des infidèles, et ce seront de plus alors des infidèles irrités, qui nous fatigueront par des procédures infinies, ou qui nous accableront ouvertement par leur crédit. — Il y a, dit Josébeth, plusieurs choses à vous répondre là-dessus. Premièrement, l'affaire que je vous propose est un droit établi sur quoi il n'y a point à chicaner. Après cela, vous devez savoir aussi bien que moi que la république où nous sommes ne souffre point de violences chez elle, et que de toutes les religions dont elle permet l'exercice, la judaïque est celle qu'on y considère le moins. Enfin, il paroît bien, cher ami, ajouta-t-elle, que vous ne savez pas quelles gens ce sont que Manassez et les rabbins, quand vous croyez qu'ils seront si ardents à me re-

tenir dans leur école. Apprenez donc que la politique fait toute la religion de ces malheureux docteurs, et que le zèle va chez eux comme l'intérêt l'ordonne. S'ils sont consultés par de petites gens, ils leur interprètent la loi à toute rigueur, pour acquérir ainsi la réputation d'être sévères ; et si c'est pour des personnes de qualité qu'ils décident, ils donnent à la loi des explications favorables afin de se maintenir par là dans l'autorité. Bien plus, qu'un homme n'ait ni honneur ni probité, ou qu'une femme remplisse toute une ville de scandale, n'importe, pourvu qu'ils aillent l'un et l'autre porter un rameau à la fête des pavillons, et qu'ils publient avec cela que les rabbins sont les plus grands personnages du monde, c'est assez, ils mettent la conscience en repos à cet homme et à cette femme, sans leur faire changer de conduite, et les font passer tous deux

pour des modèles de vertu. Au contraire, si l'on n'admire pas tout ce que disent ces messieurs-là, et qu'on n'entre point assez dans leurs affections ou dans leurs haines, dès lors on n'est plus bon à rien. Tout cela s'est vu dans la manière différente dont ils nous ont traités, Abigaïl et moi. Parce que je n'ai jamais fait voir beaucoup d'empressement pour eux, ils n'ont rien négligé pour me nuire; ils n'y ont pourtant pas trouvé grande facilité, à cause que la vie que je mène ne leur donne aucune prise. Ils ont bien dit plusieurs fois que le peu de respect qu'ils supposent que je rends aux lévites étoit une marque que je n'avois point de piété. Et comme il s'observe quelques petites distinctions de personnes dans les assemblées de la synagogue, ils se sont encore servis de cette occasion pour se venger de moi. Mais voyant que je me mettois au-dessus de toutes ces

insultes, ils ont découvert enfin que Wanbergue avoit des intrigues. Le mariage ne tient à rien parmi eux. Ainsi ces ministres du Seigneur, comme ils s'appellent, ont cru qu'ils me feroient le plus sensible de tous les outrages, s'ils favorisoient la passion de cet indigne mari. En effet, ils n'y ont pas manqué, et en cela leur impudence a été si grande, qu'ils ont bien voulu que je susse que le rabbin Marezul étoit employé dans ce commerce, et qu'il avoit charge de porter les billets. Pour ce qui est maintenant d'Abigaïl, les docteurs de la loi l'ont laissée vivre comme elle a voulu; et les excès de cette coquette n'ont pas empêché qu'ils n'aient publié ses louanges en toutes occasions. La véritable raison de cette indulgence, est qu'elle sait le moyen de gagner ces esprits superbes et intéressés. Elle les nomme ses oracles, elle leur fait des adorations, elle

baise le bas de la robe au plus vieux d'entre eux, qui lui sert de conseil, et elle ajoute à toutes ces lâchetés des présents considérables. Mon traître, de son côté, poursuivit Josébeth, à cause du même intérêt qu'il a dans l'impunité, n'oublie rien pour obliger ces âmes vénales. Il les fait venir fort souvent manger céans ; et quoique je voie trop bien où tendent tous ces régals, je prends soin moi-même qu'ils soient traités magnifiquement. On pouvoit ignorer jusqu'ici que tous ces hommages de Wanbergue et d'Abigaïl fussent concertés entre lui et elle ; mais il n'y a plus lieu de douter de leur intelligence, depuis quelques jours qu'ils ont envoyé tous deux plusieurs pièces du plus beau drap à Manassez, afin que lui et toute sa suite fussent habillés de neuf à cette fête. Avec de telles précautions, dit en finissant Josébeth, ce déloyal et cette liber-

tine vivent comme il leur plaît, en toute sûreté de conscience, sous la conduite des rabbins. — Eh bien, madame, s'écria Villeneuve, à quoi tient-il donc que vous n'abandonniez un parti où il n'y a point d'honneur ni de vertu? Et ne voyez-vous pas bien que toutes les raisons que vous avez de haïr ce culte profane, sont autant de lumières par lesquelles le ciel vous montre un chemin plus assuré? — Il y a longtemps, reprit-elle, que j'ai la même pensée, et il m'est venu très-souvent dans l'esprit que cette indifférence pour les docteurs de la loi, dont je vous parlois tout à l'heure, pourroit bien m'être restée de ma première éducation. » La conclusion fut que le cavalier prendroit la poste le lendemain pour aller à Louvain consulter les théologiens et apporter leur décision afin de l'envoyer à Rome, lorsque Wanbergue auroit fait sa déclaration; et que cepen-

dant Josébeth dissimuleroit avec son mari sans lui faire plus mauvaise mine qu'à l'ordinaire. Le cavalier parti ne pouvoit assez admirer, en galopant toujours, la bonté de Josébeth, qui avoit tant éclaté en cette dernière circonstance. Car, selon les règles d'une grande passion, il devoit être si fort touché d'abord de l'ouverture qu'elle lui avoit faite de l'épouser, qu'il ne lui restât plus d'esprit et de raison que pour s'abandonner à l'espérance et à la joie ; il falloit qu'il ne songeât désormais qu'à cette félicité proposée, et qu'ayant la parole de sa maîtresse, il crût tous les autres obstacles faciles à surmonter. Néanmoins, au lieu de s'abandonner à cette préoccupation obligeante, il s'étoit mis à faire des réflexions sur l'offre de Josébeth ; il avoit de sang-froid allégué là-dessus des difficultés à cette aimable femme ; enfin, il sembloit que ce fût quelque marché à

faire, pour lequel il cherchât ses sûretés. Ce procédé paroissoit blesser également la reconnoissance et la délicatesse, et toutefois Josébeth avoit été si bonne que de ne s'en fâcher point, et de répondre doucement à tous les doutes de Villeneuve, pour lui montrer combien il étoit aisé de la posséder légitimement. Cependant il ne croyoit pas de son côté qu'il eût en cela manqué à rien. Au contraire, quoique Josébeth ne l'ait pas ainsi compris, il prétendoit bien pourtant lui avoir donné une grande marque d'affection, de s'y être pris de cette manière. « Enfin, disoit-il en lui-même, j'ai éprouvé la différence qu'il y a entre une tendresse galante et un amour sérieux. Car lorsque je m'engageois auparavant à servir une belle, je le faisois cavalièrement, et sans raisonner trop sur les conséquences, parce que je n'y voyois qu'un amusement de jeunesse, qui ne devoit

pas être traité plus régulièrement. Mais j'ai senti cette fois, à une certaine disposition de cœur qui m'a été toute nouvelle, que Josébeth, mon aimable Josébeth, m'alloit donner des chaînes pour toute ma vie ; et cette belle destinée m'a paru si incroyable, que je me suis laissé aller à quelques réflexions mêlées de doutes, pour avoir le plaisir de me la faire persuader. » Il arriva à Louvain avec ces pensées, et le jour où les docteurs devoient s'assembler étant venu, il parut en leur présence, tant pour leur exposer lui-même le sujet qui l'amenoit, qu'afin de répondre à plusieurs questions dont l'éclaircissement étoit, selon les lois, tout à fait essentiel à son affaire. Après qu'ils eurent bien consulté, ils lui donnèrent leur déclaration par écrit, approuvant comme bon et authentique, le mariage qu'une femme juive qui se convertit, et dont le mari veut toujours de-

neurer infidèle, contracte avec un chré-
ien. Il y avoit dix jours qu'il étoit parti
l'Amsterdam, lorsqu'il s'y vit de retour,
t ce retard lui donna une impatience
lus forte de revoir Josébeth. Cette im-
atience redoubla quand il apprit de
on valet de chambre que Salomonne
toit venue voir deux jours de suite s'il
toit arrivé, pour lui dire quelque chose
le très-grande importance. Dans ce
noment la nourrice entra, ayant le
isage si pâle et si abattu qu'il eut peine
la reconnoître. « Tout est perdu ! s'é-
ria-t-elle, il n'y a plus de Josébeth. »
A ces mots les pleurs et les sanglots l'in-
errompirent; et, dans la douleur dont
elle fut saisie, elle demeura quelque
emps sans parler. Villeneuve, plus tou-
ché de cette nouvelle qu'il ne l'auroit été
l'un coup de foudre, la conjura de s'ex-
pliquer quand la parole lui fut revenue, et
Salomonne continua : « Josébeth, notre

Josébeth à vous et à moi, est entre les mains des rabbins, et ces méchants la feront mourir.—Mais encore, qu'a-t-elle fait? reprit le cavalier. Eh! de grâce, notre bonne mère, tirez-moi de peine, si jamais vous m'avez aimé! — Vous saurez donc, poursuivit la vieille en essuyant ses larmes, que Wanbergue, traître comme Joab, vous autres chrétiens vous dites comme Judas, s'avisa, il y a trois jours, de se lever de son lit de grand matin pour aller trouver Josébeth dans le sien, contre son ordinaire, sous prétexte de s'attendrir pour elle, mais en effet à dessein de se rendre le maître de son argent et de ses bijoux. Elle, qui s'ennuyoit de votre absence, et qui trouvoit de la consolation à porter sur soi des marques de votre amitié, avoit alors par malheur la chemise où vous avez écrit des vers, tant elle étoit éloignée de croire que son mari, qui s'étoit passé

de son secours depuis six mois, prît fantaisie cette nuit-là d'avoir besoin d'elle. De sorte que ce brutal, ayant remarqué de l'écriture sur la chemise de sa femme, tira tous les rideaux pour voir au jour ce que c'étoit, pendant qu'elle faisoit tous ses efforts pour l'en empêcher, et c'est ce qui a tout gâté. Car Wanbergue, qui jugea par la résistance opiniâtre de Josébeth qu'il y avoit là quelque chose à découvrir d'important pour lui, l'entreprit d'une si grande force, qu'il fut tenté de la frapper. Enfin l'ayant bien lassée, il lut les vers le mieux qu'il put, et fit tant qu'il lui arracha sa chemise, qu'il emporta tout furieux chez Manassez, pour le consulter sur ce qu'il y avoit à faire. Je vous laisse à penser, continua Salomonne en renouvelant ses pleurs, si ce détestable rabbin, qui ne cherche que l'occasion de se venger de Josébeth, ne croit pas avoir trouvé là un beau

moyen de la perdre? Hier il se fit une assemblée pour cela de tous les principaux de la synagogue; mais comme on tient fort secret tout ce qui s'y passa, nous ne savons à présent en quel état est cette affaire, sinon que je viens d'apprendre que Josébeth doit comparoître après midi pour être interrogée. Mais ce sont des méchants, ajouta la nourrice, et vous verrez qu'ils la feront mourir. » Ici elle ne cessa de parler que pour recommencer ses lamentations, d'une telle violence qu'il étoit à craindre qu'elle ne s'évanouît. Tout ce qu'elle venoit de dire étoit véritable, et l'on ne publioit autre chose de cette affaire. Car pour ce qui s'étoit passé dans l'assemblée des juifs le jour précédent, ils avoient tout intérêt qu'il ne s'en fît point de gazette, puisque c'étoit un des plus grands sujets de raillerie qu'ils se seroient jamais attirés; l'emportement de

Manassez en fut la cause, parce que, sur l'avis que cet homme passionné en donna pour perdre Josébeth dans les formes, la chemise de cette aimable juive fut portée dans la synagogue, et là on l'étendit sur une table au milieu des lévites et des docteurs de la loi, dont l'un d'eux lut à haute voix ce qu'il y avoit écrit dessus :

D'un amant sans égal et de sa souveraine
J'ai senti palpiter les cœurs,
Et je puis assurer de science certaine,
A bien juger de leurs ardeurs,
Que celui de Daphnis étoit fait pour Climène.

Après cela ils s'entre-donnèrent cette chemise gravement, et elle passa de main en main, afin que tous la pussent voir l'un après l'autre. Les plus vieux se baissoient le nez dessus avec leurs lunettes ; et quand ce fut le tour d'un rabbin fort âgé qui se nommoit Recabith : « Il est inouï jusqu'à présent, dit-il

en se relevant, après avoir lu, qu'il soit jamais arrivé rien de semblable à une fille d'Israël. » Les autres dirent aussi chacun quelque chose sur ce sujet, et ce fut une plaisanterie qui ne se peut bien imaginer, de voir quarante docteurs, tous vénérables et en habit de cérémonie, assemblés autour d'une chemise de femme, sur laquelle ils opinoient aussi sérieusement qu'autrefois on le fit à Rome sur la robe de Jules César, lorsque Antoine l'eut exposée en plein sénat. L'avis de l'assemblée fut, comme l'avoit rapporté Salomonne, que Josébeth comparoîtroit le lendemain en leur présence, pour répondre aux interrogations qu'on lui feroit, et ce devoit être l'après-dînée du jour où Villeneuve arriva. Il fut au désespoir d'avoir attiré cette méchante affaire à sa maîtresse; il donna cent malédictions à Manassez et à Wanbergue, et à tous les rabbins, et

jura de faire périr les deux premiers, si Josébeth souffroit quelque chose en cette rencontre. « Quoi! disoit-il, toujours des juifs! Et jusques à quand serons-nous opprimés par cette race infidèle? A peine suis-je hors de leurs mains d'un côté que j'y vois retomber l'autre moitié de moi-même. O grand Dieu! qui savez notre innocence, ne permettez pas que vos ennemis triomphent de nous! Mais n'y a-t-il pas moyen, continua-t-il en s'adressant à Salomonne, de voir Josébeth et de lui parler? — Hélas! répondit-elle, je ne sais où on l'a mise; c'est un secret entre eux, aussi bien que le lieu où ils la feront comparoître, et qu'ils ont soin de ne point divulguer, de peur d'être troublés dans leur malheureux dessein. — J'ai pourtant ouï dire, reprit Villeneuve, que les juifs n'ont point de tribunal ni de justice parmi les chrétiens. — Cela est vrai, dit-elle, mais on

leur laisse en quelques endroits, comme ici, la liberté d'exercer leurs cérémonies : or, il y a des cérémonies qui ne se peuvent faire sans prononcer quelque jugement, et j'entendois dire ce matin à un juif que l'affaire de notre pauvre Josébeth est de ce nombre. Alors, sous ce prétexte, qu'un usage de notre religion doit être confirmé par la sentence d'un juge, les rabbins qui ont permission pour l'un ne laissent pas d'usurper l'autre ; et quand ils ont fait plus qu'ils ne doivent, ils en sont quittes pour de l'argent. Cependant le mal est fait, et l'amende qu'ils payent ne ressuscite pas un mort. — Vous avez raison, dit le cavalier, et par conséquent il faut se hâter de prévenir ces hommes barbares. — J'ai dans leur conseil, répliqua Salomonne, un rabbin de mes amis, qui ne hait point Josébeth comme les autres, et qui m'avertira de tout quand il sera

temps. — Mais si j'adressois une plainte au magistrat, interrompit l'impatient Villeneuve, et si je me déclarois partie contre les juifs.... — Vous perdriez tout, reprit-elle; car l'avantage de Josébeth en cette affaire est qu'on ne puisse la convaincre d'aucune intrigue; et en agissant pour elle comme vous dites, vous découvririez qu'elle a un amant, et ce seroit la victoire des rabbins. — Eh mon Dieu! l'écriture de la chemise, répliqua-t-il, ne donne-t-elle pas déjà des soupçons? — Ce ne sont que des soupçons, acheva la nourrice, elle a assez d'esprit pour s'en tirer. » En effet, le madrigal fit soupçonner aux juifs quelque galanterie; et dans cette pensée ils craignirent qu'il n'y eût quelque partie faite pour leur enlever Josébeth. Wanbergue, qui la leur avoit abandonnée, couvroit la haine qu'il avoit pour elle d'un respect apparent pour la loi, et il

espéroit bien que cette dévotion feinte lui alloit procurer par la mort ou par le divorce la liberté d'entrer dans de nouveaux liens. Il se trompoit toutefois dans son espérance, car Abigaïl, pour laquelle il soupiroit, n'avoit plus tant d'ardeur de l'épouser qu'auparavant, et ne souhaitoit point d'autre engagement avec lui que celui d'une bonne amitié. On auroit eu peine à deviner la raison de cette inconstance. Ce fut le malheur même de Josébeth qui la causa, parce que, comme il n'y avoit que l'envie qu'Abigaïl portoit à la réputation et à la beauté de cette jeune femme, qui l'eût persuadée de lui ôter le cœur de son mari, lorsqu'elle la vit humiliée elle ne fut plus sa rivale, et crut sa vanité satisfaite par l'abaissement de Josébeth. Mais Manassez et les rabbins n'eurent pas cette modération, parce que, comme ils s'étoient attachés à la persécuter par

une aversion qui duroit toujours, ce n'étoit pas assez, à leur gré, de la voir dans une confusion si grande, ils voulurent profiter de l'occasion qu'ils avoient de se défaire de cette personne, qui n'auroit que du mépris pour eux tant qu'elle vivroit. Cependant, afin de conserver les apparences de la religion et de la justice dans cette cruelle exécution, ils avoient renfermé Josébeth dans un lieu où les magistrats d'Amsterdam leur permettoient de tenir conseil. C'étoit une espèce de magasin ou de bureau qui servoit à garder leurs plus grosses marchandises, et à conférer du négoce entre eux. Il y a pour cela quelques chambres assez propres dont les fenêtres sont grillées; et comme ils font ce qu'ils peuvent pour que les chrétiens ne s'aperçoivent pas des fautes des leurs, c'est là qu'ils emprisonnent les coupables et qu'ils les châtient selon leurs lois. Ils se rendirent

dans cette maison pour l'affaire de Josébeth ; et quand ils furent assemblés on l'alla prendre dans la chambre où elle étoit, pour l'amener en leur présence. Elle avoit consulté en elle-même si elle ne découvriroit point en cette rencontre l'infamie de Manassez, qu'elle avoit toujours tenue secrète, pour ne pas rompre encore tout à fait avec son mari, et si avec cela elle se diroit chrétienne pour éluder la juridiction de ces gens-là. Mais comme elle les croyoit capables de la faire mourir en secret, si elle abjuroit leur religion et décrioit leur patriarche, pendant qu'elle étoit ainsi entre leurs mains, elle se contenta de paroître au milieu d'eux d'un air fier et assuré, et elle leur parla avec toute la fermeté d'une personne innocente. On lui demanda, en lui montrant sa chemise, d'où venoient ces vers, qui les avoit faits, et pourquoi elle avoit si fortement résisté

à son mari pour l'empêcher de les voir. Elle prit d'abord Wanbergue, qui étoit là présent, à témoin de tout ce qu'elle alloit dire, et ensuite elle répondit à toutes les questions sans se troubler. Premièrement, que l'éloignement et la froideur de son mari pour elle lui faisoient chercher de la consolation dans la lecture des romans, dont elle avoit l'imagination toute pleine ; et que, dans ces idées d'aventures dont elle se divertissoit toute seule, elle s'étoit avisée en badinant d'écrire des vers sur de la toile, comme d'un jeu propre à amuser une personne de son âge. Secondement, que c'étoit elle qui avoit fait le madrigal sur les noms imaginaires de Climène et de Daphnis, et il lui fut aisé de justifier qu'elle se mêloit un peu de poésie. Enfin, qu'elle n'avoit résisté à son mari, quand voulut voir cette écriture, que de peur qu'il n'en fît des railleries à ses dépens,

comme c'étoit son habitude. Elle confirma tout cela par sa vie retirée, qui étoit connue de tout le monde, et elle triompha, surtout dans l'assurance où elle étoit qu'on ne pouvoit la convaincre d'aucune intrigue, ni que Daphnis fût un amant effectif. « Qu'on le nomme, qu'on le cherche, disoit Josébeth en regardant les rabbins avec un sourire insultant, qu'on le fasse paroître ce prétendu Daphnis, et qu'on ne fasse point de grâce à Josébeth quand ce fantôme aura paru. Mais s'il se trouve aussi que Daphnis n'est qu'une chimère, que ceux-là soient traités comme des imposteurs, qui veulent faire passer un badinage de jeunesse pour un manquement de fidélité. — On ne vous reproche encore rien, lui dit Manassez, qui présidoit dans cette assemblée; mais vous ne devez pas trouver mauvais que, dans le doute où nous sommes, nous obéissions à ce que la loi nous

prescrit en de telles occasions. — Rabbin, reprit-elle dédaigneusement, je vous fais grâce de ne vous répondre autre chose, sinon que vous savez mieux que personne si Josébeth a de la vertu. » Ce vieillard, qui avoit prévu une réponse semblable, s'étoit levé avant qu'on l'entendît pour recueillir les voix, et tous ces indignes juges convinrent entre eux que Josébeth seroit condamnée aux eaux de jalousie. Quand on lui prononça ce jugement, elle y parut résolue et s'assit pour en attendre l'exécution, qui se faisoit de cette manière, selon qu'il étoit marqué dans une cérémonie de la religion de Moïse. Si un homme avoit quelque soupçon que sa femme lui manquât de foi, il devoit s'adresser aux prêtres pour exposer les raisons qu'il avoit d'être dans le doute; et si on les trouvoit fondées, on lui permettoit d'éprouver la vertu de sa femme en présence des per-

sonnes les plus considérables de toute la nation. La méthode de cette épreuve, ordonnée par Dieu même en faveur des maris jaloux, étoit qu'un sacrificateur écrivoit sur du parchemin ces paroles : « Périsse misérablement la femme qui a manqué de foi à son mari ! » Et après que la femme soupçonnée étoit demeurée d'accord de cette imprécation, on racloit de dessus le parchemin toute cette écriture, qu'on lui donnoit à boire dans un verre d'eau, avec un succès si merveilleux, que si la femme étoit innocente, ce breuvage ne servoit qu'à la rendre plus belle ; mais si elle se trouvoit coupable, elle n'avoit pas plutôt avalé cette eau, qu'elle sentoit des douleurs horribles par tout le corps et finissoit ses jours dans une puanteur insupportable. C'est-à-dire que tout cela arrivoit ainsi lorsque cette loi ancienne florissoit en Judée ; mais ces prodiges ont cessé par la

malédiction générale qui est tombée sur le peuple juif. Ce changement étoit trop visible pour que Manassez l'ignorât, lui qui faisoit tant le docteur, et il savoit tout aussi bien que les rabbins de Milan et de Lisbonne qui en ont parlé de la sorte, que les eaux de jalousie n'opèrent plus rien. Il est vrai que ceux-là ont attribué l'anéantissement de ce miracle à la dispersion du peuple juif plutôt qu'à l'abolition du culte, s'imaginant contre toute apparence que ces eaux mystérieuses produiroient encore aujourd'hui le même effet qu'autrefois dans la terre sainte. Mais du moins ils avouent qu'elles ne font point de mal aux femmes criminelles ailleurs qu'en ce pays-là. Néanmoins Manassez, qui vouloit à quelque prix que ce fût que cette cérémonie servît à son dessein, inventoit des histoires et faisoit des raisonnements en l'air pour montrer que ce breuvage des

temps anciens avoit toujours une vertu admirable. Et la synagogue, qui le considéroit comme son oracle, n'osa plus désormais en douter. On prépara donc tout ce qu'il falloit ; et quand ce détestable vieillard eut pris le verre afin de prononcer dessus quelques prières, pendant lesquelles tous les autres rabbins devoient avoir la tête baissée, il vida dedans un papier qu'il tira de sa poche, sans qu'il y parût rien, à cause des raclures d'encre et de parchemin dont l'eau étoit déjà toute troublée. Lorsque les oraisons furent dites, et que tout cela fut bien détrempé, on fit entrer Josébeth. La honte de se voir réduite à cette indigne extrémité lui donna un vermillon qui la rendit si belle, que ces misérables docteurs, qui avoient mis exprès leurs lunettes, ne pouvoient se lasser de la regarder. Manassez l'exhorta, par une compassion feinte, à ne point s'exposer

ι péril certain si sa conscience lui
ɔchoit quelque chose, mais de tâ-
plutôt de mériter la clémence de
et des hommes par un sincère re-
ir. Alors l'impudence de cet hypo-
, faisant perdre patience à Josébeth
re son premier dessein : « Donnez,
in, donnez, dit-elle en tendant la
ı, cette épreuve m'est plus agréable
celle où vous m'avez mise il n'y a
ongtemps. » Quand elle eut la coupe
e les mains : « Vous nous assurez
, ô interprètes de la loi, leur dit-
que ce breuvage-ci fait mourir la
ne adultère, et que toute autre per-
e n'en peut recevoir aucun mal? »
ıoi toute l'assemblée lui ayant fait
de la tête que cela étoit ainsi, elle
anda une autre coupe qui lui fut
rtée. Ensuite elle versa le liquide
eurs fois de l'une en l'autre, afin
e mélange se fît mieux, et partagea

également cette eau redoutable dans les deux vases, qu'elle présenta à Manassez. « Je vous appelois autrefois mon père, lui dit-elle d'un air radouci, et je ne vous demande plus qu'une grâce, qu'il ne vous coûtera pas de m'accorder. Puisque cette liqueur n'est à craindre que pour l'épouse infidèle, agréez que nous la buvions ensemble. Choisissez la coupe qu'il vous plaira, je prendrai l'autre ; ainsi le danger sera tout de mon côté. — Ce que vous proposez, répliqua gravement Manassez, renverseroit l'ordre de la cérémonie, et nous avons des règles auxquelles nous ne pouvons contrevenir. — Ces règles, reprit Josébeth, vous sont-elles plus difficiles à franchir qu'une balustrade ? Et ne vous ai-je pas ouï dire à vous-même que vous pouviez dispenser des plus étroites obligations de la loi ? » A ces paroles les rabbins s'entre-regardèrent, comme pour se de-

mander l'un à l'autre ce qu'elles vouloient dire; et Manassez, qui s'en aperçut, se leva promptement pour prendre encore les voix de l'assemblée sur la demande de Josébeth. Le courage qu'il remarquoit en cette jeune femme commença à le faire trembler, et il eût bien voulu n'avoir jamais entrepris une telle affaire. Dans cette consultation, les uns disoient que ce seroit avilir l'autorité des lois, de les soumettre ainsi à la volonté des coupables; et les autres, dans l'intention peut-être de contredire, soutenoient, selon le sentiment du rabbin Éliézer, qui ne vouloit pas de mal à Josébeth, qu'il n'y avoit point parmi eux de loi ni de tradition qui leur défendît d'accorder la grâce dont il étoit question; qu'au contraire, il trouvoit dans le rabbin Samuel de Maroc (c'est un de leurs patriarches qui n'a parlé que par sentences) « qu'il faut oindre le bec

des corbeaux, pourvu que les aigles y consentent, » c'est-à-dire, qu'on doit faire quelque faveur dans les jugements quand il ne se fait par là aucun préjudice à la loi. Pendant qu'ils délibéroient de la sorte, Josébeth s'étoit mise à genoux dans un coin et prioit pour la première fois le Dieu des chrétiens qu'il la protégeât dans le péril où elle se voyoit; et Manassez, de son côté, alla dans une espèce de chapelle à la mode des juifs, qui étoit là tout proche, afin, disoit-il, de consulter les lumières du ciel dans la diversité d'opinions où les docteurs se trouvoient. Mais il se consulta plutôt lui-même sur ce qu'il avoit à faire. Enfin, pour éloigner tout soupçon de sa conduite et conserver sa réputation, il se détermina, et, après avoir pris les précautions nécessaires il rentra, et s'étant remis à sa place : « Dieu veut, dit-il d'un visage serein, que nous ayons de

l'indulgence et que nous fassions plus que nous ne devons. Oui, fille d'Israël, continua-t-il en se tournant vers Josébeth, vous aurez la satisfaction que vous souhaitez, et vous pouvez juger, par une condescendance si extraordinaire, avec combien d'ardeur nous désirons votre justification. » Josébeth, au lieu de lui répondre, prit les deux coupes; et, après avoir encore versé le liquide trois ou quatre fois de l'une dans l'autre, elle les présenta à Manassez, afin qu'il choisît. Il en prit une, et la vida à deux reprises, en invoquant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ensuite Josébeth leva les yeux au ciel, et, haussant sa coupe comme une offrande: « Grand Dieu, dit-elle d'un ton de voix animé, perdez le coupable et sauvez l'innocent! » Après quoi elle avala hardiment cette eau, qu'elle croyoit propre à lui donner la mort. Elle ne se trom-

poit nullement, quoique tout le fondement de sa défiance ne fût autre chose que la furieuse aversion qu'elle savoit bien que Manassez avoit pour elle. Assurément c'étoit bien assez, puisqu'il n'est point de rage pareille à celle d'un amour méprisé. En effet, ce méchant vieillard, qui depuis l'aventure de la balustrade cherchoit à se venger de Josébeth, crut enfin l'avoir trouvé dans l'éclat que Wanbergue fit contre elle, s'imaginant à l'heure même, ingénieux qu'il étoit, que les *eaux de jalousie* serviroient à ce dessein avec autant de secret et de force qu'il le souhaitoit. Car c'étoit trop peu pour son ressentiment qu'il arrivât quelque malheur à Josébeth par une autre main que la sienne; il falloit, pour le satisfaire, que la perte de cette inhumaine fût de sa façon. Dans cette pensée il résolut de mettre du poison dans ce breuvage, qui devoit passer par

ses mains pour le préparer. La difficulté étoit de trouver une sorte de poison qui ne changeât point la couleur et le goût de l'eau ; et après y avoir bien rêvé, il se souvint d'avoir ouï dire qu'une certaine substance étoit infaillible pour tuer sans soupçon, parce qu'étant reçue dans l'estomac elle le perce de mille trous, par où la nourriture s'écoule et se perd avant que la digestion ait le temps de se faire; de sorte que la personne tombe en phthisie et se voit mourir peu à peu sans qu'on puisse découvrir si cette maladie est naturelle ou causée à dessein. Ce fut donc cette espèce de venin que Manassez trouva le plus propre à assouvir sa fureur, parce qu'étant mêlé dans l'eau avec des raclures de parchemin, il est aisé de s'y méprendre, comme en effet on y fut trompé. Il auroit voulu pour beaucoup que Salomonne eût sa part de cette

dosc, parce que cette vieille, qui étoit une grande parleuse, savoit qu'il n'avoit point de conscience et de religion; mais il espéroit bien qu'après s'être défait de la maîtresse, la servante ne lui échapperoit pas. Si Josébeth ne devinoit pas précisément tout ce détail, elle voyoit au moins assez ce que ce pouvoit être qu'un breuvage mixtionné par les mains d'un ennemi, pour croire qu'il ne laisseroit point passer une occasion comme celle-ci, dont il étoit le maître, sans lui faire sentir sa mauvaise volonté. C'est ce qui l'obligea de redoubler ses instances pour que Manassez bût des *eaux de jalousie* avec elle, afin d'attirer le perfide dans le piége qu'il lui avoit préparé. Son adresse n'en demeura pas là; car, prévoyant que le rabbin, après avoir vidé son verre, romproit l'assemblée pour se retirer, elle essaya de le retenir afin que l'empoisonneur ne pût

aller dehors chercher des remèdes contre ce qu'il venoit de boire. « La bienséance veut, leur dit-elle à tous, que je m'arrête quelque temps ici en votre présence, afin que vous jugiez de ma conduite par l'effet que votre condamnation produira en moi. — Cette eau redoutable, interrompit Manassez, n'opère pas toujours à l'heure même, et sa vertu est quelquefois suspendue par la Providence, qui veut donner ainsi à un coupable le temps de reconnoître son péché. — J'ai pourtant lu dans la loi, reprit Josébeth, que l'*eau de jalousie* punit si promptement une femme criminelle, qu'au même moment qu'elle l'a prise son corps enfle et son visage devient livide. » Pendant que l'adroite Josébeth amusoit les docteurs de la loi et retenoit ainsi Manassez par cette dispute, on entendit frapper avec force à la porte de la rue, et ce bruit étoit ac-

compagné d'un grand éclat de voix qui demandoient qu'on ouvrît. A ces cris la synagogue alarmée tourna les yeux vers Josébeth, comme pour dire que ce tumulte se faisoit pour elle, et afin de découvrir dans son visage quel intérêt elle y prenoit : « Vous pâlissez, rabbins ! s'écria cette courageuse femme. Eh ! où est donc maintenant ce zèle de Sion, pour lequel vous parlez si souvent de mourir ? » Manassez, plus qu'eux tous, craignoit quelque chose de funeste, parce que sa conscience lui reprochoit qu'il l'avoit bien mérité. En effet, c'étoit le sentiment de la personne qui avoit excité cette tempête, que l'on ne fît point de grâce à ce détestable vieillard ; et cette personne n'étoit autre que la fidèle Salomonne, qui avoit tant de raisons de ne point estimer Manassez. Le rabbin Éliézer, qui étoit de ses amis, l'avoit avertie, selon sa promesse, que

beth alloit être condamnée *aux*
: *de jalousie*, et que le jugement
que l'exécution se feroit tout de
dans la matinée. A cette nouvelle,
monne, aidée de son seul esprit,
na qu'ils avoient dessein de l'em-
onner. De la frayeur qu'elle en eut
courut en instruire quelques dames
tiennes qui aimoient Josébeth, et
leur persuada si bien d'implorer le
urs du magistrat pour elle, qu'il y
les officiers envoyés pour la déli-
. C'étoient eux qui, suivis d'une
: de peuple, faisoient le bruit dont
nat des juifs fut épouvanté. Car ces
èles voyoient assez que cet orage les
içoit, et ils ne savoient si Josébeth,
s avoient si maltraitée, seroit assez
reuse pour les en garantir. Dans ce
e, ils sortirent de leurs places pour
rotester qu'ils se mettoient à sa mi-
orde; et Manassez, auquel une foi-

blesse venoit de prendre, et qui l'empêchoit de venir à elle comme les autres, lui cria du haut de son siége que c'étoit l'occasion de montrer si elle avoit l'âme aussi héroïque qu'on le croyoit. Ces soumissions forcées ne la touchèrent nullement, et elle fut quelque temps irrésolue sur ce qu'elle avoit à faire. D'un côté elle trouvoit de la justice à punir des gens qui étoient indignes de vivre; mais, d'autre part, elle voyoit de la gloire à pardonner quand on a la vengeance entre ses mains. Cependant le bruit du dehors croissoit toujours; et, comme on tardoit à ouvrir, un jeune matelot qui perdoit patience n'eut pas plutôt crié qu'il falloit enfoncer les portes, qu'elles furent renversées dans un moment. Alors ce peuple furieux entra confusément, et parce que les plus ardents marchoient les premiers, Villeneuve se trouva à la tête de tous les

autres, dans un costume de matelot, qu'il avoit pris pour cacher ses desseins. Il avoit une hache d'armes à la main, dans la résolution où il étoit de massacrer les rabbins, s'il trouvoit qu'ils eussent fait quelque outrage à Josébeth. Elle, qui le reconnut d'abord sous cet habit étrange, en soupira de joie; et, quand elle entendit ensuite qu'on demandoit avec de grands cris où étoient ces juifs qui vouloient faire mourir une chrétienne, elle se mit à la porte du parquet où les docteurs de la loi étoient enfermés, et, étendant les bras pour en occuper l'ouverture afin que personne n'entrât : « Chrétiens qui serez bientôt mes frères, s'écria-t-elle, au nom de notre Dieu crucifié, pardonnez à des infidèles; et, puisque vous êtes armés pour ma défense, contentez-vous de me voir ici triompher d'eux. » L'admiration qu'on eut d'une générosité si grande

arrêta cette multitude emportée ; et tandis qu'on n'entendoit là, un moment auparavant, que des imprécations et des menaces contre les juifs, on n'y prononçoit plus que des louanges et des bénédictions pour Josébeth. Mais cette estime s'augmenta alors de beaucoup, lorsqu'ayant fait signe de la main pour qu'on l'écoutât, elle dit tout haut à son mari, qu'elle aperçut dans la foule : « Seigneur Wanbergue, je vous déclare, devant tous les gens de bien que voici, que je renonce à la religion des juifs, et que je veux devenir chrétienne. C'est à vous de voir maintenant si vous voulez aussi être chrétien ; parce que si vous vous opiniâtrez à ne point changer de croyance, je prétends, comme les lois l'ordonnent, qu'il n'y ait plus de mariage entre nous. » Le Hollandois, étonné de ce discours, lui répondit, en bégayant, qu'il lui feroit savoir sa vo-

lonté ; et aussitôt il s'esquiva dans la foule, de peur que dans les dispositions où étoient les esprits on ne lui fît un mauvais traitement[1]. Cette déclaration de Josébeth devoit avoir lieu en présence du magistrat, et elle ne la précipita de la sorte que pour plaire à Villeneuve, qui étoit toujours devant ses yeux. En effet, il se sentit consolé par là des inquiétudes mortelles qu'il souffroit depuis huit jours. Néanmoins, la joie ne le troubla pas au point qu'il en oubliât l'essentiel. Si bien qu'ayant vu sortir Wanbergue, et craignant pour les intérêts de Josébeth, il partit aussi

[1] Le capitaine Vieuxbourg a été tué au siége de Casal en 1640. Un autre Vieuxbourg a été assassiné en sortant de son lit. Le comte de La Fayette vendit sa charge modeste de sergent aux gardes françaises, suivant le registre matricule du dépôt de guerre. Il mourut en 1684, selon les notes du Cabinet des titres.

de son côté ; mais il n'alla pas loin, car le syndic de la ville arriva pour avertir cette femme forte, que Messieurs, comme il les nommoit, la prenoientsous leur protection, et avoient envoyé mettre les scellés dans son appartement, pour conserver ses droits. A peine avoit-il parlé que les principales dames d'Amsterdam se présentèrent. Elles regardoient Josébeth comme un ornement de leur sexe, et elles s'entre-disputoient toutes l'honneur de lui offrir un logement ; mais Mme de Geere, qui étoit la plus en état de la recevoir, fut préférée, et l'on conduisit Josébeth comme en triomphe dans sa maison. La joie que cette prompte révolution causa ne fut pourtant pas universelle ; car tandis que les chrétiens chantoient victoire et accouroient de tous les endroits de la ville pour voir Josébeth, les juifs, de leur côté, déploroient cette journée

comme une des plus malheureuses qu'ils eussent vues depuis longtemps. La conversion de Josébeth n'étoit pas la seule raison qu'ils avoient de s'affliger ; une autre perte qu'ils firent en même temps leur fut encore plus sensible : ce fut la mort surprenante de Manassez, que ces enthousiastes nommoient le pilier de la synagogue et la gloire de leur nation. Il avoit senti dans l'assemblée une foiblesse dont on l'avoit fait revenir deux fois ; et, comme l'on pensoit que c'étoit la crainte du péril dont il se voyoit menacé avec toutes ses suites, qui lui avoit saisi le cœur, on espéroit que son mal ne seroit rien. Mais lorsque le bruit fut cessé et que les rabbins s'aperçurent qu'il ne vivoit plus, quand ils vinrent à sa place, où ils le croyoient seulement endormi, on ne peut s'imaginer quelles furent leurs lamentations. Enfin leur engouement pour ce fourbe étoit porté

si loin, qu'au lieu d'attribuer sa fin à quelque cause naturelle, ils prétendoient que le zèle de la loi l'avoit causée, et qu'il avoit obtenu du ciel de ne point survivre à la désertion de Josébeth. Il étoit bien vrai que cette mort étoit un coup du ciel, et que ce rabbin se l'étoit attirée lui-même, mais d'une autre manière que les juifs ne l'entendoient, puisque c'étoit le poison qu'il avoit préparé pour une innocente qui avoit occasionné sa mort malgré ses précautions. Car quand il eut pris la résolution de faire mourir Josébeth par les *eaux de jalousie*, il s'attendoit si peu à courir le même danger, qu'il ne songea nullement à se munir de sûrs préservatifs. Si bien que se voyant engagé par honneur à faire l'épreuve avec elle, il n'eut que le temps qu'il feignit de prendre pour consulter Dieu, afin d'avaler un excellent cordial qu'il portoit toujours sur lui, et avec

lequel il se croyoit bien assuré. Mais soit que la quantité du poison se trouvât trop forte, soit que la foiblesse de l'âge fît succomber la nature, soit que l'excès de la peur empêchât l'effet du cordial, enfin ce fameux docteur de la loi[1] se donna le coup mortel qu'il vouloit porter à un autre, et finit ses jours plus doucement qu'il ne méritoit. Par des raisons toutes contraires à celles-là, Josébeth, qui avoit pris du même breuvage, n'eut pourtant pas le même destin, parce que l'endroit de la lettre de Wanbergue où il promettoit à Abigaïl « de faire toutes choses pour l'acquérir, » lui donnant une juste défiance, elle avoit coutume de prendre tous les matins d'un merveilleux antidote. De sorte que sa grande jeunesse, fortifiée par ce long

[1] Voy., pour d'autres aventures arrivées au cardinal, les Mémoires de Joly, éd. de Petitot, p. 435 et 466.

usage, la mit si bien à l'épreuve du poison de Manassez, qu'il ne lui en resta pas la moindre incommodité. La joie qu'elle eut de se voir en sûreté de ce côté-là fut suivie d'une autre qui la satisfit bien autant. Ce fut la déclaration de Wanbergue en bonne forme, par laquelle il disoit : « Que ne voulant point quitter la loi de Moïse, il lui laissoit, puisqu'elle devenoit chrétienne, la liberté de choisir un autre mari. » Ensuite il rapporta la dot, avec tout ce qu'il avoit reçu de Josébeth, plus fidèlement qu'on ne l'avoit espéré. L'impatience qu'il avoit de se trouver ainsi, à son tour, dans une entière liberté, le rendit plus facile à ce dessaisissement que les gens de cette race n'ont coutume de l'être ; et ce fut un effet de l'amour qu'il avoit pour Abigaïl. Car il ne fut pas plutôt sorti d'affaire avec Josébeth qu'il rechercha ouvertement

cette juive, qui, néanmoins, n'étoit pas, de son côté, trop portée à s'engager éternellement avec un homme qui se montroit déjà avec empire. « Quoi! disoit-elle, il trouve à redire à mes visites! il dit que je devrois faire moins de dépense et que mes cachets sont trop galants! S'il a maintenant cette audace, que ne fera-t-il point quand il sera le maître de la maison? La vie est déjà si courte et si ennuyeuse, que c'est une grande folie de s'y faire encore des chagrins à plaisir. » Ces réflexions lui vinrent aussitôt après que la disgrâce de Josébeth eut apaisé sa haine; et tout cela joint ensemble la fit agir, à l'égard de Wanbergue, avec assez de froideur. Mais comme cette femme n'étoit gouvernée que par ses passions, et que la vanité surtout présidoit à sa conduite, quand elle vit triompher cette Josébeth. avec qui elle s'étoit toujours comparée,

sa première jalousie la reprit; et sachant que Wanbergue venoit de rompre avec éclat son mariage, elle crut, dans cet entêtement de préférence, que tout l'avantage seroit de son côté si elle épousoit un homme qui aimoit mieux demeurer juif avec elle que de se faire chrétien avec Josébeth. A cette raison, qui étoit souveraine pour elle, il s'en joignit quelques autres qui ne lui importoient pas moins, car le bien que ses deux maris lui avoient laissé ne pouvoit être transporté hors d'Amsterdam, parce que, si elle mouroit sans enfants, il devoit être employé à un édifice somptueux pour la nation portugaise. Ainsi elle se voyoit attachée à cette grande ville sans qu'il lui fût permis d'aller passer sa vie à Bruxelles, comme elle l'auroit bien voulu. Mais d'y demeurer toujours veuve, il n'y avoit point d'apparence : il lui falloit un mari,

quand ce n'eût été que pour couvrir sa réputation et pour excuser dans le monde cette humeur trop libre qu'elle ne pouvoit contraindre en aucune manière. Dans cette nécessité elle n'avoit pas à choisir ; il n'y avoit que Wanbergue qui fût bien son fait dans toute la synagogue, lui qui, avec le rang et la fortune qu'il possédoit, pouvoit mieux que nul autre entretenir Abigaïl dans la splendeur où elle avoit vécu jusqu'alors. Toutes ces considérations la fixèrent à la fin, et lui firent surmonter la répugnance qu'elle avoit pour un troisième engagement. Si bien qu'Abigaïl devint la femme de Wanbergue, et cette alliance servit à consoler les rabbins de la mort de Manassez et de la perte de Josébeth tout à la fois, autant par les présents que ces deux mariés leur firent que par les réjouissances de la noce à laquelle ils furent tous invités. Comme

il y avoit plus de formalités à remplir pour le mariage de Josébeth, il ne s'acheva pas sitôt que celui de ces infidèles. Avant toutes choses il falloit la préparer au baptême, qu'elle n'avoit jamais reçu par la tromperie de ses parents, et lui enseigner les vérités chrétiennes, ainsi qu'il étoit porté dans la consultation de Louvain. Néanmoins il y eut des difficultés là-dessus. Car elle se trouvoit alors dans un pays où il y a amplement à choisir en matière de religion, et où la *protestante*, qui domine, est divisée en plusieurs branches, qui ne s'accordent point du tout. Il sembloit pourtant que toutes choses l'attiroient vers la communion des *Gomaristes*. Les magistrats, qu'elle devoit se rendre favorables pour le recouvrement de son bien, étoient de ce parti; elle n'entendoit point parler d'aucune autre croyance; on lui amenoit des hommes éloquents,

qui, n'étant contredits par personne, n'avoient pas de peine à l'ébranler, et les dames, qui ne la quittoient point, ajoutoient à tout cela des caresses et des complaisances qui devoient apparemment la persuader tout à fait. Cependant Josébeth, qui commençoit à être éclairée des lumières du ciel, croyoit fermement qu'il y avoit une félicité éternelle, où l'âme ne pouvoit arriver que par la voie d'une religion. Mais l'inspiration qui la conduisoit peu à peu ne lui montroit pas encore bien clairement ce chemin unique par où elle comptoit se diriger. Dans cette incertitude elle ne laissoit pas de répondre de fort bon sens aux importunités dont on l'obsédoit. « [1] *Je n'avancerai rien en faisant*

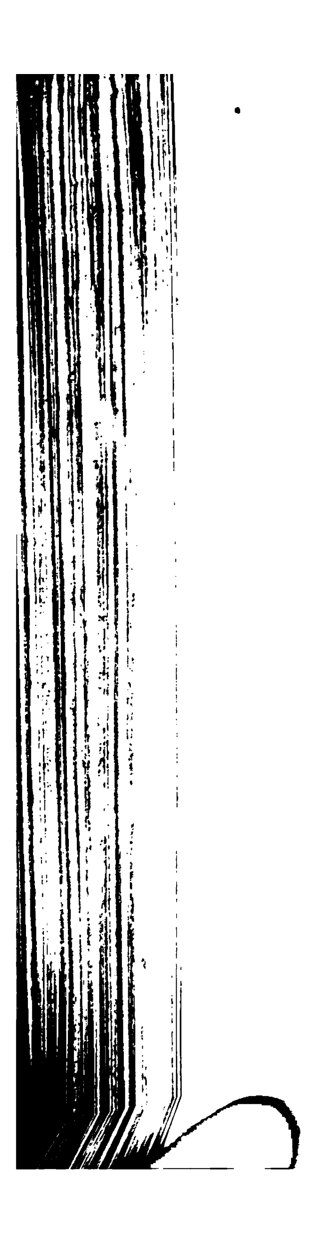
[1] Tous les passages imprimés en italiques le sont aussi dans l'édition originale. C'était une nécessité pour faire ressortir la couleur religieuse de plus en plus forte que prenait le livre.

çe que conseillez, disoit-elle ; *car si je deviens des vôtres, les Arminiens*[1] *diront que je suis damnée ; et si, au contraire, je me mets de leur côté, vous me croirez hors de la voie du salut. En qui voulez-vous donc que je me fie ! Je vois qu'ils ont de l'esprit, de la science, de la vertu, un culte et des temples aussi bien que vous ; ils font des livres et vous en faites ; ils sont prêts comme vous à endurer l'infamie et la prison pour défendre leurs sentiments ; ils citent la sainte Écriture et vous l'alléguez de même. Enfin tout me paroît égal entre vous, et je ne vois rien encore qui me détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre.* Ainsi, en prenant l'un des deux ce seroit pour douter toute ma vie ; au lieu que je veux avoir l'esprit assuré.

[1] C'est une espèce de calvinistes condamnés comme hérétiques au synode de Dordrecht.
(*Édit. orig.*)

Il est vrai, continua-t-elle en souriant, *que je vous ai des obligations que je n'ai point à ces gens-là, et je prétends bien aussi les ressentir tant que je vivrai. Mais ce sont là des raisons de gratitude qui ne doivent point être mêlées dans les affaires de la religion, et vous ne voudriez pas, sans doute*, que ma reconnoissance *allât jusqu'à me faire chrétienne par honnêteté seulement.* » Le plus savant Gomariste d'Amsterdam nommé *Hotton*[1], qui étoit là présent, croyant qu'il étoit de son honneur de répondre quelque chose à ce discours, dit à Josébeth : « Qu'une religion ne laissoit pas d'être bonne, quoique les esprits y fussent dans des sentiments opposés sur quelques articles, pourvu qu'ils s'accordassent dans

[1] Claude, célèbre ministre protestant. Voy. la Conférence de Bossuet pour la conversion de Mlle de Duras.



le fond ; et que la Providence avoit permis de tout temps qu'il se glissât quelque diversité dans le culte et dans la doctrine même, afin d'éprouver les élus. » Il cita pour exemple l'ancienne loi des Juifs, dans laquelle on distinguoit la dévotion de Samarie de celle de Jérusalem, qui étoient tout à fait contraires l'une à l'autre. Ensuite il proposa le christianisme, qui, demeurant toujours saint en lui-même, avoit été divisé avec aigreur durant plusieurs siècles entre les Grecs et les Occidentaux. Enfin, il allégua l'Église romaine, pour laquelle il soupçonnoit que Josébeth avoit du penchant ; il se trouve dans cette dernière communion, disoit-il, deux écoles opposées sur les matières de la grâce, qui s'entr'accusoient hautement d'erreur, sans que les *Papistes*, toutefois, crussent que cette guerre diminuât en rien l'autorité de leur com-

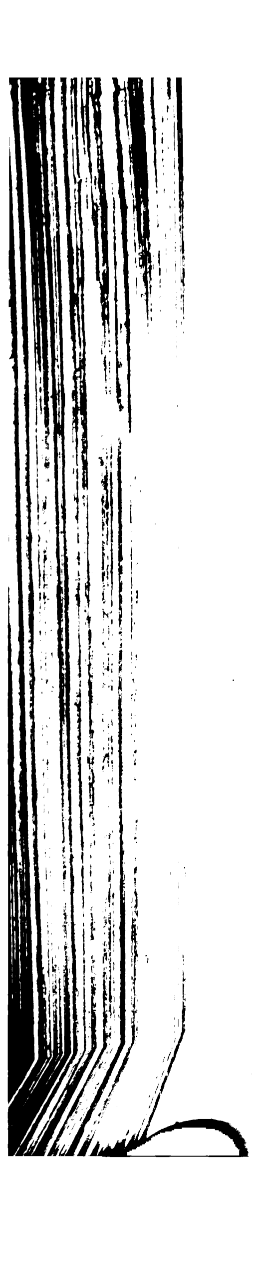
munion. D'où il prétendoit conclure à la pareille, qu'il étoit injuste de condamner la religion protestante, sur ce seul préjugé qu'elle avoit dans son sein des Gomaristes et des Arminiens[1]. « Je ne suis point savante, reprit Josébeth, et tout ce que vous me dites là me passe. Mais comme il me souvient fort bien des explications que j'ai entendu faire des livres sacrés, je vous répondrai seulement sur le premier exemple que vous venez de m'alléguer, parce que j'en ai quelque connoissance : Que le culte pratiqué en Samarie sous les rois d'Israël étoit une idolâtrie détestable, contre laquelle les prophètes crioient perpétuellement; au lieu que la religion de Jérusalem paroissoit à toutes les marques être la seule que Dieu eût ordonnée; en sorte que la corrup-

[1] *Ainsi nommés de Gomarus, professeur de Groningue, et d'Arminius, professeur de Leyde.*

tion de l'une et la sainteté de l'autre éclatoient si visiblement, qu'il étoit impossible qu'on s'y méprît. Mais je ne vois depuis huit ans, entre les *Arminiens* et les *Gomaristes*, aucune différence à laquelle je puisse connoître assurément, moi qui suis étrangère, quel est de ces deux partis celui que je dois choisir. Certainement, si Dieu, qui m'a déjà fait faire un si grand pas, vouloit que j'embrassasse la religion protestante, il me feroit remarquer dans quelqu'une des communions qui la partagent plus de certitude et d'autorité que dans les autres, et c'est ce qu'il ne me montre pas encore; quand il lui plaira de m'éclairer davantage, vous me verrez recevoir sa lumière avec une parfaite docilité. » Il est vrai que Josébeth, qui avoit été élevée, par la politique de ses parents, dans la croyance romaine, avoit l'inclination tournée de ce côté-là, et les égards

dus à l'époux qu'elle avoit choisi la fortifioient dans cette disposition. Néanmoins, Villeneuve, qui ne la croyoit pas aussi vivement inspirée qu'elle l'étoit, la voyoit avec inquiétude exposée à de fort dangereuses bontés. Il s'abstenoit par bienséance de la voir; mais Salomonne, qui faisoit les messages, ne passoit pas un seul jour sans lui apporter un billet, ou au moins des nouvelles de Josébeth. Quand elle lui eut envoyé la relation de l'entretien qu'elle avoit eu, il en prit l'alarme, croyant qu'elle hésitoit encore et qu'elle cherchoit à s'éclairer. Dans cette pensée il s'adressa au fameux Masius [1], évêque d'Amster-

[1] Huet. Masius, mort en 1573, a écrit, comme Huet, une dissertation sur le *Paradis*; c'était un écrivain savant et judicieux, dit R. Simon, dans l'*Hist. crit. du Vieux Testament*. Cet ouvrage de parti souleva un cri de réprobation en France et en Angleterre. Voy. l'*Appendice*.



dam caché et connu des seuls catholiques ; cet évêque lui promit de dissiper les doutes que le discours d'Hotton auroit pu donner à Josébeth. Cependant Villeneuve écrivit à cette généreuse femme, plus tendrement qu'il n'avoit encore jamais fait, pour la disposer par *ces douceurs extraordinaires* à bien peser la fin de sa lettre, où il lui disoit : *Que le mariage des corps est bien peu de chose s'il n'est accompagné du mariage des esprits ; et que la différence de religion fait une distance si vaste, que deux époux entre qui elle se trouve sont beaucoup plus séparés qu'ils ne sont unis*. Ces paroles n'avoient pas sans doute un fort grand air de galanterie, mais elles étoient pleines de probité. Aussi Josébeth en fut si satisfaite, qu'elle lui répondit sur cela avec de nouveaux transports, et le conjura de ne rien craindre de son esprit ni de son cœur.

L'assurance qu'il en prit ne l'empêcha pourtant pas d'envoyer à sa maîtresse la réplique de Masius, qu'il trouva très-belle, et ce prélat y joignit un billet, par lequel il approuvoit qu'elle amusât les protestants, sans leur rien promettre, de peur qu'ils ne la troublassent dans ses intérêts, si elle continuoit à traiter leur religion avec mépris. Cet avis étoit délicat, et elle en profita avec tant d'adresse et de conscience, qu'elle ne dissimula pas avec eux plus qu'il ne falloit. Il est vrai que l'écrit de son évêque, qu'elle relisoit souvent, aidoit beaucoup à exciter son zèle, et à instruire sa prudence. Elle y voyoit les vérités qu'elle devoit embrasser exposées avec tant d'agrément et de force, que cette seule lecture l'auroit persuadée si elle ne l'étoit déjà. Elle étoit charmée surtout de la conclusion qui portoit : « *Que l'Église romaine avoit par-dessus*

toutes les autres religions l'avantage d'une autorité visible, souveraine, évidente, à laquelle tous les sentiments se réduisent, et qui, par des décisions palpables, fait cesser les ambiguïtés, les disputes et les divisions. De cette manière, l'esprit qui, partout ailleurs, est balancé entre plusieurs partis également incertains, peut ici se fixer à quelque chose d'indubitable, et trouve son repos dans l'unité seulement. »

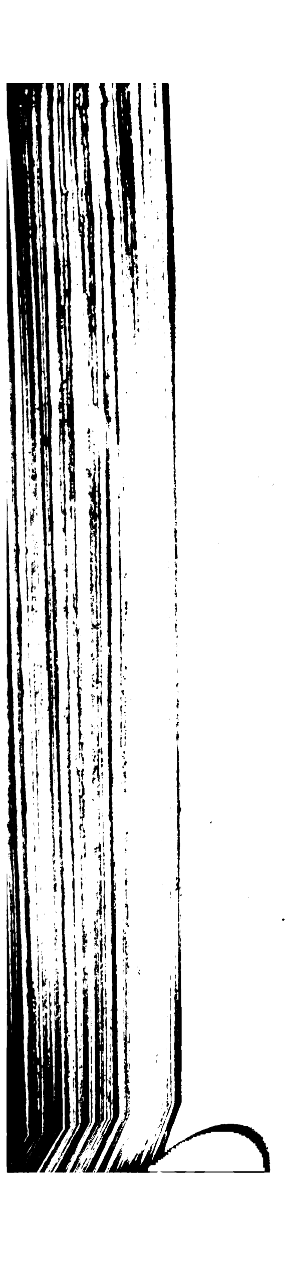
Après avoir ainsi pourvu au salut de Josébeth, autant qu'il étoit possible, Masius et Villeneuve songèrent aussi à ses affaires; et pour empêcher les longueurs qu'ils craignoient qu'on n'apportât à la justice qui devoit lui être rendue, ils allèrent à la Haye trouver M. de Bellièvre, ambassadeur de France, afin qu'il agît auprès des États généraux. En effet, ces messieurs qui, assurément, observent une grande équité dans

toute leur conduite, envoyèrent des ordres à Amsterdam, qui furent si bien suivis, que dans huit jours Josébeth se trouva en état de partir avec tout son bien. On fut quelque temps à convenir du lieu où elle iroit pour son baptême et son mariage. D'un côté, Villeneuve avoit ses raisons pour ne pas retourner sitôt en France, où la guerre civile se rallumoit. Masius avoit aussi des considérations pour lesquelles il ne devoit point mener à la Haye ces jeunes gens, qui s'étoient mis tout à fait entre ses mains. Il fut donc arrêté entre eux qu'ils se retireroient d'abord à Bruxelles, où cet évêque avoit de très-bonnes habitudes, et la fidèle Salomonne ne manqua pas de les y accompagner. Elle détestoit l'impiété des juifs autant que sa maîtresse, et elle avoit formé aussi, elle, la résolution de les abandonner. Cette petite troupe ne pouvoit

pas douter d'être bien reçue en Brabant, puisque toutes choses contribuoient alors à lui faire trouver là un accueil favorable. Jacques de Bonne[1], archevêque de Malines, qui étoit avec cela premier conseiller d'État, passoit pour un des plus grands prélats de son siècle. A l'âge de cinquante-trois ans qu'il avoit, on ne lui en auroit pas donné quarante; et ce grand air de jeunesse, soutenu de sa bonté naturelle, le rendoit d'un abord si honnête et si caressant, que les gens qui n'avoient nulle nécessité de le voir, faisoient naître exprès des prétextes pour se donner seulement le plaisir de

[1] J. B. Bossuet, né en 1627, avait cinquante-trois ans en 1680, époque de la publication de ce livre, d'après la dédicace; mais il est évident qu'on a ajouté à son portrait des allusions qui se rapportent à la régale (1673) et à la conférence (1678) avec le ministre Claude, relativement à la conversion de Mlle de Duras.

lui parler. En effet, de quelque manière que son audience se terminât, personne n'étoit trompé dans l'espérance qu'on avoit eue d'en sortir avec joie, parce que ses refus mêmes, quand il étoit contraint d'en faire, étoient accompagnés d'un certain agrément, qui charmoit sur l'heure le chagrin qu'on avoit de n'être pas exaucé. Tant de grâces rassemblées faisoient en M. de Malines ce tempérament de force et de douceur si nécessaire à ceux qui sont élevés sur les trônes de l'Église, dans les différentes occasions dont ils se trouvent comme assiégés. Non pas que l'habileté de ce grand homme consistât simplement à écouter sans faste et à répondre à propos, ce sont là les bornes d'une intelligence commune, mais la sienne alloit bien plus loin ; il avoit par-dessus tout cela une pénétration d'esprit, une expérience consommée, et un don de persua-



der qui le rendoit l'arbitre perpétuel des affaires publiques. Avec ces rares talents il avoit trouvé le moyen, dans plusieurs rencontres très-difficiles, de mettre d'accord les droits du sacerdoce et les prétentions de l'empire, comme la loi des chrétiens ordonne de ne les point séparer. Une sagesse si utile à tout le monde le faisoit regarder des autres provinces et des diocèses éloignés, comme le bon génie de la religion et de l'État. Et ce fut aussi pour honorer ce double mérite que, comme il portoit déjà des marques sacrées qui l'attachoient au service de Jésus-Christ, il en reçut ensuite de secondes, qui l'engagèrent toujours davantage dans les intérêts du roi. La merveille étoit que tous ces soins du dehors, que la charité lui suggéroit, diminuoient si peu l'application qu'il devoit à son troupeau, qu'une infinité de bonnes œuvres, accomplies alors dans

l'archevêché de Malines, dont la ville de Bruxelles relève, étoient, ou entreprises par son zèle, ou appuyées de son crédit, ou achevées par sa libéralité. Enfin, par une ferveur inusitée, il veilloit sur son diocèse par lui-même, sans se servir de vicaires généraux pour le gouverner. D'un autre côté, la cour même s'étoit mise sur un pied de dévotion dont toutes sortes de gens se ressentoient, et comme la conversion des infidèles est une espèce de succès auquel les plus méchants se font honneur d'applaudir, parce qu'il ne leur en coûte rien de témoigner de la joie, il n'y eut personne dans la ville capitale des Pays-Bas, qui ne préparât des acclamations pour Josébeth. Celui qui avoit la puissance souveraine dans ces provinces espagnoles, sous le roi Philippe IV [1], étoit

[1] Philippe IV, mort en 1665. L'archiduc

l'archiduc Léopold ; il faisoit prendre ainsi, par son autorité et par ses exemples, les pratiques de la piété à tous les Flamands. Ce prince, qui étoit, à la mode d'Allemagne, évêque commendataire de Passaw, ne laissoit pas de pratiquer dans sa profession séculière le plus de cérémonies qu'il pouvoit. Il portoit un petit collet, avec des manchettes plates, et récitoit tous les jours son office avec le P. Chifflet[1], qui étoit son majordome. Cette régularité

Léopold, qui vivait du temps de la Ligue, a été alternativement un sujet d'épouvante pour les deux partis. (Voy. les *Mazar.*) Le lecteur n'oubliera pas qu'il entrait dans les vues des auteurs de jeter le plus de ridicule possible sur les personnages et sur les pratiques religieuses de ce pays, malgré la paix signée à Nimègue le 10 août 1678. La paix ne fut conclue avec l'empereur que le 5 février suivant.

[1] J. Jacques Chifflet, mort en 1660, n'était que médecin du roi d'Espagne.

passoit de sa personne à toute sa maison. Les pages avoient une heure marquée pour apprendre à chanter au lutrin, comme pour faire leurs exercices. Il y avoit sur toutes les portes du palais des écriteaux qui offroient quelque point de méditation aux passants. On voyoit dans les salles des officiers et des courtisans attroupés, qui, avec leur livre à la main, faisoient semblant de dire matines, et tout s'observoit avec tant d'exactitude, que c'eût été négliger sa fortune que de ne s'en pas acquitter sérieusement. Le comte de Salazar[1], qui étoit un plaisant, avoit déjà pensé plusieurs fois se perdre par là. Un jour il avoit crié aux Suisses, en entrant au

[1] Il y avait à Bruxelles, en 1670, un gentilhomme de ce nom attaché au marquis de Monterey, gouverneur des Pays-Bas. Il semble que Ménage, ce méchant diseur de bons mots, philologue utile, excellent poëte italien, mais mau-

palais, *Deo gratias*, comme on fait d'abord au portier d'un couvent; et étant dans l'antichambre où il trouva un cavalier qui demandoit à lever une compagnie : « On vous l'accordera sans doute, lui dit-il, pourvu que vous sachiez votre plain-chant. » L'archiduc, qui en avoit reçu des plaintes, avoit pardonné à ce comte, à condition qu'il ne railleroit plus. Mais il pouvoit si peu se retenir, qu'ayant rencontré quelques jours après à l'audience un mestre de camp qui regardoit dans ses heures, il lui demanda, comme s'il eût parlé d'un jeu de cartes : « De quoi retourne le bréviaire aujourd'hui ? » au lieu de de-

vais ami, n'a pu se refuser la satisfaction de jouer ici son rôle, sous le nom de Salazar, connu comme auteur d'un recueil de facéties intitulé : *OEillets de récréation en espagnol et en françois*, Rouen, 1614, in-12. Voy. Tallemant des Réaux, t. V, p. 214.

mander modestement comme les autres quel est l'office du jour? Le prince en fut si fort irrité, qu'il fit dire à Salazar de ne plus reparoître à la cour. Enfin il sembloit que ce pieux archiduc, à cause peut-être qu'il étoit du sang des Césars, et allié à la maison de Bourgogne et des premiers empereurs, qui chantoient[1] eux-mêmes dans leurs palais les psaumes et les hymnes de l'Église, et qui les faisoient[2] chanter à ceux qui alloient leur faire la cour. Ces manières étoient tout à fait dans le goût des Espagnols; mais les Flamands, qui honorent Dieu sans tant de façons, n'y prenoient nullement plaisir. Ils aimoient mieux la conduite du duc de Lorraine[3],

[1] Socrate, *Hist.*, liv. VII, ch. XXII (éd. orig.).
[2] Gregor. Tur., lib. VIII, cap. XII (éd. orig.).
[3] Charles IV, mort en 1675, et dont le caractère a été bien dessiné par M. le comte d'Haussonville. Voy. *Hist. de la réun. de la Lorr.*

qui vivoit avec eux en bon bourgeois, et qui les faisoit rire. Mais ils n'avoient pas à choisir; il falloit qu'ils se contraignissent, autant pour avoir part aux charges que pour se défendre de l'inquisition, qui n'est pas endurante, et qui a le secret, quand on la fâche, de faire quelque chose de rien. Ces raisons particulières servirent à rendre universelle la fête qui se fit pour l'arrivée de Josébeth, et chacun se piqua de paroître bon catholique à force de s'en réjouir. Cet empressement éclata, surtout parmi les gens de cour, quand on sut que l'archiduc avoit agréé de présenter cette nouvelle chrétienne au baptême; on n'entendoit au palais que des exclamations sur les coups admirables de la grâce, et on vouloit même que ce fût par les mérites de Son Altesse Impériale, que le ciel eût fait ce merveilleux changement. Pendant que le monde confon-

doit ainsi ses intérêts et sa vanité dans une affaire toute sainte, l'Église tâchoit, de son côté, d'y apporter tout ce qu'il devoit y avoir de religion et de piété. Car l'archevêque, qui faisoit les choses avec une sagesse tout apostolique, avoit mis Josébeth dans une maison de Dieu, où elle se disposoit, par l'instruction et par la prière, à recevoir comme il faut le premier des sacrements. Avant qu'on le lui administrât, il arriva une petite contestation sur ce sujet entre l'archevêque et l'abbé Rosetti, qui étoit alors internonce à Bruxelles. Celui-ci prétendoit, comme représentant la personne du pape, à qui seul il appartient d'ouvrir les portes de l'Église, que Josébeth ne pouvoit être baptisée qu'après avoir comparu en sa présence, pour qu'il l'interrogeât. Mais l'archevêque soutenoit, au contraire, que la conversion des infidèles étoit un fait sur lequel

son caractère le rendoit naturellement délégué du saint-siége, dans toute l'étendue de son diocèse, sans qu'il eût besoin pour cela d'une nouvelle commission. Et il faut bien dire que la cause du prélat étoit la plus juste, puisque le conseil d'État, qui lui portoit envie, ne laissa pas de prononcer en sa faveur. Néanmoins, comme ce grand archevêque, avec toute sa dévotion, n'avoit pas son pareil en honnêteté, il envoya Josébeth à l'internonce, quelques jours avant son baptême, afin qu'il lui parlât comme il jugeroit à propos. Enfin, le jour étant venu qu'elle devoit être lavée de ces eaux saintes qui font les chrétiens, on dressa le trône de l'archevêque devant le portail de l'église; et quand il s'y fut assis, revêtu de ses habits pontificaux, Josébeth sortit d'une maison voisine pour aller vers lui. Elle étoit parée, selon l'ancien usage, d'une robe

de toile blanche très-fine, et elle avoit sur la tête un voile de même couleur. Le comte de Svartzembourg, chambellan de l'archiduc, lui donnoit la main, et la comtesse de Bossu[1], qu'on appeloit problématiquement la duchesse de Guise, la soutenoit de l'autre côté. Elle parut si belle en cet état, que les dames qui étoient aux fenêtres en prirent l'alarme. Mais ce même visage qui les fit trembler, les rassura ; il s'y voyoit tant de sagesse et de pudeur, aussi bien que dans le reste de sa personne, qu'on jugea aisément que les coquetteries mondaines étoient bien éloignées de son esprit. En effet, elle ne songeoit alors qu'aux réponses qu'elle alloit faire sur les principales vérités de la religion, au prélat au-devant duquel elle se mit à genoux. Salomonne, qui étoit de la cé-

[1] Honorée de Glimes de Grimberg. Voy. Tallemant des Réaux, t. V, p. 334.

rémonie, répondoit aussi, tout proche de là, aux interrogatoires du grand vicaire. Après ce catéchisme et quelques cérémonies qui le suivirent, M. de Malines prit Josébeth par la main, pour la faire entrer dans l'église, qui lui avoit été fermée jusqu'à ce moment. Ce fut dans cet instant qu'elle commença à verser quelques larmes de joie, quand elle se vit en face des autels ; et cette joie redoubla lorsque le pieux archiduc, qui l'attendoit, l'eut approchée des fonts baptismaux, où il la nomma, pour lui et pour Mme de Bossu, Marie-Léopoldine. La fidèle Salomonne fut baptisée à son tour ; et Villeneuve, qui lui avoit de si grandes obligations, voulut être son parrain, afin de lui protester ainsi, de la manière la plus solennelle, la reconnoissance qu'il en vouloit conserver toute sa vie. On ne sauroit croire les effets merveilleux que le baptême

produisit chez ces deux personnes. Salomonne, qui avoit été la plus imparfaite, s'en aperçut aussi la première. Car, de son naturel, elle aimoit à boire, et étoit grande parleuse ; ces deux passions l'avoient dominée toute sa vie. Mais en moins de deux jours elle commença à se taire sans peine, et à perdre le goût du vin. Ce changement, qu'elle sentit sans en comprendre l'origine, lui fit croire d'abord qu'elle étoit malade, jusqu'à ce que les lumières du ciel, se développant peu à peu dans son âme, elle connut enfin que c'étoit une naissance toute spirituelle qui la rendoit plus sobre et plus discrète qu'elle n'étoit auparavant. Josébeth, qui étoit naturellement pénétrante, et que la jeunesse rendoit plus susceptible d'instruction, ne tarda pas si longtemps à découvrir ce qui se passoit dans le fond de son cœur. Elle se sentit passer tout d'un

coup, d'une forte inclination pour les livres galants et pour les habits magnifiques, à une grande indifférence pour ces sortes d'amusements ; ensuite, les lectures pieuses et les robes toutes simples, qu'elle ne pouvoit souffrir autrefois, lui devinrent supportables, et enfin elle se trouva dans un si parfait dégagement de toutes ses inclinations passées, qu'elle préféroit le plus triste déshabillé aux parures ordinaires de son sexe, et qu'elle ne pouvoit plus rien lire qui ne servît à la perfectionner dans la vertu. Une semaine de temps opéra tout ce progrès de dévotion en elle ; et au premier sentiment qu'elle en eut, elle ne douta point que ce ne fût le commencement de ces inspirations divines qu'on lui avoit tant fait espérer. Dans cette pensée, elle s'y laissa emporter de telle sorte, que Villeneuve en pensa désespérer. Car, après avoir laissé José-

beth les trois ou quatre premiers jours, dans les ferveurs dont il la voyoit toute transportée, il crut qu'il étoit temps de parler de leur mariage. Mais elle en reçut la proposition avec une froideur qui l'épouvanta. Bien loin d'attribuer ce changement à l'insensibilité qui lui étoit venue pour les joies du monde, il s'imagina que Josébeth, enflée de l'air de la cour, et entêtée de l'admiration qu'on y avoit pour elle, le vouloit quitter pour le jeune duc de Croy. C'étoit le cavalier le plus riche et le mieux fait de toute la province; et véritablement il avoit fait quelques actions d'éclat qui marquoient une grande passion pour Josébeth. De sorte que quand Villeneuve lui eut fait connoître son soupçon, cette généreuse femme en fut si touchée, que toute sa tendresse se réveilla, jusqu'à prendre le soin elle-même d'engager M. de Malines à bénir leur

union, qui fut célébrée sans bruit quelques jours après, en vertu d'une signature de Rome et avec la permission de l'archiduc. Lorsque Villeneuve fut connu pour mari de Josébeth, on le trouva digne d'elle, et au jugement de tout le monde, nul mariage n'étoit mieux assorti que celui-là. Car c'étoient deux personnes propres à faire, chacune en sa manière, sensation dans le monde. Aussi la cour s'en ressentit; la beauté de Josébeth donna du chagrin aux dames, et le mérite de Villeneuve fit des jaloux. Ce fut ce qui les persuada de hâter leur retour en France, pour lequel l'archiduc leur donna les sûretés nécessaires, avec toutes les marques possibles de sa générosité. Le ciel, qui les avoit unis, ne manqua pas de bénir une liaison si belle. Josébeth n'aimoit rien que Villeneuve, et lui, de son côté, ne voyoit point sur la terre de fortune qui valût à

ses yeux le bonheur de posséder Josébeth. Mais afin de goûter tant de douceurs avec gloire, il chercha quelque emploi qui, sans le séparer d'une personne si chère, lui donnât occasion, brave comme il étoit, de servir ce roi, si digne d'être aimé, dont il étoit né le sujet. Les choses tournèrent selon son désir, et il fut pourvu du gouvernement d'une place frontière, où Josébeth déploya autant de marques de sa charité et de son zèle, que Villeneuve y donna de preuves de son courage et de sa fidélité [1]. Au lieu de regarder avec horreur, comme autrefois, seulement une plaie, on voyoit alors cette digne femme, à l'âge de vingt-trois ans, composer elle-

[1] Le gouvernement du Berry fut accordé au duc de La Rochefoucauld en 1672. On ne lira pas sans intérêt une Apologie encore inédite dans le t. XXII, in-4°, des manuscrits de Conrart, à la bibliothèque de l'Arsenal.

même des remèdes pour les pauvres, et appliquer de ses propres mains, sur les blessures des soldats, les emplâtres qu'elle avoit faits. On auroit été embarrassé de décider lequel des deux méritoit le plus d'admiration, ou cette belle gouvernante, qui trouvoit du plaisir dans ces occupations désagréables, ou son généreux époux, auquel de jour en jour elle devenoit plus chère, lorsqu'il la voyoit passer des journées entières au milieu des souffrances d'un hôpital. Mais ce que l'on peut dire de certain, c'est que Josébeth considéra toute sa vie le siége d'Amsterdam comme la source de sa joie, et que Villeneuve ne laissa passer aucun jour sans se féliciter lui-même d'avoir fait, en la personne de Josébeth, une des plus belles conquêtes des Pays-Bas.

FIN DES MÉMOIRES DE HOLLANDE.



LETTRES INÉDITES

DE

MADAME DE LA FAYETTE.

Dans l'année de la mort si surprenante de Mme la duchesse d'Orléans, en 1670, à Saint-Cloud, sous les yeux de son amie, nous trouvons celle-ci malade à Poissy, sous le nom de du Mas. La lettre de Mme de Sévigné, du 23 mars 1671, nous apprend aussi que les souffrances de la goutte faisaient souhaiter la mort à M. de La Rochefoucauld, comme le coup de grâce. Il

ne paraîtra donc pas étonnant de voir Mme de La Fayette, malade, incognito au couvent de Poissy. Elle avait dû accourir dès le mercredi de Pâques, 1er avril, auprès de son ami, suivant la lettre de Mme de Sévigné sous cette date. Nous la trouvons effectivement revenue à Paris, le 6 avril, écrivant au médecin Valant, sous son cachet. Ce médecin, secondé par ses confrères Seron et Le Gargeur, *qui ne savoit pas même qui elle étoit*, comme elle le dit dans la lettre suivante, nous a conservé des notes sur cette maladie, dans ses portefeuilles, *résidu de Saint-Germain*, p. 4, n° 2, *Bibl. Imp.* Nous en extrairons trois lettres de Mme de La Fayette, qui portent, l'une son cachet, à couronne de comte, et l'autre un cachet plus simple. Deux autres lettres, datées de Faremoutier près Coulommiers, en 1678, dans lesquelles nous apprenons

les phases de la maladie de Mme d'Armainvilliers, sont adressées au médecin Valant. Elle était sœur de l'abbesse, Mme du Blé d'Uxelles, alliée à la famille de La Rochefoucauld. La dernière lettre est une prière à Valant de venir en aide à sa malade dans une circonstance qui ne nous est pas connue. Toutes ces lettres, écrites au milieu de graves préoccupations, et sans orthographe ni ponctuation, souvent difficiles à comprendre, nous font cependant assez bien connaître la politesse du caractère, la bonté du cœur, et les scrupules religieux de celle qui les a écrites. Une lettre d'Henriette d'Angleterre, et une autre de Huet, terminent d'une manière piquante ce petit recueil épistolaire, sauvé de l'incendie de la bibliothèque Saint-Germain des Prés, en 1794, parmi les manuscrits du médecin Valant.

Ce dernier jour de mars 1671.

Il y a bientost huit jours que je commance a prandre du laict de la maniere dont vous me laves ordoné. Il me semble monsieur qu'il n'est pas mal a propos que je vous dise comme je men trouve affin de suivre tout ce que vous men dires. Nostre nouveau medecin[1] ma assuré quil vous parleroit de moy mes je suis bien aise de vous dire moy même lestat ou je me trouve parce que je lay si peut veu qu'il ne sait pas mesme qui je suis. Il me semble que ma fluction s'irrite toujours de plus en plus je touce nuict et jour, et jay la poitrine et le dos si fatigués et si rompus et un si grand feu que cela m'incommode extremment et une si grande abondance de ces eaux sallée que je ne puis dormir en repos que des petits moments. Je prends mon laict le soir et le matin comme vous me l'avez ordonné. Ces deux ou trois premiers jours j'avois un

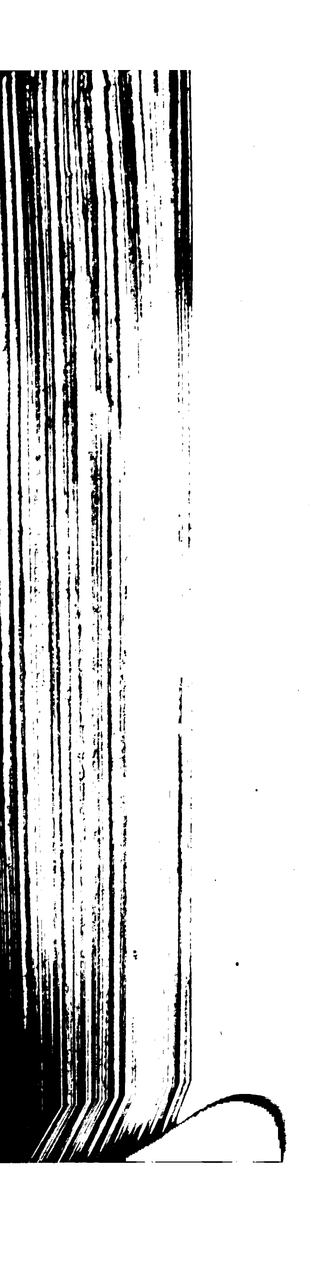
[1] M. Le Gargeur, qui avait succédé à Seron.

mal de cœur tres grand mes presentement il se passe beaucoup mes je suis toujours cinq heures sans le digerer ayant souvent des rapports fort incommodes mes cependant ny je ne le vomis ny je ne le rend caillé, ce que je me trouve depuis que jen prand cest un mal de teste continuel mes malgré tout cela je le continuerai tant que vous le jugeres a propos. Ce qui me fait de la peine cest que je ne say si je suis en estat de faire maigre les vendredi et samedi je vous supplie monsieur de me faire la grace de me mander ce que je dois faire et je men raporteray a ce que vous aures la bonté de men mander. Je suis tres reconnoissante de toutes les peines que vous prenes pour moy et suis votre tres humble servante.

Du Mas.

A M. Valant, médecin, à Paris.

Je vous ay de tres grandes obligations monsieur de toutes vos bontés je ne merite



pas tous les soins que vous prenes pour moy. Si la confiance que jay en vos avis pouvoit me donner la santé je serois deja gairie car de tout je men raporte a ce que vous avez la bonté de men dire. Je nai pu continuer le laict et jen suis presentement a l'eau de poulet qui passe beaucoup mieux a ce que je trouve. Mes je nen ay encor pris qun jour, pour le petit laict je lay vomy caillé et nen ai pris que cette seule fois ; ma fluction me paroit si opiniatre que je ne puis esperer den etre soulagée. Je pris hier au soir ce que vous maves conseillé pour avoir la nuict plus tranquille, mes je nay pas dormy un moment et jay toucé sans relache, je ne me decourage pas pour la premiere fois je me suis fort decouragée du laudasnon dont jay pris deux fois en ma vie, au lieu de me faire dormir il me donne des vomissements tres grands, cela paroit incroyable mes cependant il est tres veritable et le medecin qui men donnoit en vit l'experience devant ses yeux. M. Seron ma dit quil avoit pris la peine de vous ecrire pour

moi et quil le fera avec soin, mes je suis bien [aise] de vous temoigner moi mesme ma reconnoissance pour toutes les peines que vous prenez pour moy.

Du Mas.

Ce 6 avril 1671.

Pour M. Valant, Mme du Mas.

(Lettre sans nom de lieu et sans date, mais écrite vers septembre 1680, d'après une note de Valant.)

Vous me faites trop de grace monsieur davoir la bonté de temoigner de la joie de ma meilleure santé, je ne puis asses vous dire combien je suis redressée et soulagée de la violence de mon mal de costé, de ma toux et de l'abondance de mes eaux sallées, mes jay la poitrine fort echauffée, et pour cela comme nous serons encor icy quelque tems je vais prandre du laict dannesse dix ou douze jours, il ma fait fort mal devant les eaux, mes tout le monde me le conseil et lon dit quil me fera fort grand bien presentement que jay esté fort purgée, vous

seres surpris de me voir auprès de ce que iestois quen je suis arrivée icy; je vous rend conte de tout cela parceque je vous ay lobligation de ce voiage[1] et cent mille autres dont jauray toute ma vie toute la reconnoissance que je dois. Je vous dois aussi, monsieur, la meilleure santé de ma pauvre sœur Boutard[2], je crois que sans vous elle seroit morte. Lon me mande quelle a vuidé quatre pintes deaux et que cela la extremement soulagée, je voudrois bien vous estre util a quelque chose et vous pouvoir marquer le cas que je fais de votre merite, mes je ne suis bonne a rien, je voudrois bien meriter votre estime, pour la mienne je vous assure que vous l'avez toute entiere et que suis votre tres humble servante.

Du Mas.

[1] Mme de La Fayette avait été prendre les eaux de Bourbon.

[2] Sans doute quelque religieuse qui l'accompagnait.

A Faremoutier, ce 26 novembre 1678.

Je satisfaits avec plaisir au petit service que vous souhaites de moy, dont je m'acquitteray le moins mal qu'il me sera possible. Mme Darminvilliers a eu quinze acces de fievre, quatre avant que de commancer le remede de Langlois et deux acces pendant quelle la pris, ce qui fait en tout dix-sept acces, les plus longs étoient de douze ou traize heures et les moins de neuf à dix, le froy duroit ordinairement trois heures.

. . . .

Vous trouverez tout cecy bien mal expliqué, mais monsieur prenez vous en a mon peu dabileté. Madame mordonne de vous faire mille compliments de sa part et de vous dire quelle attent de votre main un medecin, ne pouvant sen passer icy, ne m'oubliez pas sil vous plait aupres de Mme de Montmartre[1], personne n'ayant pour elle

[1] Françoise-Renée de Lorraine, abbesse de Montmartre, née le 10 janvier 1621, morte en 1682.

plus de respect et si je lose dire de parfait attachement que je nen ay. Madame me le dispute et ce remet aussy a vous pour luy rendre de sa part tout les devoirs qu'elle nose luy rendre crainte de l'importuner, et comptez sil vous plait, monsieur, que je vous estimeray toute ma vie comme un parfait honneste homme et un veritable amy.

(Cachet de l'abbesse.)

A Faremoustier, ce 6 decembre 1678.

Puisque vous vous contentez de mes recits pauvre et simple avec joie monsieur je vais vous les continuer, mais comme la fievre est terminée je pense quil ne me restera plus rien a vous dire, la fievre n'etant point revenue depuis que Mme Darminvilliers a recommancé son remede. . . . .

. . . .

Elle demande sy elle se doit purger, et moy, monsieur, je vous supplie de maider a temoigner à Mme de Montemartre la parfaite reconnoissance que jay des extremes

bontés quelle me fait lhonneur de me faire paroistre sy le respect que je lui dois ne me retenoit je l'importunerois souvent. Madame nostre abesse a recu de sa part un present digne de sa naissance et qui sen bien la grande princesse ; elle me charge et mesdames de Beringhen [1] de vous faire mille compliments de leur part. De la mienne, monsieur, je vous promet estime et consideration pour toute ma vie.

Du Mas.

(Cachet de l'abbesse avec les trois chevrons.)

A M. Valant.

(Cette lettre, sans nom de lieu et sans date, mais de la même main que les précédentes, est notée comme du 25 octobre 1682 par Valant.)

Je suis fort aise monsieur de la resolution que vous avez prise de parler de ce qui se

[1] Elles étaient trois sœurs, qui sont devenues abbesses successivement.

fit hier si heureusement, que j'ay tres bien dormi, et je n'ay senti depuis hier aucune des incommodités que j'avois auparavant il est bon de dire que venant icy vous avez sceu comme j'avois passé la nuit et que sur le raport qu'on vous en fit vous ordonnastes que vous n'aviez rien voulu faire scavoir que vous ne pussiez vous mesme rendre raison de tout on parlera icy de mesme, il est aussi fort bon qu'on scache ce qui regarde Saint-André qui n'est pas si bien que moy Marchant est a Paris comme il y est allé dans le carosse je vous envoye ce laquais expres.

Ce dimanche a onze heures.

(Cachet commun en forme de lacis croisés.)

Henriette d'Angleterre à Mme de La Fayette en 1666.

Ce mardy matin.

Mon rume est tellement augmenté depuis ier que je nosse aler ches Me la marquise

de Sablé Car quand bien elle nan aurois pas de peur elle auroit seurement mal au cœur et je pence que pour eviter aucun des deux inquonvenians il vaut mieus remettre la visite a jeudy Ne croyes pas cependant que ce soit par paresse que je manque au rendez vous mais seulement la peur que jay quelle nan ait de moy Chaches le dire et vous me feres revenir à l'Abaie au bois ou je vas voir Mlle Delvait [1].

Lettre de Huet à M. l'abbé Nicaise.

(Extr. de la correspondance de ce dernier, à la Bibliothèque impériale, t. Ier, p. 67.)

Avranches, le 22 janvier 1698.

La rigueur de l'hiver, peu de santé et beaucoup d'affaires m'ont empêché de répondre à vos deux dernières lettres avec ma diligence ordinaire. | Les mêmes obstacles pourroient encore m'en empêcher | surtout un rhume continu accompagné de

[1] Mlle de Laval, petite-fille de Mme de Sablé.

redoublements et de rhumatismes.... Pour ce que vous me mandez de l'amour désintéressé, je n'en voudrois pas faire les dames juges, quelque enclines qu'elles soient à l'amour. | Il faut s'en rapporter aux théologiens qui voyent mieux les conséquences de cette doctrine, que des folles coquettes. | Aussi suis-je bien persuadé que M. Leibnitz a voulu se divertir, lorsqu'il vous a écrit ce que vous me rapportez.

N. B. Cette question, digne des anciennes cours d'amour, va être tranchée par une fille d'Arnauld d'Andilly, morte au couvent de Port-Royal des Champs, en 1660. Elle répond d'avance à Mme Guyon et aux théologiens :

« Tout amour qui n'a pas la vertu pour principe et la loi de Dieu pour règle, finit toujours par le désespoir. » (*OEuvres de S. Eugénie*. Mss de mon cabinet.)

Voici encore une de ses pensées :

« Les créatures qui ne nous aiment pas assez nous irritent, celles qui nous aiment trop nous importunent. »

FIN DES LETTRES INÉDITES.



ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTORIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES.

La même année que parurent la *Princesse de Clèves* et les *Mémoires de Hollande*, ceux-ci sans privilége, l'imprimeur-libraire Michallet imprimait en même temps la *Démonstration évangélique*, de Huet (1679), avec un privilége et une approbation de l'évêque de Condom. On y lisait une sortie assez vive contre les dissidents : *Judæi porro, ac cæteri religionis hostes haud minus copiose quam solide refellantur....* Datum in palatio San Germano, VIII Jul. 1678. La sortie a été supprimée dans la troisième édition de 1690.

Huet et Ménage, on le sait par la vie de

Huet, travaillaient souvent ensemble. Le faire de Ménage s'est décelé entièrement dans les *Essais de médecine* (Paris, 1689, in-4), de Bernier, auquel il a fourni des notices biographiques. On peut en voir à la Bibliothèque impériale un exemplaire curieux, avec une clef, où tous les médecins de son temps sont satirisés, sous des noms empruntés. De ce fait, on conclut sans peine que la *promesse* réclamée par le chevalier de Méré (voy. l'*Appendice*, n° 3) a reçu son accomplissement de la même manière, c'est-à-dire sous des noms empruntés, dans la publication des *Mémoires de Hollande*.

« Ceux qui passaient pour les lumières du clergé, dit Rulhières (p. 94, t. Ier, des *Éclaircissements* sur la révocation de l'édit de Nantes), employaient à l'envi leurs talents à la démonstration des vérités évangéliques.... Il y avait eu une trêve signée entre Port-Royal et les jésuites, et pendant la cessation de leurs hostilités, le fameux Arnauld avait tourné ses armes contre les

calvinistes et avait composé son grand ouvrage sur la *Perpétuité de la foi*. Bossuet venait de composer l'*Exposition*. En un mot, le zèle des conversions était la piété à la mode. » On vit paraître encore la *Religion des Hollandois* (1673), petit volume in-12, commandé par Louvois. Plusieurs autres publications devaient concourir au même but ; c'étaient le *Procès fait aux juifs de Metz*, l'*Histoire de trois imposteurs*, etc. Une lettre de Bossuet à Nicole, mise dans ses œuvres sous la date de 1691, mais postdatée de beaucoup, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

D'un autre côté, l'*Histoire de trois imposteurs, Padre Ottomano*, etc. (1668 !) est d'origine anglaise. Elle a été composée en anglais par John Evelyn, conseiller intime de Charles II, savant de premier ordre, et traduite en français par Richard Simon (en 1673), sous le voile de l'anonyme, comme l'original.

Lorsque l'auteur remit la deuxième édition (1669) à Arlington, ministre dirigeant,

ce dernier lui dit : *There are more cheats :* « Il y a bien d'autres fourberies. »

Je reviens en France.

Je m'y retrouve en complétant d'abord la citation de Cicéron de la page xx, par cette autre citation que j'extrais d'un des *Opuscules* de Nicolas Lefèvre, précepteur de Louis XIII, touchant l'avénement de Henri IV : *Quicumque saluti civium melius consulit, licet contra verba legum faciet, eas assecutus secutusque esse videbitur*, page 2.

La duchesse d'Aiguillon, née vers 1604 et morte en 1675, marraine de Mme de La Fayette, a beaucoup fait parler d'elle dans son temps, et sur la naissance de ses neveux et sur ses amours. La reine mère Anne d'Autriche n'en avait pas non plus une haute opinion, influencée sans doute par le cardinal Mazarin[1]. (Voy. Mss du Louvre, F. 300, et lettre à la reine, *Mé-*

[1] *Il taburetto di Mad. di Lussenburg rotto* (carnet de Mazarin.)

moires de la Société de l'Histoire de France, in-8, t. VI, p. 61.) On a été jusqu'à dire que M. de Lescot, évêque de Chartres, Mgr l'évêque de Chalcédoine et le frère Léon, carme déchaussé, avaient travaillé au livre de la *Perfection chrétienne*, du cardinal de Richelieu (1646), et que l'image de la Vierge que l'on voit en tête de ce livre, et aux pieds de laquelle est ce cardinal à genoux, représente le portrait de la duchesse d'Aiguillon, sa nièce.

Si Ménage perd, on le pense bien, dans l'estime de la postérité, par l'édition qu'il a donnée de ces *Mémoires*, avec des intentions très-malveillantes pour la personne qu'il avait aimée, n'importe comment, *par simulacre* ou *véritablement*[1], son bagage littéraire en sera augmenté. Il faut lui restituer : 1° *I Rifiuti di Pindo*[2], Parigi, 1666,

[1] Voy. l'exposé de cette poétique dans les *Poésies* de Malherbe, avec des observations de M. Ménage, in-8, p. 458. Paris, 1666 (date de sa conversion vers Sapho, Mlle de Scudéry, qui était très-laide).

[2] M. G. Melzi les attribue à tort à Brigida Bianchi.

in-12, aux armes royales sur le titre même. Ce sont des pièces de vers italiens adressées à Mlle de Montpensier, Mlle de Vandy, Corneille, Racine, Molière, Daniele (Daniel Huet) et autres personnages dont l'auteur voulait se concilier les suffrages lorsqu'il se mettait sur les rangs pour la place de sous-précepteur de Mgr le Dauphin; 2° le *Recueil de poésies*, par Mme de Lauvergne, dédié (ironiquement) à Mme la marquise de Neuville (Mme de La Fayette). Paris, 1680, in-12 de 160 pages; 3° enfin le *Louis d'or politique et galant* (Paris, 1661, in-12), sous le nom imaginaire d'*Isarn*, écrit sans *n*, dans une pièce adressée à Sapho (voy. les *Elogia J. Mazarini*, 1666, in-fol. très-rare), si bien que ce nom se rapprochait assez de celui du berger PARIS. La première pièce du Recueil appartient à Le Pailleur, dont il y a beaucoup d'épîtres burlesques semblables dans les manuscrits de Conrart, à l'Arsenal.

En voici un échantillon, extrait du tome XXII, in-4, de ces manuscrits. Le

Pailleur mande à Lavergne, gouverneur de M. le marquis de Brézé (vers 1638) :

Un soldat m'apprit l'autre jour
Que Pontoise étoit ton séjour ;
Il me dit tes soins et tes veilles ;
Il me raconta des merveilles
De tes fortifications ;
Il me nomma des bastions,
Des forts, des pièces détachées.
. . . .

Et de plus sa foi me jura
Que par ta vigilante adresse
Cette nouvelle forteresse
S'en alloit être en tel état
Que le plus puissant potentat,
Eût-il pour chef un Alexandre,
En dix ans ne la sauroit prendre.
Il me parla fort du marquis [1],
Combien de peuple il s'est acquis,
Par sa douceur et sa prudence,
Son courage et sa vigilance.
. . . .

[1] Le marquis de Brézé, tué en 1646 au siége d'Orbitello, avait pour précepteur dans le même temps, à Pontoise, Hédelin d'Aubignac.

Mme de La Fayette qui, nous a-t-on dit, *a réformé le cœur de La Rochefoucauld, s'il lui a donné de l'esprit* (voy. p. 181).

une aventure cruelle : les domestiques l'avaient plongé dans un tonneau d'eau du jardin. C'est à cette aventure que fait allusion la fin de l'article ISMENIUS, dans l'édition Jannet, donnée par M. Livet, du *Dictionnaire des Précieuses*. Ismenius, y est-il dit, faisait l'amour dans les rivières. (Voy. l'*Anti-Ménagiana*, de Bernier, et l'article curieux d'ISMENIUS, p. 228 de la première édition de Somaize de la bibliothèque du Louvre, avec une clef ancienne, transcrite par le P. Adry.) Le nom d'Isarn y paraît déjà douteux à l'auteur de la clef. (Voy. Conrart, t. V, p. 145. B. L. 151, p. 571.) C'est un des personnages du roman de *Cyrus*, de Mlle de Scudéry. *Trasyle*, nom tiré du grec qu'*Acante* (Pélisson) applique à Ménage, signifie *audacieux, téméraire.*



☞ Les curieux et les politiques pourront désirer de réunir tous les chaînons des preuves qui éclaircissent les *Mémoires de Hollande* dans toute l'étendue de la réalité historique.

Voici des indications propres à les satisfaire :

1° La lettre ci-après du chevalier de Méré, sans s'arrêter aux fausses dénégations du *Ménagiana*.

2° Le portrait du même chevalier dans les *derniers portraits* de M. de Sainte-Beuve.

3° La correspondance manuscrite de Huet, avec le *Commentaire* de dom Poirier, et le *fac-simile* à la suite des éclaircissements.

4° (John Poynder's) *History of the Jesuits*, 1816, 2 vol. in-8, p. 106 et suiv.

5° Le *Diary* de John Evelyn, *History of three impostors* et la *Sylva*, en anglais, du même auteur.

Ce dernier ouvrage est à la bibliothèque du jardin des Plantes, 1772, 2 vol. in-4, dans

lesquels on trouvera l'épitaphe de l'auteur, que j'engage à bien méditer.

Plût à Dieu que ce sublime repentir eût porté ses fruits! Un innocent, Titus Oates, eût été réhabilité depuis longtemps dans l'estime et la vénération des gens de bien, et l'on ne perpétuerait pas des mensonges imprimés, tels que ceux-ci contenus dans la *Petite Biographie* de S. Jones, d'ailleurs très-exacte ordinairement et dans beaucoup d'autres livres.

Oates[1] (Titus) *an infamous character, whose public conduct may be found in every history of England under the reign of Charles II and James II. He was born in* 1619, *is memorable as the pretended discoverer of a ridiculous popish plot, and died, pensioned, in* 1705. (See moreover *Somers's Tracts*, t. IX, p. 239-247, édit. de 1813, 13 vol. in-4, Ralph, Granger, J. Macpherson, etc.)

Le catalogue de la bibliothèque du collége de Clermont (Louis-le-Grand) donne en latin

[1] J'ai été heureux de voir, le 7 septembre dernier, dans les listes du *Moniteur*, précieuses archives, le nom d'un Oates, comme donateur de 100 fr. pour nos inondés, parmi les dons de Messine!

le titre de la *Conspiration d'Angleterre*, par Titus Oates, tandis que, dans la même page, des titres de livres anglais sont imprimés en anglais. Pourquoi cette anomalie ?



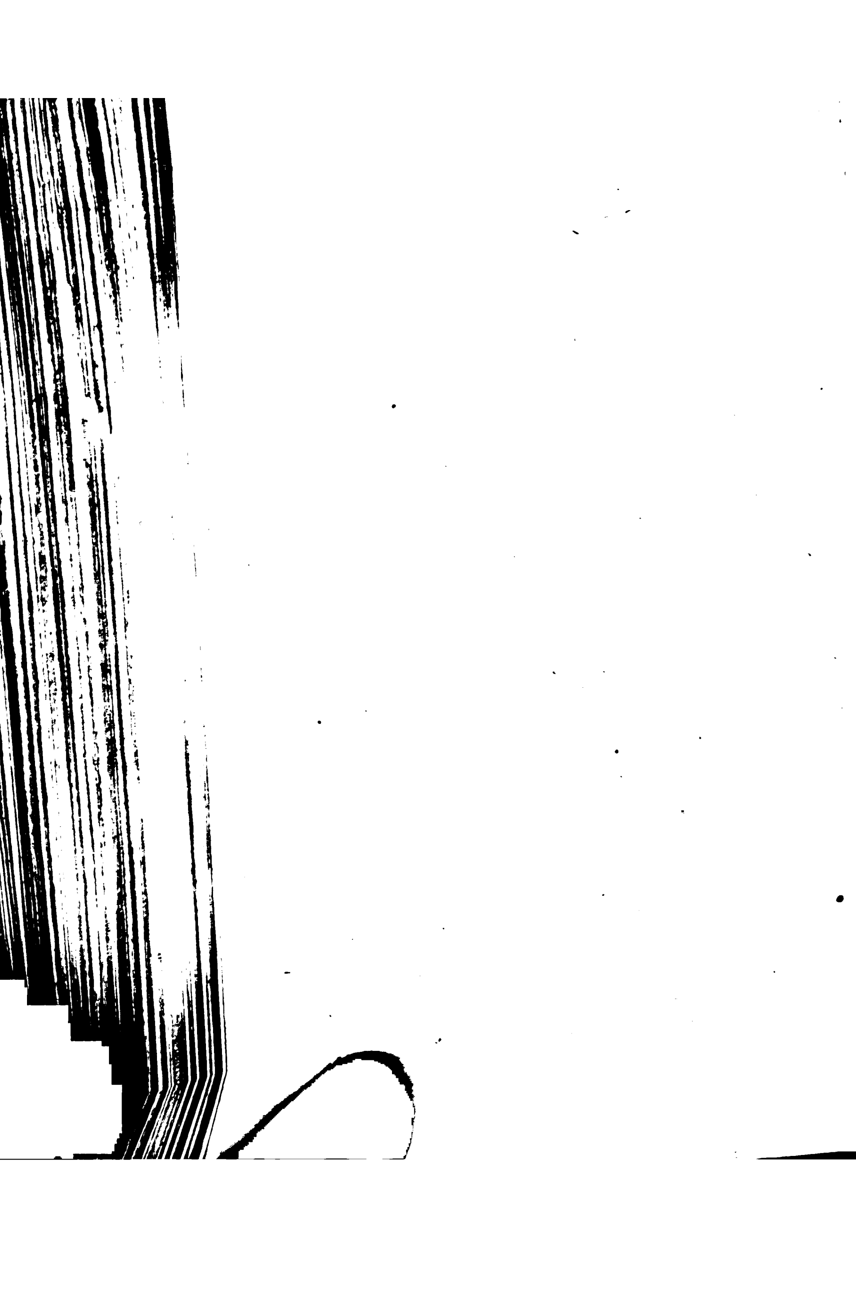
J'arrive de Faremoutier (22 septembre), où j'ai marqué mes pas sur une belle épitaphe d'Anne de Gonzague, encore inédite, je pense. Elle a été composée probablement par Bossuet, dont les regards d'aigle ont dû fixer les curieux chapiteaux de l'église de la paroisse. Une haute antiquité s'y révèle par un grand nombre de sigles, intéressants pour l'art, et au nombre desquels j'ai remarqué le monogramme de Charlemagne, tout semblable à celui qui se trouve dans l'*Evangelistarium* de ce roi, de 781, décrit par mon ami T. F. Dibdin, dans son *Voyage bibliographique en France*, traduit en français par mon camarade barbiste Crapelet. (Voy. t. IV, p. 50.)

Je termine ces Éclaircissements par cette pensée qui a soutenu mes efforts dans les re-

cherches nombreuses qu'il m'a fallu faire dans l'intérêt de la vérité :

« Il n'y a rien de caché que le ciel ne découvre quand il veut : quelques ténèbres qu'on répande sur ses actions pour les obscurcir, Dieu est une lumière pour les éclairer. »







APPENDICE.

Hier encore l'éditeur comptait rédiger un exposé de la situation politique et civile des israélites en France et en Angleterre, mais il s'est aperçu que ce volume, déjà assez fort, prendrait des proportions inusitées. Il se décide donc à n'insérer ici que les pièces les plus importantes.

I.

AVIS DES SECTIONS DE L'INTÉRIEUR ET DE LÉGISLATION DU CONSEIL D'ÉTAT, QUI A ÉTÉ L'ORIGINE DE LA LÉGISLATION ACTUELLE CONCERNANT LES ISRAÉLITES, FONDÉE SUR LES PRINCIPES DE L'ÉGALITÉ.

Présidents : Regnauld de Saint-Jean d'Angély et Bigot de Préameneu.

Les sections réunies ont considéré :

Qu'on ne pourrait dire par une loi que

les juifs ne jouiront pas des droits de citoyen sans posséder une propriété, puisque la constitution n'y oblige pas; qu'établir une règle nouvelle serait la matière d'un sénatus-consulte, et que, d'ailleurs, faire une disposition constitutionnelle pour les hommes professant un culte particulier, serait une mesure qui offrirait de grands inconvénients, et même de l'injustice, puisqu'il est reconnu que les juifs payent les charges publiques, se soumettent à la conscription et remplissent toutes les obligations prescrites par les lois. (Imp. impér., 30 avril 1806, in-4°, sur l'usure reprochée aux juifs des départements du Rhin.)

II.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

PAROISSE SAINT-SULPICE, ANNÉES 1634 ET 1655.

Naissance et baptême.

Le 18e jour du mois de mars 1634, a été baptisée Marie-Magdeleine, fille de Marc Pioche, écuyer, sieur de La Vergne, et de

damoiselle Élisabeth Pena, sa femme; le parrain, messire Urbain de Maillé, marquis de Brezé, chevalier des ordres du roi, conseiller en son conseil, maréchal de France et gouverneur des villes, châteaux et citadelles de Saumur, Calais, pays.... et la marraine, dame Marie-Magdeleine de Vignerot, dame de Combalet.

Mariage.

Le 15 février 1655, a été fait et solennisé le mariage de haut et puissant seigneur messire François de La Fayette, comte dudit lieu, fils de défunts messire Jean de La Fayette et de dame Margueritte de Bourbon, de la paroisse de Nadde, diocèse de Clermont, avec damoiselle Marie-Magdeleine Pioche, demoiselle d'honneur de la reine, fille de défunt messire Marc Pioche, vivant chevalier seigneur de La Vergne, et de dame Isabelle Pena, présente audit mariage dans cette paroisse; les bans publiés en la paroisse dudit Nadde, sans opposition pour

ledit seigneur de La Fayette, dispense des trois bans du côté de ladite Dlle Pioche, et du temps prohibé par le R. P. prieur de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, grand vicaire de Mgr de Metz; ledit mariage fait en présence de messire Claude de La Fayette, abbé et frère dudit François; de messire Jacques de Bayard, abbé de Bellaigue, cousin et fondé de procuration expresse du révérendissime père et desdits messires François de La Fayette, évêque de Limoges, oncle paternel dudit François de La Fayette, de messire Gabriel Pena, chevalier seigneur de Saint-Pons, oncle maternel de ladite Dlle Pioche; de haute et puissante dame Marie-Magdeleine Dupont, duchesse d'Aiguillon, et de plusieurs autres, et ont signé.

Signé : La Fayette, Marie-Magdeleine Pioche, la duchesse d'Aiguillon, Marie de Rabutin-Chantal, Jeanne de Neufbourg, Isabelle Pena, l'abbé de La Fayette, G. Pena, J. de Bayard, abbé de Bellaigue.

III.

LETTRE 164e DU RECUEIL DU CHEVALIER MÉRÉ.

Paris, Barbin, 1682; 2 vol. in-12.

A M. MÉNAGE,

En lui envoyant les *Aventures de Renaud et d'Armide*, imprimées en 1678, in-12.

Je vous envoie ce livre dont je crois que vous ne vous soucierez guère d'abord; mais je vous prédis, *vaticinium est*, qu'après avoir tant lu de grec et de latin, et même d'italien, vous quitterez tout cela pour le lire; *est enim non magnus, sed aureolus et ad verbum ediscendus libellus.* Ce n'est pas pourtant le nœud de l'affaire; vous savez ce que nous nous sommes *promis*, et que nos intérêts sont si liés que rien ne les peut séparer. Je prétends que dès aujourd'hui, ce célèbre jour de votre assemblée, vous soyez encore, s'il est possible, plus opiniâtre que M. de ***, et que, sans avoir examiné ce livre, vous souteniez à tous les

savants que vous n'avez jamais rien vu de meilleur ni de plus achevé. De sorte que si cet ouvrage n'est admiré de tout le monde, je ne m'en prendrai qu'à vous, si ce n'est peut-être à la sottise et au mauvais goût du siècle. Ce livre, quoiqu'il soit imprimé, n'est pourtant pas encore public, mais il pourroit le devenir, et je serai bien aise qu'avant que cela soit, vous en observiez jusqu'au moindre défaut, et qu'avec ces yeux que vous avez à trouver *nodum in scirpo*, vous ne découvriez qu'à moi seul ce qui ne vous plaira pas.

IV.

PORTRAIT DE LA JEUNE REINE DE DAMAS.

(Mme de La Fayette.)

Elle n'épargne rien pour se rendre aimable, elle se montre sous toutes les formes où les grâces peuvent paroître. Quelquefois elle est si sérieuse et si recueillie en elle-même, que les plus hardis n'osent lui rien dire, et quelquefois on la trouve si libre et

si enjouée, qu'il semble qu'on peut tout hasarder pour lui plaire. Si quelque chevalier se présente mal satisfait de soi-même, et qui lui donne à penser qu'il veut s'éloigner d'elle, ses manières flatteuses le savent bien rappeler ; et si quelqu'autre s'émancipe un peu trop, elle l'arrête d'un regard sévère. Quand elle paroît triste, et qu'elle se retire un peu pour s'entretenir dans sa rêverie, on voit dans ses yeux des larmes qu'elle retient de peur d'affliger ceux qui la regardent. Mais plus elle cache ses ennuis, plus elle cause de tendresse ; et puis si les choses se présentent à son esprit sous une plus douce apparence, elle se montre plus tranquille, et reprenant un visage ouvert et riant, elle inspire la joie et l'amour à tous ceux qui sont autour d'elle.

(Extrait des *Aventures de Renaud et d'Armide*, écrites, comme le dit l'auteur, à la satisfaction d'une dame qui paraît être Mme de Maintenon, déjà en rivalité apparente avec Mme de Montespan et la famille La Rochefoucauld.)

V.

MARIE-MAGDELEINE DE LA VERGNE.

(Mme de La Fayette, morte en mai 1693.)

Elle étoit veuve de M. le comte de La Fayette, et tellement distinguée par son esprit et par son mérite, qu'elle s'étoit acquis l'estime et la considération de tout ce qu'il y avoit de plus grand en France. Lorsque sa santé ne lui a plus permis d'aller à la cour, on peut dire que toute la cour a été chez elle, de sorte que, sans sortir de sa chambre, elle avoit partout un grand crédit, dont elle ne faisoit usage que pour rendre service à tout le monde. On tient qu'elle a eu part à quelques ouvrages qui ont été lus du public avec plaisir et avec admiration.

(*Mercure galant*, juin 1693, p. 195.)

VI.

LES DÉCHIREMENTS DU COEUR.

Marie de Rabutin, plus tard Mme de Sévigné, séparée de sa jeune amie Mme de La Fayette, qui venait de se marier et de partir pour l'Auvergne, augmente au lieu d'adoucir son chagrin par le chant.

Canzonetta.

Hor, ch' il canto non godo
Dell' angiel mio terreno,
Hor, ch' altro suon non odo,
Che dei mesti sospir, ch' esala il seno,
Deh! perchè mi si nega, o sorte ria,
Di spirar fra i sospir l' anima mia?

Hor, che più non mirate
Il sol di quei bei rai,
Luci mie sconsolate,
Ah! non v' aprite a questo ciel giammai,
E se pur di veder vaghe voi sete,
Mirate il mio tormento, e poi piangete.

Hora che a voi si cela
Il ciel di quel bel viso,
Hor, che a voi non si svela



Quel bel sol, che col sole ha il bel diviso,
Poichè le gioie vostre (ahi!) son finite,
O stempratevi in pianto, o non v'aprite.

Hor sì ch'a me fia vile
La cetra, il pletro, il canto,
Hor languirà lo stile,
E m'uscirà dagli occhi un mar di pianto,
E tra que' flutti amari altri fra poco
Vedrà sommerso il core, o spento il foco.

(*I Rifiuti*, p. 92.) G. Ménage.

Traduction libre.

Maintenant que mon âme n'est plus ravie
Par le chant de mon ange terrestre;
Maintenant que je n'entends plus d'autre so
Que celui des soupirs exhalés de mon sein,
Hélas! pourquoi, sort cruel, m'empêches-tu
D'exhaler mon âme au milieu des soupirs?

Maintenant, mes tristes yeux,
Que vous n'admirez plus les rayons de ce b
soleil,
Ah! ne vous ouvrez plus pour voir ce beau
Mais si vous avez envie de le voir,
Regardez plutôt mon tourment, et puis, pleu

Maintenant qu'on vous cache ce visage céleste,
Maintenant que vous ne voyez plus ce soleil éclatant,
Puisque votre joie, hélas! est finie,
Ou fondez-vous en larmes, ou ne vous ouvrez plus.

C'est maintenant que tout me pèse,
La harpe, la guitare et le chant,
C'est maintenant que mon style languira,
Qu'une mer de pleurs inondera mes yeux
Au milieu de torrents amers!
Et que mon cœur sera brisé et ma chaleur éteinte!

S. T. Esquire.

N. B. Un lauréat d'un grand établissement de la capitale a composé la musique dont la propriété lui est réservée. — Elle se vend chez Choudens, rue Saint-Honoré, 265.

FIN DE L'APPENDICE.



ADDENDA PRO VERITATE.

Au bas de la page 307, ajoutez que l'apologie du prince de Marsillac, insérée dans la collection de Conrart, a été publiée dans une des dernières éditions de *Mme de Longueville*, par M. Cousin.



On lit dans le *Journal des Débats*, du mardi 23 septembre 1836, au sujet de la mort d'Henriette d'Angleterre, un long article de M. l'abbé Dassance, qui raconte « que Mme de Gamaches apporta à la princesse, *ainsi qu'à Mme de La Fayette*, un verre d'eau de chicorée ; Mme de Gordon, sa dame d'atour, le lui présenta. Elle le but et s'écria aussitôt : *Ah! quel point de côté! ah! quel mal! je n'en puis plus!* » Quatre personnes présentes, suivant le récit de M. l'abbé, burent aussi de cette eau. Chaque siècle a-t-il donc besoin d'une version diffé-

rente? Le XVIIe siècle nous avait fait apparaître le chevalier de Lorraine qui s'était enfui en Italie ; le XVIIIe nous révèle l'observation de Bourdelot[1], dans le recueil de Poncet de La Grave, et voilà que M. l'abbé Dassance est tout près d'affirmer que Mme de La Fayette a bu sa portion du vidrecome de chicorée, d'une capacité bien grande sans doute, puisqu'il aurait servi à cinq ou six personnes! Quelle carrière ouverte à de nouvelles réflexions ! Notre dernier révélateur, qui n'était pas plus témoin que de Lionne, a bien fait de laisser dans le vague la participation de Mme de La Fayette au verre d'eau de chicorée, car la lettre touchante de Mme de Sévigné, qu'on lit à la page 187 des lettres inédites, publiées par C. X. Girault, aurait induit à penser qu'un empoisonnement lent et graduel aurait terminé les jours de son amie.

[1] Voy. la Notice sur le médecin Bourdelot, dans la *Biogr. méd.*; elle est très-curieuse.



TABLE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

DU CŒUR.

Musique de Ch. POISSANT,
Organiste de l'Hôtel impérial des Invalides.

Mme de La Fayette, qui venait de se marier
son chagrin par le chant suivant.



ano et la traduction française,
-Honoré, 265.

Paris. — Typ. Adrien Le Clere.





